



HAL
open science

Architecture compagne

Lena Guillo

► **To cite this version:**

Lena Guillo. Architecture compagne. Architecture, aménagement de l'espace. 2023. dumas-04090447

HAL Id: dumas-04090447

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04090447v1>

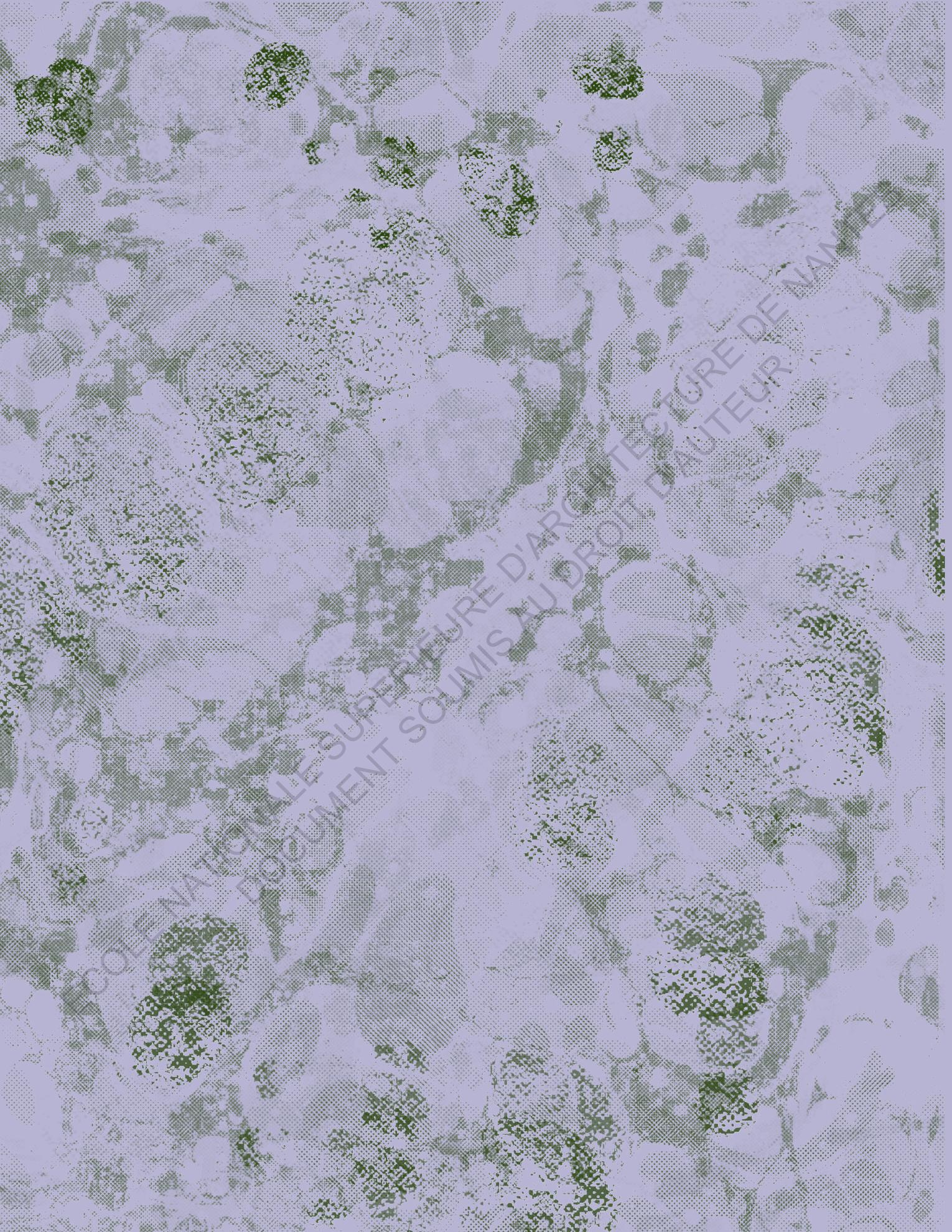
Submitted on 5 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



Architecture compagne

Lena Guillo

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Janvier 2023

École nationale supérieure d'architecture de Nantes

Sous la direction de Anne Bossé

— Remerciements

Tout d'abord, je souhaite remercier ma directrice de mémoire Anne Bossé, pour m'avoir accompagnée, conseillée et encouragée durant la rédaction de ce mémoire.

J'aimerais également remercier les personnes qui ont eu la gentillesse de répondre à mes questions et de m'avoir accordé leur temps, lors d'entretiens, de visites, ou de leur accueil.

Je tiens aussi à remercier mes ami-e-s avec qui j'ai pu discuter de ce mémoire,

Merci à mes parents pour leur soutien et leurs relectures très précieuses.

Et enfin merci à Sophie et à Nadja pour leurs écoutes indéfectibles, leurs conseils éclairants et leurs joies débordantes.

L'idée que le masculin l'emporte sur le féminin et devienne l'universel va contre la pensée écoféministe. Ce mémoire va essayer de mettre en place une écriture inclusive. On utilisera le point médian ou la multiplicité des noms possibles.

Que les lecteur-ice-s y soient toutes et tous alertes !

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A DROIT D'AUTEUR

— Sommaire

- 5 Remerciements
- 7 Sommaire
- 9 Introduction

13 — INTRODUCTION À L'ÉCOFÉMINISME

- 17 A – Approche historique
- 23 B – Approche des idées

33 — COMMENT RÊVER

- 37 A – Histoires et narrations
 - 37 – Histoire du patriarcat
 - 39 – L'anthropocène est aussi un récit.
 - 40 – La science-fiction pour de nouvelles imaginations
- 45 B – Faire symbole, entre croyances et imaginaires
 - 45 – La création des croyances
 - 46 – Le pouvoir du dedans
 - 49 – Transmission et partage de l'imaginaire
- 51 C – Esthétique et créations poétiques
 - 51 – Formats et productions créatives
 - 53 – Richesse esthétique

63 — COMMENT FAIRE

- 67 A – Faire corps, entre attentions et affections
 - 67 – La corporéité comme approche de spatiale
 - 70 – Des constructions corporelles écoféministes
 - 73 – L'émotion et le care : un soin architectural
- 77 B – Reproduction architecturale, subsistance et matière
 - 77 – Politisation du moindre geste
 - 80 – Sweat equity, le partage du travail
 - 84 – Entretenir le lien, matières des constructions
- 87 C – Faire communauté, tisser des liens
 - 87 – La maisonnée, réorganisation des lieux de vie
 - 90 – Des communautés et des communs
 - 92 – La communauté des vivants, hybridation spatiale

- 97 Conclusion
- 101 Médiagraphique
- 103 Table des illustrations

— Introduction

Je n'aime pas quand les chiens me tournent autour ou me bavent dessus, je n'ai pas soigné d'animaux étant petite, j'ai même plutôt peur de certains d'entre eux, et je ne suis pas attendrie par une quelconque vidéo de chatons sur YouTube, bien que j'adore le chat qui traîne sur le canapé de mes parents. Mais j'ai quelques fois préparé des « potions » en mélangeant de la terre et de l'herbe pour soigner les « blessures » des arbres, j'ai adoré acheter des nouvelles plantes chez *jardiland* le dimanche, que je délaissais par la suite. Et puis j'ai beaucoup été à la pêche à pied ramasser des palourdes enfant, et équeuté les haricots du potager de chez mes grands-parents. Je viens de la campagne, j'aime le dire et j'aime l'imaginer. Mais pourtant, que dire de mon lien avec l'environnement qui m'a entouré pendant tant d'années. C'est d'ailleurs ce mot entouré qui représente une problématique de notre société, une déconnexion totale des êtres vivants avec lesquels on cohabite. Le monde et la nature qui m'entourent seraient extérieurs à moi ?

Les différents rapports du GIEC qui se succèdent sont formels, il faut vite changer notre manière de vivre, sans quoi notre monde deviendra invivable. Différents mouvements tentent de déconstruire et de combattre les idéologies dominantes et destructrices pour notre planète. Car il ne s'agit pas de simplement repenser une adaptation écologique, le mal est plus profond. C'est une longue histoire qui m'amène à me penser hors de la nature. Il y a donc les anticapitalistes, les anticolonialistes, les féministes, les queer, ... mais aussi les écoféministes. C'est ce dernier mouvement qui m'a interpellé pour son exhaustivité. Et une autrice qui articule ces réflexions me semble pertinente pour entamer ce travail de recherche : Donna Haraway

*À même les corps, les obligations éthiques et politiques sont contagieuses. En tous cas, elles devraient l'être. Cum panis... Espèces compagnes, à table ensemble.*¹

La lecture de Donna Haraway m'a familiarisé avec cette notion d'espèce compagne que j'affectionne, où les espèces compagnes sont ces espèces avec qui ont fait commerce et avec qui l'on converse, celles qui ont besoin de nous et nous d'elles, celles avec qui on échange et on se symbiose pour évoluer. On pourrait alors essayer d'imaginer que l'architecture puisse prendre part à ces échanges ou bien qu'elle fasse elle-même partie d'une de ces espèces compagnes qui nous accompagnent pour habiter. L'architecture comme un compagnon, une compagne, comme un mélange entre nous et notre habitat, qui permettrait une certaine transformation et non une simple adaptation de notre système.

Les écoféminismes sont en vogue, et faire un mémoire sur ce sujet c'est un peu profiter de la tendance. Il y a une offre prolifique de textes qui sortent ou qui sont traduits. Et le terme a eu un coup de médiatisation lors de la primaire des écologistes à la rentrée 2021 où la candidate Sandrine Rousseau s'est présentée en tant qu'écoféministe. Mais ce mouvement ne déchaîne pas non

1 — Haraway, Donna. *Vivre avec le trouble*. Les éditions des mondes à faire. Vaulx-en-Velin, 2020. p.50

plus les foules, car il conteste les privilèges des dominants. Il séduit beaucoup des étudiantes comme moi, soulagées de pouvoir lier un combat écologique et féministe. J'ai commencé à m'intéresser à l'écoféminisme en apprenant qu'il était possible de converger ces deux luttes, alors que j'essayais auparavant de m'impliquer par touches dans ces deux combats, mais sans jamais le réussir de manière simultanée. Je pouvais passer six mois à lire et essayer d'appliquer à mon quotidien des idées féministes, puis basculer ensuite sur des questions écologiques les six mois suivants, c'était toujours l'un ou l'autre.

Comment lier théories et pratiques ? Comment passer de la théorie à la pratique ? Voilà quelques questions qui m'animent et m'amènent sur le terrain du mémoire de master. Après avoir compris la catastrophe que nous vivons et aussi compris l'inaction de notre pays, il semble dérisoire de ne rien faire. La découverte des écoféminisme m'intrigue, il me semble alors important de comprendre comment ces idées peuvent se matérialiser en architecture.

Depuis les années 2010, se passe une troisième vague féministe et c'est dans ce cadre-là que l'écoféminisme fait une nouvelle apparition. Issu des années 1970, différents mouvements à travers le monde articulent les mêmes réflexions et luttes. « On y parle imbrication, intrication, interconnexion, indissociabilité, intersectionnalité, interdépendance... L'écoféminisme ce n'est donc pas une addition écologie + féminisme. Au sens strict, on peut très bien être écolo et féministe sans être écoféministe ! » nous explique Jeanne Burgart Goutal dans son livre Être écoféministe. Ces écoféministes enchevêtrent les dominations et les ravages environnementaux, patriarcaux et coloniaux et cette pensée prend d'abord forme par des protestations contre des projets destructeurs. Très peu visible et connu en France à l'époque, cela explique pourquoi très peu de textes aient été traduits et publiés. C'est à partir de 2015 et notamment par la collection sorcières aux éditions Cambourakis, que des textes historiques font leur entrée dans le paysage littéraire français. La reconnaissance actuelle est tout de même limitée, bien qu'une candidate à la primaire écologiste en septembre 2021 a réussi à faire parler d'elle par son étiquette écoféministe, ce mouvement pourtant vaste, reste marginal. On le rencontre généralement grâce à une implication initiale en féminisme, écologie ou décolonialisme. C'est pourquoi il y a encore très peu de d'applications écoféministes à notre époque. Et presque pas de textes qui interrogent ce thème avec l'architecture². Il me semble alors pertinent de tenter une première approche.

On se demandera dans ce mémoire, dans quelles mesures les pensées et pratiques écoféministes peuvent-elles avoir un impact sur l'architecture et les manières d'habiter. En faisant des détours par ce que cela apporte à la pratique, aux constructions, aux espaces, aux relations mais aussi aux métiers.

Afin de pouvoir répondre à cette question, j'ai choisi une approche théorique pour ce sujet. Il fallait premièrement que je puisse comprendre et cerner les différentes thématiques, idées et concepts. Et parce qu'il n'y a pas de travaux dans le domaine architectural sur lesquels je peux m'appuyer, il me semble important d'avoir une approche générale. Je me suis donc basée sur des textes écoféministes de différentes époques et notamment contemporaine, mais aussi d'écrits qui retracent et racontent ce qu'est l'écoféminisme. Etant donné

2 — Il y a un mémoire de master écrit par Cyrielle Gey qui traite de l'écoféminisme mais parle de son application espagnole. Gey Cyrielle. «L'écoféminisme, un autre regard sur la transition». Mémoire. architecture. Toulouse : Ecole nationale d'architecture de Toulouse, 2021.

que certaines femmes ne se revendiquent pas de ce titre mais ont des approches correspondantes et sont citées par certaines, j'ai également dans mon corpus des penseuses qui ne sont pas proprement écoféministes, mais qu'il me semble important de convoquer. Gardant cette démarche, je convoque des exemples ou projets qui ne sont pas du mouvement mais qui illustrent les pistes que je retiens de ces pratiques et théories. Par ailleurs, le choix théorique résulte de la difficulté à pouvoir trouver des terrains d'études. Les écoféminismes sont radicaux et donc aujourd'hui militants. Il existe peut-être des terres de femmes, qui sont des lieux de vies écoféministe à la campagne, mais ceux-ci sont très difficile d'accès en ayant aucun contact ou lien dans le réseau militant. À cela, j'ajouterai la difficulté de la posture. N'ayant pas trouvé de lieu écoféministes, je me suis tout de même tenté à essayer de visiter des lieux autres, qui pourraient se rapprocher sur certains points. Mais je n'étais pas à l'aise avec la posture d'étudiante faisant des recherches pour un mémoire de master. Notamment lors de mon court séjour à la ZAD (Zone à défendre) de Notre-Dame-des-Landes que j'ai visité par intérêt personnel et en espérant pouvoir déboucher sur des discussions ou rencontres qui me feront avancer, j'ai eu du mal avec cette posture de visiteuse qui vient analyser et récolter. Les deux entretiens que j'ai pu mener se sont donc déroulé avec des personnes issues du milieu architectural ou urbain qui m'ont paru plus abordable mais aussi car ces personnes ont facilement répondu à mes demandes de discussions. Ces rencontres, expériences et entretiens seront tout de même présents dans le mémoire avant tout théorique mais de manière diluée.

Je cherche donc à comprendre comment les écoféminismes peuvent proposer cette architecture compagne et s'ils peuvent aider au tournant architectural nécessaire face à la crise climatique et environnementale que l'on vit. On abordera dans un premier temps l'écoféminisme par son histoire et ses idées majeures (partie 1). Puis mon propos s'articulera autour de deux axes qui peuvent se voir de manière duelle mais doivent se comprendre de manière complémentaire. Il y a une partie pour mieux approcher l'architecture compagne par le rêve, l'esprit, la pensée (partie 2) et une autre par l'action, le concret, le faire (partie 3). Mais elles dessinent toutes deux une approche par la pratique et par la théorie, elles entremêlent les luttes et les écrits des écoféministes.

INTRODUCTION À L'ÉCOFÉMINISME

~

Histoires et idées

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

L'écoféminisme est un mouvement de pensée et d'actions qui apparaît dans les années 70 par une convergence et une lecture intersectionnelle des problématiques environnementales et aux oppressions de genre ou colonialistes. Il se développe dans les années 1980 et 1990 à travers le monde, avec différentes approches. On parlera d'ailleurs des écoféminismes tellement leurs théories peuvent être diverses et même contradictoires. Mais je peux déjà énoncer les points que je trouve fondamentaux et qui permettront une entrée pour comprendre le mouvement. Comme énoncé plus haut, les écoféministes entremêlent et intersectionnent les luttes car elles sont attachées à défaire les binarités qui hiérarchisent. Ainsi les trois premiers couples qui sont remis en question dans toutes leurs idées sont : nature/culture ou non-humain/humain, femmes/hommes et Nords/Suds. « On y parle imbrication, intrication, interconnexion, indissociabilité, intersectionnalité, interdépendance,... »³ et c'est ce qu'on essaiera de faire tout au long de ce mémoire.

Pour prolonger cette idée d'imbrication, les écoféminismes qui existent par les textes et les mobilisations essayent de lier les deux, les dualismes écrits/luttes, théorie/pratique sont mélangés, se complètent et s'inspirent mutuellement comme décrit Emilie Hache :

«C'est aussi un choix épistémologique, préférant un mode de pensée et de connaître sensible, qui ne coupe pas les idées de leur milieu ni ne dépolitise l'écoféminisme du fait de le garder connecté a ces luttes. Loin de s'opposer à de la théorie ou a un effort de conceptualisation — ou alors à une théorie abstraite détachée de l'expérience—, la forme du récit engage une (autre) pratique de la pensée ne s'élaborant au contraire qu'à son contact.»⁴

Ce chapitre repose sur le livre *Etre écoféministe : théorie et pratique* de Jeanne Burgart Goutal – agrégée de philosophie, enseignant dans un lycée et professeure de yoga – car son livre me semble complet et pratique et propose une compréhension globale de ce mouvement. Mais il sera complété d'autres autrices telles que Emilie Hache, cité précédemment, et Geneviève Pruvost. On s'attachera à parler de ce mouvement à travers une première lecture historique pour en comprendre le cheminement et son nouvel essor depuis quelques années. Puis on s'approchera des thématiques et théories principales à travers les idées qui sont défendues et débattues tout en y confrontant les critiques faite à l'égard des écoféminismes.

3 — Burgart Goutal, Jeanne. *Etre écoféministe. Théorie et pratique*. L'Echapée. Versus. Paris, 2020. p.24

4 — Hache, Emilie. *Reclaim : Recueil de textes écoféministes*. Cambourakis. Sorcières. Paris, 2016. p.17

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

A— Approche historique

Dans les années 1970 se fait sentir la supercherie du progrès qui n'a cessé de croître depuis les trente glorieuses, voir depuis la révolution industrielle, ou peut être même depuis le début des conquêtes de l'Amérique ? Rachel Carson écrit en 1962 *Printemps silencieux*⁵ qui dénonce les méfaits des pesticides et de la pollution de l'environnement. En 1972 paraît le «rapport Meadows»⁶ ou «Halte à la croissance» par plusieurs chercheur-euse-s et montre les limites de la croissance et son impact sur la planète et sa population. S'ajoute à ces textes qui ne sont pas isolés, des revendications féministes qui veulent sortir les femmes du contrôle de leur corps et de leur position sociale. C'est bien dans les années 1960/70 qu'émergent les droits à la contraception, à l'avortement, à une sexualité libre, à la visibilité du travail domestique et des violences envers les femmes. C'est dans ce contexte qu'apparaît la première fois le mot écoféminisme, écrit par Françoise d'Eaubonne dans le livre *Le Féminisme ou la mort*⁷ en 1974, bien que ce mot et ce mouvement ne prendra que très peu en France.

Fig. 1 et 2 : Femmes sur le camp de Greenham Common.



LES PREMIÈRES LUTTES

C'est aux Etats Unis que l'on peut y recenser une forme plus conséquente et prolifique, lié à une période de contestations avec les mouvements pacifistes, le New Age ou les mouvements pour les droits civiques des noirs américains ainsi que la deuxième vague féministe. Les mouvements y sont bien plus protestataires que le mai 68 Français, selon Margot Lauwers⁸. En 1979 et 1980, suite à l'accident de la centrale nucléaire Three Miles Island en Pennsylvanie, un collectif de femmes portant différentes luttes vont se regrouper pour former Women and Life on Earth et être un des premiers groupe écoféministe. La première grande action écoféministe étasunienne a lieu le 17 novembre 1980 : la Women's Pentagon Action, qualifiée comme « l'une des actions les plus spectaculaires des mobilisations féministes des années 1980 » selon Émilie Hache⁹. Le mouvement de lutte se clamant écoféministe prend également place en Angleterre notamment avec le Greenham Common Women's Peace Camp créé en septembre 1981 et qui durera jusqu'en 2000. Une trentaine de femmes se sont mobilisées contre le projet de l'OTAN de stockage de missiles nucléaires sur une base de la Royal Air Force. Au fur et à mesure des actions, elle seront à certains moments 50 000 femmes à protester dans la colère et la joie. Elles dansent, se tiennent par la main et s'allongent par terre — première manifestation en die-in. Elles enlacent la base, font une chaîne humaine de 20km de long ou bien font un pique nique sur la base, après avoir réussi à escalader les grilles. Mais cette protestation a été aussi intéressante pour son campement qui est « un laboratoire de mode de vie écoféministe » où seules les femmes sont autorisées à rester.

« Les rôles de genre traditionnels, qui d'habitude se reproduisent insidieusement jusqu'au sein des groupes militants le plus égalitaristes en théorie,

5 — Carson, Rachel. *Printemps silencieux*. Wildproject. Marseille, 2022.

6 — Meados, Dennis et al. *Rapport Meadows*, 1975

7 — Eaubonne, Françoise d'. *Le féminisme ou la mort*, 1974.

8 — Margot Lauwers, chercheuse écoféministe et actrice de la première thèse sur ce sujet en France. Burgart Goutal Jeanne. 2020, p.33

9 — Hache Emilie, 2016. p13-14

sont alors inversés : ce sont les femmes qui œuvrent, agissent, communiquent avec les médias et autorités; les hommes assurent l'arrière base, s'occupent de la maison et des enfants, cuisinent, viennent ravitailler et apporter des vêtements propres à leurs guerrières. «Lorsque les hommes sont invités au camp dans le cadre d'actions et d'événements, il leur est spécifiquement demandé de participer aux crèches pour les enfants, à la cuisine et à d'autres formes d'assistance traditionnellement dévolues aux femmes.»¹⁰ »¹¹

On en retient donc une approche nécessairement par la lutte et les manifestations mais celles-ci sont tout de même accompagnées par de nombreux écrits qui fleurissent au cours de ces années, tels que : *New Woman, New Earth* de Rosemary Radford Ruether (1975), *Woman and Nature* de Susan Griffin (1978), *The Spiral Dance* de Starhawk (1979) et *The Death of Nature* de Carolyn Merchant (1980) entre autres. Et en imaginant que textes et actions s'enrichissaient et se croisaient mutuellement.

DES RACINES INTERNATIONALES

L'écoféminisme n'étant pas un mouvement uniforme ni déclaré, de nombreuses femmes ont une pratique écoféministe sans utiliser le terme. Elle sont tout de même souvent évoquées car ont inspiré des écoféministes occidentales et articulent également les oppressions de genre, de classe, de race avec des questions écologiques. Le slogan «premières impactées, premières mobilisées» – connu des luttes écoféministes et repris par le collectif parisien Pieds de biches – parle bien des différences qui existent avec la pauvreté où les femmes sont plus touchées. «À l'échelle mondiale : 70% des pauvres sont des femmes; elles possèdent moins de 2% des terres et en touchent que 10% des revenus»¹². Il y a deux mouvements principaux venant des « Suds » qui ont cités et connus par les écoféministes, que Jeanne Burgart Goutal détaille dans son livre.

Le mouvement de ceinture verte créée par Wangari Maathai au Kenya en 1977 qui « incite les femmes des zones rurales à planter des arbres en échange d'une rémunération : écologie et féminisme se marient dans cette initiative, puisque les femmes gagnent en indépendance économique tout en s'impliquant dans la préservation de la forêt, base de leur subsistance et de la santé de l'environnement, menacées toutes deux par la globalisation néolibérale »¹³. Créé pour répondre aux besoins des femmes rurales kenyannes, qui devaient faire de plus en plus de distance pour aller chercher de l'eau, du bois de chauffe et de la nourriture, la fondatrice du mouvement a permis à ces femmes de protéger leur environnement et de perpétuer leurs traditions qui disparaissaient. Par son action, Wangari Maathai a reçu le prix Nobel de la paix en 2004 et a fait reconnaître son organisation à travers le monde.

La deuxième inspiration pour les écoféministes est le mouvement Chipko en Inde, où les images des femmes enlaçant les arbres sont connues et ont fait couler beaucoup d'encre, autant de manière critique que sympathique. Ce mouvement débute en 1973 à Mandal dans le district du Chamoli, où des militant-es manifestent contre l'allocation des terres d'une forêt à une compagnie étrangère à l'insu de leur entreprise locale de fabrication d'outils. Mais les femmes du territoire ne souhaitent pas non plus voir leur forêt décimé, que ce soit par des hommes étrangers ou locaux. Surtout depuis des coupes rases effectuées dans la région où des glissements de terrains liés aux moussons



fig. 3 : Photographies des femmes plantant des arbres pour le Greenbelt Movement.

10 — Ursula Le Guin, «Women/wilderness» dans Judith Plant, *Healing the wounds*, p.45

11 — Jeanne Burgart Goutal, p.38

12 — *Ibid*, p.55

13 — *Ibid*, p.57

font des dégâts. Le lien entre l'exploitation de la forêt et l'érosion des flancs montagneux est rapidement établi et fait sens chez les femmes de ces villages. Elles protestent donc contre la coupe des arbres de leur forêt en enlaçant les arbres et réussissent à gagner. L'état interdit la coupe des arbres sur une portion du territoire pendant 10 ans mais c'est principalement le pouvoir que cela donne aux femmes dans leur communauté qui est intéressant.

Ces deux mouvements ne se revendiquent pas écoféministes mais on les y associe souvent car ils ont inspiré les féministes occidentales, notamment grâce à Vandana Shiva, figure écoféministe reconnue qui a participé au mouvement Chipko.



fig. 4 et 5 : Photographies de Pamela Singh, 1994. Femmes du mouvement Chipko enlaçant des arbres.

LA DÉCONVENUE FRANÇAISE

En France, c'est bien Françoise d'Eaubonne qui lance le terme écoféminisme mais le mouvement ne sera pas plus conséquent. La co-fondatrice du MLF (Mouvement de Libération des Femmes) et animatrice du groupe « Écologie et féminisme » au sein de ce mouvement, se concentre sur la question démographique contrairement aux écoféministes américaines et anglaises qui sont portées sur le nucléaire – bien que Françoise d'Eaubonne ait fait un attentat sur le chantier de la centrale nucléaire de Fessenheim. « Tout tourne autour de la reproduction : la liberté des femmes comme le salut de la planète » relate Jeanne Burgart Goutal, et cela est lié à son analyse du patriarcat conjointement au système capitaliste. La pensée des années 70 pour le corps des femmes est surtout tournée autour du ventre des femmes. Elle appelle en 1974 dans Charlie Hebdo à une « grève de la maternité » car la question de la reproduction à des effets pour la planète, contre le capitalisme et contre la guerre à cette époque. Cette vision politique du mouvement ne s'arrête pas là et son engagement se poursuit en parallèle pour les droits homosexuels, et elle confonde en 1971 le FHAR (Front homosexuel d'action révolutionnaire) car les homosexuels ont également une sexualité non reproductive qu'elle trouve révolutionnaire et nécessaire.

Mais le rapprochement entre écologie et féminisme ne prendra pas en France, il y a des traces de publications et de revues qui font le lien mais

semblent très marginales comme la revue *Sorcières* ou bien *Le Sauvage*¹⁴. Selon certaines analyses que relaie Jeanne Burgart Goutal, il s'agirait premièrement d'une non communication avec les femmes anglo-saxonnes sur ce thème, que complète Geneviève Pruvost :

« Mon hypothèse est qu'en France, cette invisibilisation ne touche pas seulement les écoféministes vernaculaires mais aussi les théoriciennes et militantes écoféministes qui n'ont pu étendre leur renommée, en raison d'une double conjonction spécifique à la France, à partir des années 1980 et 1990 : après l'effervescence des années 1970, le mouvement écologiste français ne dispose ni de programme universitaire d'humanités environnementales dans le paysage académique, ni de mouvement New Age aussi structuré qu'en Allemagne et aux États-Unis pour assurer une continuité avec le mouvement hippie. »¹⁵

Et puis l'héritage féministe de Simone de Beauvoir très présente en France – c'est d'ailleurs par la lecture du *Deuxième Sexe* que Françoise d'Eaubonne aurait approché le féminisme – où il est dangereux de lier les femmes avec la nature comme si c'était inhérent au sexe biologique¹⁶. Cette méfiance envers les écoféminismes – qui est d'ailleurs ignoré – et les questions de rapports femmes et nature vont empêcher des regroupements entre féministes et écologistes dans les années 70/80.

LE BASCULEMENT THÉORIQUE

Dans les années 90, selon l'analyse de Jeanne Burgart Goutal, l'activisme baisse et les luttes s'essouffent mais ce moment va permettre aux écoféministes de théoriser en développant et approfondissant leurs pensées. Elle montre comment de nombreux textes issus du monde entier font émerger des questionnements à partir de thèmes ou mobilisations très variées. L'autrice arrive même à en faire un portrait général de ces penseuses :

« À très grands traits, on pourrait dire que les théoriciennes européennes et australiennes emploient généralement un cadre d'analyse matérialiste, centré sur les fondements et mécanismes économique-politiques, et prennent avec mille pincettes l'idée de nature. Les Américaines adoptent plus volontiers un angle culturel et spirituel, en évoquant la nature avec des étoiles transcendantalistes dans les yeux. Quand aux écoféministes des «Suds», elles puisent elles aussi dans les ressources locales, en particulier les approches anti coloniales, antidéveloppement, ou les pensées et cosmovisions «indigènes». Mais en fait, la plupart du temps, ce sont plusieurs sources d'inspirations originalement croisées qui animent une seule et même penseuse. »¹⁷

Ces théories vont révéler des points communs à elles toutes mais aussi des questionnements et approches divergentes, comme présenté dans l'extrait ci-dessus. Mais les divergences peuvent aussi s'expliquer par l'académisation des écoféminismes qui arrive avec la théorisation et qui va partager entre une bonne ou une mauvaise approche, comme le décrit Emilie Hache¹⁸. Car il y a quelques points qui sont toujours décriés par l'académie : « l'essentialisme¹⁹ supposé de l'écoféminisme; la prétendue faiblesse théorique du corpus de textes contemporains des mobilisations écoféministes; et enfin, on va y venir, sur l'importance de la dimension spirituelle de l'écoféminisme »²⁰. Cette critique va être motrice de la disparition des écoféminismes dans les pays du Nord de 1995 à 2015. Les idées



Fig 6 : Françoise d'Eaubonne.

14 — Burgart Goutal Jeanne, 2020, p.50

15 — Pruvost, Geneviève. « Penser l'écoféminisme. Féminisme de la subsistance et écoféminisme vernaculaire. » *Travail, genre et sociétés*, n° 42 (2019): pages 29 à 47.

16 — Burgart Goutal Jeanne, 2020, p.52

17 — *Ibid*, p.66

18 — Hache Emilie, 2016, p.26

19 — Définition du Larousse : Philosophie qui considère qu'il existe des essences propres à chaque chose, à chaque être.

20 — Hache Emilie, 2016, p.26. Je reviendrai plus en détail sur ces critiques dans la prochaine sous-partie.

et le nom vont s'effacer aussi bien dans l'espace public que dans les recherches en sciences sociales, vont fonder certaines théories, auxquelles des écoféministes ont réfléchi, mais elles ne sont aucunement citées²¹. Selon Jeanne Burgart Goutal, cette effacement et même déclin – c'est le nom de son chapitre – est lié à la démobilité générale sur les luttes à la suite de la guerre froide et de la chute du mur de Berlin. Les revendications changent, et de nouveaux concepts prennent le devant de la scène, tels que : « égalité des chances, salaire égal à poste égal, croissance verte, développement durable,... »²² qui marquent une rupture avec les revendications des années 1970/80.

LE RÉVEIL CONTEMPORAIN

Malgré ce «déclin» majeur des écoféminismes, certaines femmes vont tout de même s'en emparer dans les années 2000. Il s'agit principalement des pays d'Amérique latine, où certaines femmes ont les mêmes approches que les écoféministes du Nord. En s'inscrivant dans des luttes locales depuis les années 1980, elles ont tout de même une revendication décoloniale notamment par la «critique du «patriarcat colonial, réhabilitation des épistémologies et pratiques chamaniques traditionnelles, défense du peu qui reste des modes de vies pré-coloniaux...»²³. Elles refusent d'ailleurs pour la majorité d'entre elles le terme d'écoféminisme, qu'elle associe à l'occident avec un relent néocolonial et impérialiste. C'est pourtant grâce à ces mouvements de femmes en Amérique latine que les écoféminismes reviendront en Europe selon Jeanne Burgart Goutal, par des militantes et chercheuses espagnoles qui rapportent les thématiques au vieux continent.

En parallèle de ce mouvement, deux femmes s'illustrent et prospèrent dans leurs luttes pendant ces années-là. Il s'agit de Vandana Shiva en Inde, issu du mouvement Chipko qui a créé son ONG Navadanya à l'origine contre la monopolisation des semences par Monsanto et à ensuite étendu ses luttes en lien avec la paysannerie. Puis Starhawk qui a beaucoup écrit sur la spiritualité et la permaculture, depuis les Etats Unis, étant issu du mouvement Wicca et altermondialiste.

Les écoféminismes sont depuis quelques années à nouveau présent, est tous cas en France, aussi bien de manière militante, intellectuelle que médiatique, et Jeanne Burgart Goutal en estime le ravissement par la COP21 qui s'est tenu à Paris en 2015, et où une première manifestation à la manière des écoféministes a eu lieu. S'ensuit une redécouverte des mouvements par le biais des sorcières – de nombreuses publications à ce sujet après 2015 – des DIY de produits cosmétiques et de soin. Et en résulte selon l'auteur, quatre formes d'écoféminismes visibles : les « écoféministes à leur insu » qui sont « touchés par les thèmes qui se médiatisent le plus largement, sans connaître leur provenance. » Ici Geneviève Pruvost y distingue deux catégories distinctes : les femmes qui revendiquent une puissance du féminin « à l'écart du féminisme revendicatif et militant, en optant pour un travail sur soi, afin de continuer à vivre dans la société conventionnelle »²⁴ et les femmes qui pratiquent une entre subsistance du quotidien de manière discrète, qu'elle nomme d'ailleurs écoféministes vernaculaires²⁵. Puis à l'opposé il y a les « écoféministes radicales », qui sont convaincues et ont fait le pas de côté pour vivre en adéquation avec leurs principes. Puis les « écoféministes en herbe : femmes et jeunes filles qui ont

21 — Burgart Goutal Jeanne, 2020. p.85

22 — *Ibid*, p.79

23 — *Ibid*, p.89

24 — Pruvost, Geneviève. *Quotidien politique : Féminisme, écologie, subsistance*. Paris: La Découverte, 2021. p.269

25 — Pruvost Geneviève, 2021. Qu'elle explique comme différent d'un féminisme autochtone.

connaissance du mouvement, lisent dessus, et tentent de le mettre en application dans leur vie, à leur échelle, sans pour autant «sortir du système» – du moins pour l’instant». Là, il s’agit de ma propre position. Puis enfin les « portes-paroles de l’écoféminisme : des théoriciennes-activistes, des associations ou ONG»²⁶ qui utilisent le système pour faire tourner leur pensée.

Il y a évidemment une transformation des manières d’être ou d’approcher l’écoféminisme aujourd’hui, tout comme les combats à mener qui évoluent et incluent de nouvelles dimensions – en Europe, les questions de genre et décoloniales sont beaucoup plus présente qu’auparavant. Mais ces différentes formes restent nécessaires comme pour toutes luttes. Jeanne Burgart Goutal parle d’une galaxie de femmes écoféministes qui touchent à tous les domaines pour suivre un principe : « toucher à tout, pour toucher tout le monde là où il se trouve. »²⁷

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

26 —Burgart Goutal Jeanne, 2020.
p.95/96

27 —*Ibid*, p.290

B— Approche des idées

Après avoir approché les écoféminismes par le prisme historique, je souhaite ici développer les idées, les thèmes qui sont majeurs dans les productions que ces femmes ont pu faire. La tâche n'est pas facile car pour se défaire du patriarcat, de la colonisation ou du capitalisme, elles réfléchissent et pensent à tous les sujets. C'est peut être le point le plus intéressant des écoféminismes, la manière dont ils nous font voir le monde différemment. Pour parler de toutes les questions que ce mouvement a pu approcher dans l'époque de prolifération théorique, c'est-à-dire les années 90, Jeanne Burgart Goutal utilise la métaphore d'une maison. Elle commence du grenier par les reliques des écoféministes des années 70 et notamment des mots à dépoussiérer. Puis elle évoque le cœur de la maison avec les questionnements et colères générales face aux crises climatiques et urgences écologiques, des violences sexistes et racistes. Elle emprunte ensuite les vestibules qui défrichent les thématiques écologiques et féministes à travers des débats sur l'origine du patriarcat, l'androcène, le végétarisme, la pensée et la « nature sauvage ». L'autrice descend ensuite à la cave, avec les interrogations sur la psyché et ce qui nous construit depuis notre enfance comme l'intériorisation du féminin et du masculin. Vient alors la cuisine, qui interroge la division sexuelle du travail avec le thème de l'émancipation et de la place de cette cuisine comme centre du foyer, qui questionne la production et consommation alimentaire. On passe ensuite à la chambre, qui met en avant la sexualité, la reproduction, l'érotisme et la connaissance de son propre corps. Jeanne Burgart Goutal parle également des murs de la maison où elle dresse des cadres et des photos de l'impact de nos vies sur d'autres terres et d'autres personnes. Se pose alors les réflexions décoloniales, autochtones. Puis enfin il y a le jardin et la chapelle à l'extérieur de la maison, qui convoquent respectivement la relation aux non-humains, les jardins médicinaux, la subsistance alimentaire ou la permaculture ; puis les religions et la spiritualité. Cette utilisation de la maison pour la métaphore me semble très intéressante et intrigante, comme un lien évident entre l'habitat et la condition des femmes, comme une possibilité d'actions à partir de cette maison.

Il s'agissait ici d'un résumé général de différentes thématiques que les écoféministes ont pu aborder et je vais détailler les principaux points pour éclaircir leurs accords ou non et les critiques qui ont pu être faites. Je choisis de m'appuyer sur un chapitre du livre *Etre écoféministe* pour développer les six points que Jeanne Burgart Goutal trouve centraux dans le travail théorique des années 90, en y ajoutant différents compléments.

LE SYSTÈME

Il y a premièrement le thème du système, qui semble être le point central par l'intersection et les articulations faites entre les différentes oppressions.

« Toutes les formes de dominations (sexisme, racisme, spécisme, classisme, colonialisme, impérialisme, anthropocentrisme,...) sont liées de façons indissociables, systémiques : elles un noeud inextricables, et ne sont que divers aspects d'une seule et même matrice. On ne peut donc ni les comprendre ni les abolir séparément [...] les écoféministes cherchent au contraire à articuler tous les combats »²⁸. C'est ce qu'elle relate à partir de son étude des textes produits, mais ce n'est pas pour autant qu'elle soit en accord avec cela. Elle explique dans une interlude qu'elle n'est pas écoféministe malgré le fait qu'elle soit imprégnée et transformée par leur travail et les pratiques qu'elle a pu faire à leurs cotés. Elle explique d'ailleurs que pour elle, cette remise en cause du système et l'interconnexion des oppressions est un peu simplificateur du point de vue philosophique. « Et croire que nous vivons dans un système d'interconnexion des dominations, même si c'est simplificateur, cela a un certain intérêt. C'est largement mobilisateur — justement parce que c'est simple ? »²⁹. Mobilisation nécessaire pour faire changer le monde, ou croire au pouvoir de changer le monde, et les écoféministes misent sur l'effet collectif. Il n'y a pas de doute, la « convergence des luttes » leur est donc nécessaire et quoi de mieux que de dire que toutes les oppressions sont liées pour rassembler.

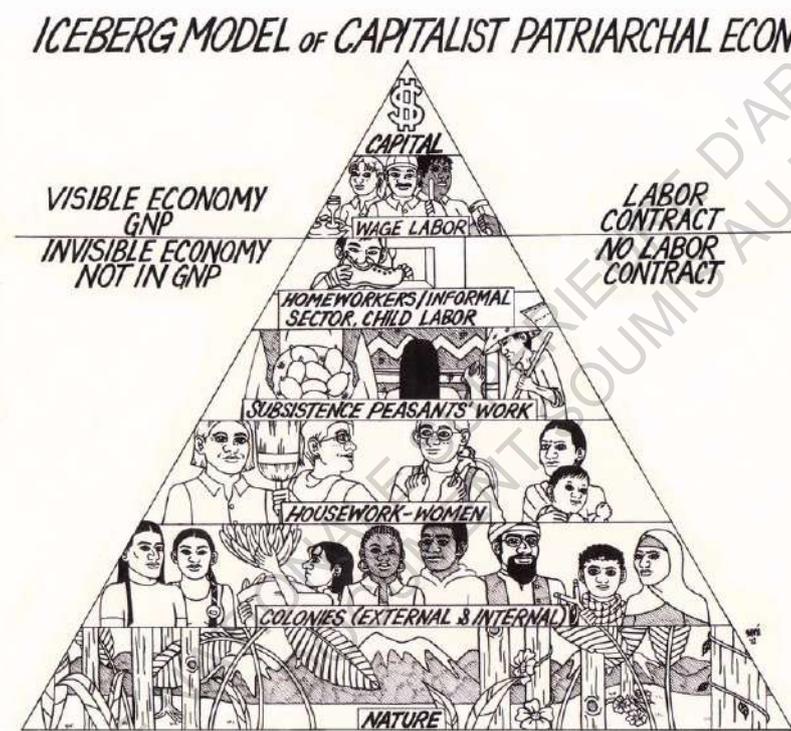


fig. 7 : Illustration du livre *Patriarchy and accumulation on a world scale* de Maria Mies, 1986. Elle démontre que la pensée Marxiste a dénoncé la domination sur les ouvrier, en oubliant toutes les autres formes d'aliénation.

LA NATURE

Le deuxième vaste sujet — on peut le nommer comme cela tellement il y a de débats, de critiques et parfois aussi de difficulté à comprendre comment elles le traitent — est la nature³⁰. Les écoféministes revendiquent un lien plus fort à la nature, c'est d'ailleurs Emilie Hache dans son livre *Reclaim* qui en esquisse l'idée la plus large « Il ne s'agit pas de revenir ni à une nature originelle ni à une féminité éternelle — ni d'aucun retour à, ce mouvement étant par définition impossible —, mais de se réapproprié (reclaim) le concept de nature comme nos liens avec la réalité qu'il désigne. Si l'on devait choisir un geste, un mot capable

28 — Burgart Goutal Jeanne, 2020, p.71

29 — *Ibid*, p. 132

30 — J'utilise d'ailleurs ce terme, aussi pas simplification car il permet à quiconque de savoir de quoi je parle. Alors qu'effectivement il y a un dépasement entre nature et culture, l'humain faisant parti de la nature, elle n'est pas quelque chose d'extérieur.

d'attraper et nommer ce que font les écoféministes, ce serait reclaim, un terme que les écoféministes empruntent au vocabulaire écologique. Il signifie tout à la fois réhabiliter et se réapproprier quelque chose de détruit, de dévalorisé, et le modifier comme être modifié par cette réappropriation. Il n'y a ici, encore une fois, aucune idée de retour en arrière, mais bien plutôt celle de la réparation, de régénération et d'invention, ici et maintenant »³¹. Les écoféministes cherchent à modifier la perception de la nature dans le but de la revaloriser tout comme le lien que les femmes ont avec elles. Car dans notre mode de fonctionnement actuel, il y a une infériorité généralisée liée au dualisme opposant nature et culture où la femme est associée à la nature, inférieure à l'homme qui serait lié à la culture. Ce changement date du 16^{ème} et 17^{ème} siècle, selon Carolyn Merchant³², qui lie ce dualisme à la révolution scientifique et philosophique rationnelle qui va transformer la nature nourricière et vivante en nature inerte. Le reclaim dont Emilie Hache fait référence montre que les écoféministes prennent le sujet en inversant les stigmates et en se réappropriant ce lien à la nature qui était et est encore considéré comme dégradant, inférieur.³³ Elles refusent également le discours qui différencie les femmes de la nature car il renforce le dualisme nature/culture en posant les humains du seul côté culturel.

« Le point de départ du mouvement écoféministe fut la prise de conscience que la libération des femmes – but de tous les courants féministes – ne peut être pleinement atteinte sans la libération de la nature ; et réciproquement que la libération de la nature si ardemment désirée par les écologistes ne peut être pleinement atteinte sans la libération des femmes : les liens conceptuels, symboliques, empiriques et historiques entre les femmes et la nature qui ont été construits dans la culture occidentale sont les que les féministes et les écologistes doivent unir leurs efforts s'ils veulent parvenir à leurs fins. »³⁴

Le rapport nature/femmes s'entretient aussi par l'articulation des luttes féministes et écologiques, car elles luttent contre des dégradations environnementales. Non pas parce qu'elles sont plus proche de la nature mais parce qu'en tant que femmes elles sont plus touchées par ces dégradations, que ce soit les paysannes ou bien les mères qui voient leurs enfants malades.³⁵

C'est pourtant à cause de ce lien qu'elles seront les plus vivement critiquées, elles proposent quelque chose qui ne va pas dans l'époque – il est encore difficile de faire accepter que la femme est une construction sociale et pas seulement biologique. On les accuse donc d'être essentialistes, c'est peut être même l'argument qui sera le plus utilisé selon Jeanne Burgart Goutal. Janet Biehl, un féministe étasunienne, écrira le livre *Rethinking ecofeminist politics* en 1991 et écrira que « Pour des raisons instrumentales – telle que sauver la planète – le message dominant de l'écoféminisme est que les femmes sont sommées d'accepter une définition étriquée et externalisante de leur humanité. »³⁶ Toute forme de naturalisation est alors critiquée.

LE FÉMININ

La critique d'essentialisation peut être prolongée sur ce troisième point qu'est le féminin³⁷. Car c'est cette articulation entre femme et nature qui est décriée. Or le thème de la femme est central chez les écoféministes. Il est à l'époque principalement biologique – alors qu'aujourd'hui et dans l'utilisation que j'en ferai, il inclut toute personne s'identifiant comme tel, y compris les

31 — Hache Emilie, 2016, p.23

32 — Philosophe et historienne des sciences. Merchant Carolyn, 1980, *The Death of Nature: a Feminist Reappraisal of the Scientific Revolution*, San Francisco, Harper and Row Publishers.

33 — Hache Emilie. 2016, p.25

34 — Greta Gaard, « Toward a Queer Ecofeminism », *Hypatia*, vol 12 n°1, 1997, p. 114. Dans Burgart Goutal Jeanne, 2020. p.23

35 — Hache Emilie. 2016, p.46

36 — Burgart Goutal Jeanne, 2020, p.82

37 — Il me semble intéressant de lire Camille Froidevaux-Metterie — chercheuse en science politique et féministe— sur ce thème. Elle définit le féminin comme « un rapport aux autres et au monde qui passe nécessairement par le corps, ce qui est de ce qui fait déterminé par lui. Pour être féminin, un corps n'a besoin ni de seins ni de règles, il n'a qu'à éprouver ce rapport si singulier au réel et à l'imaginaire qui passe nécessairement par le corps, c'est-à-dire un rapport placé sous le double signe de l'objectivation et de l'aliénation ». Lire son article sur *Le Monde*, du 15 septembre 2022

femmes transsexuelles. Il y a une volonté chez les écoféministes de valoriser le féminin, tel que le corps de femme, les « attributs » féminins, les menstruations, la maternité, mais également ce qui est considéré comme féminin : l'émotion, le soin et l'attention aux autres,... Pour cela, il y a plusieurs figures qui sont convoquées, telles que les sorcières, les Déesses et la Terre-Mère (sous différentes dénominations). Mais étant donné qu'elles repensent les dualismes, elles s'attaquent évidemment à celui-ci : masculin/féminin. Jeanne Burgart Goutal l'explique de cette manière : « faire vivre un féminin réinventé, à la fois puissant et généreux, hors des stéréotypes de genre dominants. L'enjeu devient alors davantage d'inclure les hommes dans une société «mise au féminin» en ce sens nouveau, que d'inclure les femmes dans une société «au masculin» au sens ancien – et il en découle bien sûr une redéfinition du masculin et de la relation masculin/féminin, hors du schéma des dualités. »³⁸

Mais ce sera toujours par un prisme essentialiste que cette notion du féminin sera perçue, et c'est encore le cas aujourd'hui. « Au lieu d'y voir l'affirmation d'une essence et la répétition du discours patriarcal, il faut lire ces textes comme des actes de guérisons et d'émancipation (empowerment), des tentatives pragmatiques de réparation culturelle face à des siècles de dénigrement des femmes et de déconnexion à la terre/nature »³⁹ nous dit Emilie Hache. Car il ne s'agit en général pas d'un éternel féminin mais bien de femmes qui expérimentent une liberté plus fluide entre les rôles attribués aux genres. Geneviève Pruvost explique que les féministes vernaculaires qui pratiquent une manière de vivre écoféministe ont un quotidien qui dément les accusations d'Elisabeth Badinter qui voit l'écoféminisme comme un retour à « l'instinct maternel »⁴⁰. « Une telle liberté de mouvement, combinée à une grande polyvalence manuelle, ébranle d'un coup les stéréotypes sur le maternalisme supposé de « bonnes femmes » écolos, allaitantes, confinées dans leurs foyers à rincer des couches lavables à la main, qui ne s'intéresseraient qu'à répandre le bien être dans la chaleur de leur foyer »⁴¹. La critique essentialiste est considérée par Jeanne Burgart Goutal et Emilie Hache comme impertinente car il y a une grande diversité au sein des écoféministes. Ce qui veut dire qu'il y a des textes essentialistes, certains par conviction, certains par stratégie⁴². D'ailleurs Geneviève Pruvost parle de ce choix du féminin comme « stratégie marxiste d'identification des classes motrices » en expliquant que «D'Eaubonne cherche une classe structurellement et durablement opprimée, susceptible de se réveiller. Or il se trouve que l'appartenance de sexe est plus permanente que les catégories d'âges, par définition éphémère. La catégorie 'femme', même si l'écrivaine sait qu'elle doit être déconstruite en tant que catégorie naturelle, reste une réalité sociale fondatrice d'une expérience. »⁴³

L'HISTOIRE

Les écoféministes sont souvent assez critiques de l'histoire, qui selon elles efface les femmes et le minorité et continue de penser et raconter l'histoire d'un point de vue impérialiste. On s'en doutera, le quatrième point évoqué par Jeanne Burgart Goutal est l'histoire, car c'est en se ré-appropriant leurs histoires – en anglais elles utilisent donc le mot *herstory* – qu'elles arrivent à comprendre les systèmes de dominations qui existent. Leurs analyses du sujet sont plutôt pessimistes sur la manière dont certaines et certains, c'est-à-dire les non-domi-

38 — Burgart Goutal Jeanne, 2020. p.72

39 — Hache Emilie, 2016. p.31

40 — Dans Burgart Goutal Jeanne, 2020, p.52 à propos de *Le Conflit*, Badinter, 2010

41 — Pruvost Geneviève, 2019.

42 — Hache Emilie, 2016. p.31

43 — Pruvost Geneviève. 2021. p.231

nant-e-s sont effacé-e-s et comment l'histoire est un moyen de justification des systèmes d'oppressions.⁴⁴ De la préhistoire à l'histoire contemporaine, de nombreuses réécritures et lectures proposent de nouvelles histoires, car il ne s'agit pas de raconter une nouvelle histoire hégémonique et spectaculaire, mais bien de partir des gens et de leurs histoires de vie. Mais j'en parlerai plus en détail dans la deuxième partie de ce travail.

LE CHANGEMENT INTÉRIEUR

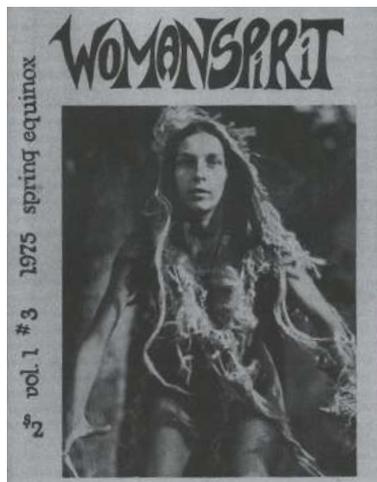


fig. 8 : Couverture d'un journal des Women's Lands. Womanspirit.

C'est un *leitmotif* pour les écoféministes, qui appui sur le fait qu'il ne soit pas possible de changer le système, sans se changer soi-même au passage. « Pour elles, la cause en est qu'une transformation des structures économiques et politiques d'un pays ne peut pas provoquer de changement profond et durable, si elle ne s'accompagne pas d'une mutation intérieure – psychique, morale, intellectuelle et spirituelle. Le patriarcat est en nous; l'anthropocentrisme est en nous ; le capitalisme est en nous; le consumérisme est en nous ; le réductionnisme scientifique est en nous; le dualisme est en nous. [...] Elles privilégient donc la « mutation » à la « révolution ». »⁴⁵ Et selon Jeanne Burgart Goutal, ce serait cet aspect de changement intérieur qui favorise l'importance de l'art, la danse, la science fiction, la méditation, les thérapies, l'érotisme et la spiritualité, comme des pratiques de transformations. C'est Starhawk – une écoféministe américaine qui se dit sorcière – qui incarne le mieux cette thématique et parle du « pouvoir du dedans » au lieu du « pouvoir sur ». Elle revendique une puissance intérieure qu'elle lie à la question de la spiritualité.⁴⁶

Je propose de s'attarder sur ce thème pour la place qu'il prend dans le mouvement, bien que toutes les écoféministes ne s'y intéressent pas, il semblerait que toutes s'accordent à dire son importance dans les mobilisations des années 80.⁴⁷ C'est d'ailleurs par ce thème que j'ai rencontré pour la première fois la pensée écoféministe, via une conférence en ligne de Emilie Hache qui proposait une relecture de la théologie chrétienne par l'écoféminisme.⁴⁸ Mais il est aussi important de s'y intéresser pour les critiques qui sont faite sur cette dimension, la spiritualité est vue comme un retour à l'obscurantisme et serait la preuve d'une irrationalité de ces femmes. Ayant questionné et abordé une multitude de thèmes, les écoféministes s'intéressent évidemment aux croyances, aux religions et s'en emparent en proposant une critique radicale tout en y conservant sa puissance⁴⁹. Elles analysent les religions dominantes comme étant patriarcales elles aussi, et proposent une possible refondation de ces religions ou alors l'invention d'une nouvelle tradition spirituelle et néopaienne féministe. Elles veulent se reconnecter à ce qui les rend puissantes et cela passe majoritairement par le culte de la Déesse pré-indoeuropéenne qui aurait disparu avec l'apparition des religions monothéistes. Une religion où les femmes étaient les égales de hommes et pouvaient participer au culte, et où l'on attribuait un pouvoir spirituel aux menstruations et à la maternité. Elles ont repris ce culte et l'ont adapté à leur époque, et le thème du pouvoir intérieur est donc au coeur de cette spiritualité.

« Pas de chef-fe spirituel-le, pas de hiérarchie, pas de textes sacrés, mais des rituels, des pratiques spirituelles horizontales, individuelles et collectives dénotant une liberté radicale d'interprétation et de pratique comme une dimension foncièrement pragmatique, expérimentale et intéressée à ses

44 — Burgart Goutal Jeanne, 2020, p. 72

45 — *Ibid*, p73

46 — Définition du Larousse : Qualité de ce qui est esprit, de ce qui est dégagé de toute matérialité

47 — Hache Emilie, 2016, p.34

48 — Hache Emilie, conférence au collège des Bernardins, 6 février 2020. *Le vol du sang. Relire la théologie chrétienne à l'aune de Gaïa*. <https://www.youtube.com/watch?v=9f-OyHRMM-pw&t=178s>.

49 — Hache Emilie, 2016, p.35

50 — *Ibid*, p.39

effets.»⁵⁰

Concrètement, on peut y trouver des rites les soirs de pleins lunes, des danses en spirales⁵¹, de la magie, de nouveaux mythes... Et toutes ces manifestations seront critiquées notamment par Janet Biehl, qui y voit de l'irrationalité et une approche apolitique. La revendication du changement par l'intérieur qui implique un changement par le personnel, le privé, le foyer est vu comme inutile et inefficace. «Mais leur glorification du foyer et des valeurs qui y sont attachées peut aisément être lue comme une tentative pour dissoudre le politique dans le domestique, le civil dans le familial, le public dans le privé.»⁵² Jeanne Burgart Goutal revient à la fin de sa première partie sur des «modalités bizarres, vues depuis notre cadre ordinaire». Elle parle notamment de la spiritualité lorsqu'elle a fait l'expérience d'une célébration néopaienne proche de Paris. Elles et eux ont observés et parlés de la saison et de ce qu'il y a autour d'elles et eux. Ils et elles ont fait un autel avec des éléments naturels du lieu, on chanté et dansé pour «exalté la conscience de notre appartenance au monde vivant». Et son retour est intéressant d'un point de vue du collectif, du déplacement qu'il opère et ce que

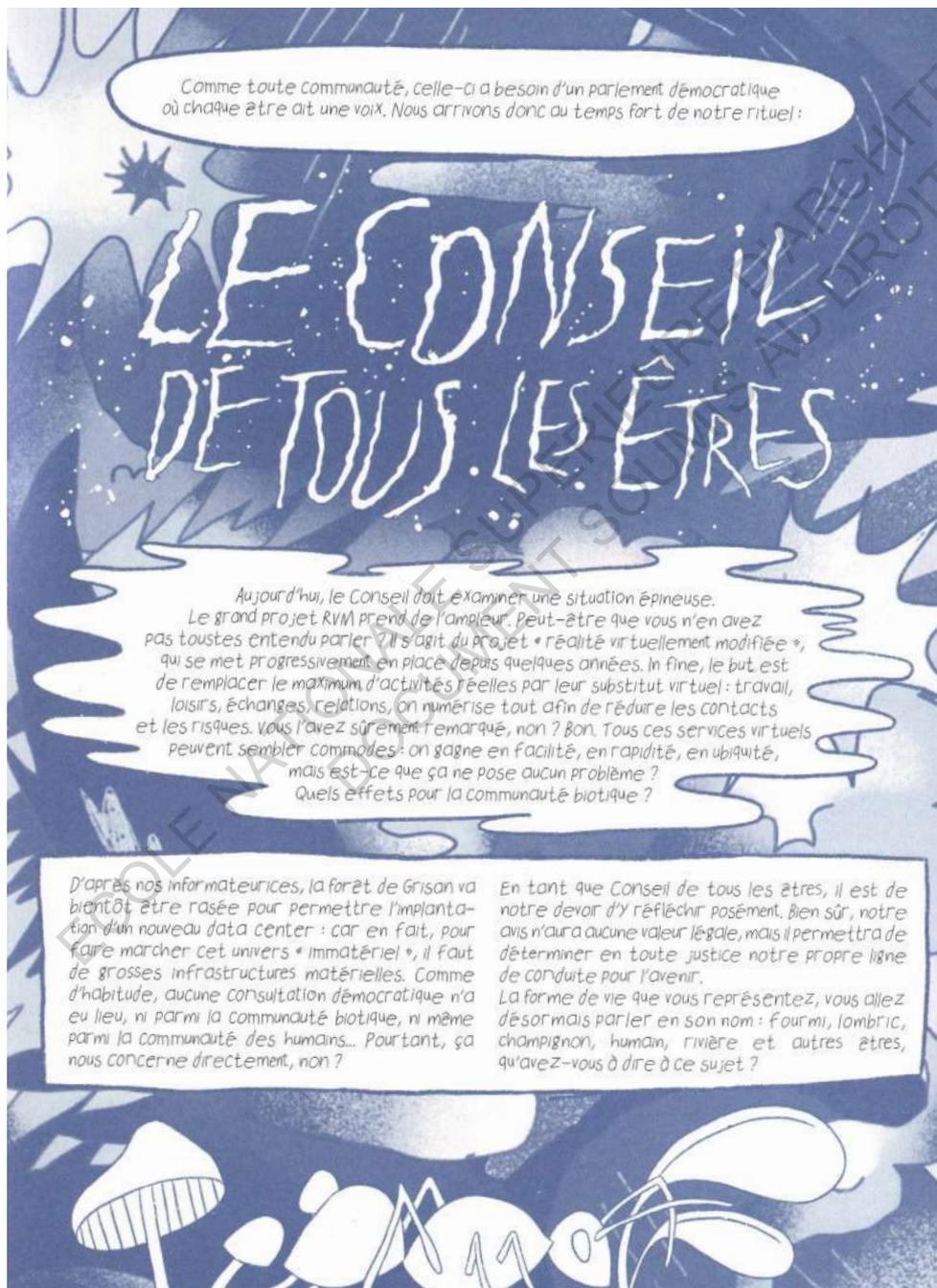


fig. 9 et 10 : Dessins de la BD : Burgart Goutal, Jeanne, et Aurore Chapon. Resisters. Tana. Paris, 2021.

51 — Voir Starhawk et ses spirales danses
52 — Janet Biehl, *Rethinking Ecofeminist politics*. p.131/140 dans Burgart Goutal Jeanne, 2020, p.84

cela peut provoquer comme connexion aux autres humains ou plus qu'humains.

«De l'extérieur nous étions peut-être vaguement ridicules. Mais quelle différence avec une messe, face-à-face passif où l'on écoute un discours fait de crédo imposés, d'histoires oppressantes, de péché, de chute et de rédemption sélective ! Quelle différence avec la triste obscurité d'un dimanche de février ordinaire, lorsque l'on subit l'absence de lumière sans en célébrer la nécessité ! Risible ou non, quelque chose de précieux se produisait. Dans cette clairière, sans même que se pose la question de la foi, il devenait possible de réenchanter le monde. Humant ensemble la fumée dans l'air froid, il devenait possible de participer à un sens cosmique. En ce 2 février, à deux pas de Paris et du péripnéique, même une athée du 21ème siècle pouvait apprendre à éprouver le sentiment si universel du sacré. »⁵³

L'UTOPIE

Les écoféminismes ont également une dimension utopique. « Les écoféministes semblent avoir senti avant tout le monde notre besoin vital d' « avoir de nouvelles images à l'esprit, [de] nous aventurer dans un paysage transformé, [de] raconter de nouvelles histoires. »⁵⁴ relate Emilie Hache d'après les écrits de Starhawk, car c'est bien dans la fiction et la narration que les écoféministes permettent de proposer une autre réalité basé sur les analyses et les propositions qu'elles font, « en particulier dans un régime de vérité où l'on oppose réalité et fiction pour mieux dépolitiser l'imaginaire »⁵⁵. C'est donc cet imaginaire qu'elles souhaitent retrouver, développer, faire fleurir, bousculer et qui est perçu comme réactionnaire en France, car leurs valeurs refusent toutes formes de dominations, hiérarchies, séparations,... « Leurs utopies tournent autour d'une transition allant de nos structures pyramidales vers des structures circulaires, des communautés harmonieuses à petite échelle, intégrant aussi les non-humains »⁵⁶ nous raconte Jeanne Burgart Goutal, et elles n'hésitent pas à y intégrer des formes négatives de nos vies qui sont peu traitées : « la mort, la maladie, la vieillesse, la vulnérabilité, la dépendance, la finitude de la planète, les limites de toutes sortes, la nécessité de prélever des ressources et de tuer pour vivre, la différence des sexes, la division du travail, ou encore le désir de puissance et de pouvoir, manifestation problématique mais impétueuse de la pulsion de vie... »⁵⁷. Avec ces thématiques elles proposent de vivre avec ces troubles, en faisant référence au livre de Donna Haraway⁵⁸, où elle propose une science fiction, que nous approfondirons dans la suite de ce mémoire.

Ces six points sont également accompagnés d'une profusion de problématiques que développe Jeanne Burgart Goutal, car même s'ils sont pour elle des points centraux de la pensée théorique écoféministe, ils sont tout de même vecteurs de divergences, de positionnements différents et de nombreuses questions que les thèmes soulèvent mais montrent l'approfondissement intellectuel qui s'opère dans années 90. Mais qui pour certaines est le signe d'une «surintellectualisation» et une «académisation» du mouvement écoféministe. « Julie Cook, dans l'un des rares textes critiques de l'institutionnalisation de l'écoféminisme et de ses effets sur ce dernier, pointe très bien ce qui est en train de se jouer ici, à savoir une reconfiguration de l'écoféminisme de sorte qu'il devienne soluble dans l'académie, s'appuyant sur son partage en deux entités

53 — Burgart Goutal Jeanne, 2020. p.124

54 — Hache Emilie, 2016, p. 18 citant

Starhawk, *Rêver l'obscur*, p.129

55 — Hache Emilie, *Reclaim*. p.18

56 — Burgart Goutal Jeanne, 2020, p.73

57 — *Ibid*, p.77

58 — Haraway Donna, *Vivre avec le trouble*. 2020

distinctes d'où provient l'idée désormais inébranlable qu'il existe deux écoféminismes – l'un académiquement compatible et l'autre infréquentable »⁵⁹. Ce positionnement me pose bien des questions, car l'académisation propose une certaine forme de pouvoir ou de domination entre les manières d'approcher l'écoféminisme. Bien qu'Émilie Hache défende quelques livres parus à cette époque, qui ont contribué à développer une pensée écoféministe politique et engagée par le biais de la théorie, il s'agit tout de même d'un savoir dominant sur d'autres et reconnu par des codes. Ce mémoire s'inscrit partiellement dans cette catégorie car il est une initiation à un travail de recherche académique. J'utilise le terme initiation car je n'ai pas à proprement appris à écrire et travailler selon les méthodes de recherche en sciences sociales mais il est emprunt d'années de scolarisation et d'études supérieures qui m'ont formatés à un type de production et d'une culture qui valorise et promeut l'élaboration d'ouvrages écrits comme une reconnaissance intellectuelle. J'ai cependant pris la liberté de mélanger mes résultats de recherche avec des explications personnelles en impliquant et assumant mon point de vue situé. Ce que défendent les féministes est bien l'idée qu'il n'y a pas de regard neutre, universel et que chaque objectivation est emprunte du point de vue situé de chaque individu. J'écris donc en connaissance de mes biais, mais en faisant mon possible pour ouvrir les angles morts qui me limitent.

~

L'histoire des écoféminismes est assez courte. Et on imagine peu, qu'elle prend racine dans les années 1970. Mais cette courte histoire est tout de même la partie émergée de l'iceberg, car là où des projets d'oppressions et destructeurs ont eu lieu, il y a toujours eu des femmes pour se mobiliser. Elles ont juste été effacées de l'histoire pour que l'on s'en souvienne.

Le retour actuel à ce mouvement prend une forme de nébuleuse, avec des productions à l'international, ce qui rend difficile la tâche de le cerner. Encore plus par sa marginalité qui rend complexe la traduction de ces écrits. Les travaux d'écoféministes hispanophones manquent ici à cette partie car je n'ai pas la capacité de pouvoir lire en espagnol. Mais surtout cette mouvance est complexe à cerner par les écoféminismes c'est des idées et de pratiques qui n'ont pas toujours cette étiquette – et qu'on appréhendera dans les deux parties suivantes de ce mémoire. Aujourd'hui l'ancrage est très occidental et même étatsunien, mais s'associe donc à des femmes occidentales blanches. Comme dans les courants féministes, de nombreuses femmes dénoncent de l'oppression aux seins de mouvement, notamment des femmes noires, ou pauvres et s'excluent donc des étiquettes, quand bien même elles portent un combat similaire. Mais c'est aussi la force des écoféminismes, qui se diffusent et se pratiquent sans toujours en porter le nom.

Les théories défendues par les écoféministes ont toutes autant de troubles, elles s'accordent sur de grandes thématiques mais de nombreux courants existent et se confrontent. Ce qui explique parfois de vives critiques envers le mouvement. Mais par toutes les approches et différentes teintes que les écoféministes ont, il est possible de s'accrocher à de nombreuses luttes et écoles de pensées.

59 —Hache Emilie, 2016, p.27, faisant référence à Julie Cook, « La colonisation de l'écoféminisme par la philosophie » dans son ouvrage.

fig. 11 : Planche de la BD de Usdin, Elene. Renée aux bois dormants. Sarbacane. Paris, 2021.



COMMENT RÊVER

~

Histoires, symboles et esthétique

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Comment les écoféminismes peuvent influencer la pensée architecturale et spatiale ? L'architecture est, entre autre, un acte intellectuel – dans le sens où c'est un travail de l'esprit, mental, qui n'est pas manuel. Car avant de construire tout construction, il faut la penser et la dessiner. Et c'est par cette première action de penser que les écoféministes imaginent le changement. Il y a toujours eu un mélange entre actions et théories, il ne s'agit pas de juste théoriser une architecture écoféministe. Il s'agit de voir comment l'imaginaire, les histoires, les traces, les créations, l'art, permettent une autre réalité que celle qui nous attend, et que l'on commence déjà à vivre.

Que signifie renoncer à la capacité de penser ? L'ère que l'on nomme Anthropocène est celle d'une urgence qui concerne une multitude d'espèces, dont l'espèce humaine. C'est une époque caractérisée par la mort et les extinctions de masse, par le déferlement des désastres et dont les aspects imprévisibles sont stupidement tenus pour inconnus. C'est aussi une époque de refus: refus de savoir, refus de cultiver la respons(h)abilité, refus d'être présent dans et face à cette catastrophe qui vient. Jamais on n'a autant détourné le regard. Parler, en ce sens, d'une époque « sans précédent » c'est assurément –et compte tenu de ce qui a pu se passer au cours des siècles précédents – faire référence à quelque chose de presque inimaginable. Mais comment penser l'urgence de cette situation sans avoir recours aux mythes complaisants et autoréalisateurs de l'apocalypse ? Chaque fibre de notre être fait partie, et même s'avère complice, du tissu de processus qui doivent, d'une manière ou d'une autre, être combattus et réorganisés. Récursivement, la figure est entre nos mains, qu'on l'ait voulu ou non. Penser, nous devons : ainsi faut-il répondre à la confiance de la main tendue.⁶⁰

Comment imaginer une architecture compagne, et même comment la rêver ? On approchera de près l'histoire et les narrations tout particulièrement grâce au travail de Donna Haraway. Puis on verra comment les symboles et l'imaginaire peuvent aussi proposer de nouvelles réflexions. Et enfin on abordera l'esthétique comme une appropriation et une invitation à une nouvelle manière d'habiter.

«J'irai même jusqu'à dire que la forme naturelle, ajustée, adéquate du roman serait plutôt celle d'un panier, d'un sac. Un livre contient des mots. Les mots contiennent des choses. Ils portent des sens. Un roman est un sac-médecine, contenant des choses prises ensemble dans une relation singulière et puissante.»
Théorie de la fiction panier,
Ursula Le Guin

A— Histoires et narrations

«Il semble parfois que cette histoire touche à sa fin. Nous sommes plusieurs à penser, depuis notre coin d'avoine sauvage, au milieu du maïs extra-terrestre, que, plutôt que de renoncer à raconter des histoires, nous ferions mieux de commencer à en raconter une autre, une histoire que les gens pourront peut-être poursuivre lorsque l'ancienne se sera achevée. Peut-être. Le problème, c'est que nous avons tous laissés nos êtres devenir des éléments de l'histoire-qui-tue, et que nous pourrions bien nous éteindre avec elle. C'est donc avec un certain sentiment d'urgence que je cherche la nature, le sujet et les mots de l'autre histoire, celle qui jamais ne fut dites, l'histoire-vivante.»⁶¹

Ce que nous raconte Ursula Le Guin c'est bien le pouvoir et la force de la narration pour penser notre monde et donc aussi une architecture compagne. Elle livre dans le texte La théorie de la Fiction- Panier, une histoire qui remet en question le récit commun du premier objet inventé par l'espèce humaine : l'arme, le couteau. Alors qu'il s'agirait probablement d'un contenant : panier, filet, pot... La hache, la lance et la faux ont dominé sur le sac, la jarre et le panier mais « à quoi bon arracher beaucoup de pommes de terre si vous n'avez rien pour trimballer jusqu'à la maison celles que vous ne pouvez pas manger sur place.» Cette théorie de la fiction-panier raconte l'histoire qui fait date et que la présence des héros, de l'action et des hommes a dominé sur les histoires de collectes, de balades et de femmes. On se pose alors la question : quelles histoires veut-on raconter ?

HISTOIRE DU PATRIARCAT

Geneviève Pruvost nous explique dans son livre Quotidien Politique que les féministes de la subsistance vont s'attacher à proposer une autre lecture de l'Histoire et cherchent à montrer la naissance du patriarcat — car s'il y a un début, on peut s'imaginer une fin⁶². Il y aura alors des recherches de sociétés matriarcales, tel que le fait Françoise d'Eaubonne dans Les femmes avant le patriarcat (1977) afin de pouvoir penser un autre modèle de société. La première explication proposée par Geneviève Pruvost est l'hypothèse de Eleanor Leacock, selon laquelle le passage d'une société de partage à une société de troc aurait fait basculer vers un système de différenciation et d'exploitation. Selon Maria Mies, ce ne serait pas lié à un changement technique de la production, soit un passage à l'élevage mais par une présence de « l'accumulation non productive via la prédation : les sociétés pastorales d'éleveurs pratiquaient le vol, le pillage de biens et le rapt »⁶³. Pour Françoise d'Eaubonne ce serait l'arrivée de la charrue qui serait à l'origine du patriarcat à travers une action violente envers la terre qui aura des conséquences sur les femmes également. Car cette technique va entraîner un usage intensif des sols et va engendrer une pensée du territoire, de l'urbanisation et des états, qui vont avoir besoin d'une grande

61 — Le Guin, Ursula. « La théorie de la Fiction-Panier », 1986.

62 — Les féministes de la subsistance représente un courant écoféministe européen, proposant la subsistance comme point central. On les étudiera plus précisément dans la partie Reproduction architecturale : subsistance et matière. p. 81

63 — Pruvost Geneviève, 2021, p.115

main d'oeuvre pour coloniser ces terres arables et dont les femmes vont être utiles à cette production. Françoise d'Eaubonne ajoute également que la compréhension du rôle des hommes dans la reproduction, à favoriser cet essor de la domination masculine. « Il s'attribue immédiatement le rôle primordial, celui de jeteur de grain dans un terreau inerte »⁶⁴. James Scott montre que les sociétés de chasseurs cueilleurs ont réussi à s'organiser et former de groupement de personnes avant la sédentarisation et la culture du blé, qui installera le patriarcat. « On peut considérer la culture céréalière comme un processus de domestication, tant des plantes que des êtres humains, qui n'a pas seulement permis la naissance d'Etats, mais aussi de remplacer les sociétés matrilineaires égalitaires par des sociétés patriarcales »⁶⁵.

Cette première lecture se fait principalement par le prisme de l'agriculture et de la subsistance qui a changé les rapports genrés. Mais il existe aussi des explications à la naissance et l'essor du patriarcat par d'autres époques, comme le relate Jean-Baptiste Vuillerod dans un article. L'auteur convoque ensuite Silvia Federici et Carolin Merchant qui toutes deux proposent une autre époque comme l'essor d'une domination patriarcale sur le monde, sur les corps humains et non humains: les chasses aux sorcières du 16^e et 17^e siècle. Merchant défend que le rationalisme scientifique de cette époque a conduit à un contrôle, à un effacement, une éradication – car ces femmes ont principalement été brûlées – de toutes les « attitudes sexuelles, politiques ou sociales qui contrevenaient aux règles dominantes de l'ordre capitaliste naissant »⁶⁶. Alors que Federici pose une lecture plus économique de cette tuerie des femmes, elle explique que ce serait la peste noire – qui a tué un tiers de la population européenne au 14^e siècle – qui a été décisive pour le capitalisme naissant de contrôler la reproduction, notamment pour fournir une force de travail en réduisant les femmes à des « machines à enfanter ». « Il faut donc comprendre le phénomène de la chasse aux sorcières comme une criminalisation des pratiques d'avortement, de contraception et de sororité pas lesquelles les femmes restaient maîtresses de leurs corps à l'heure où ces pratiques venaient entraver le développement capitaliste »⁶⁷. Ces deux autrices posent donc un point de vue contre l'appropriation capitaliste de la nature humaine ou non-humaine où celle-ci est aussi mise au profit de ce capitalisme naissant.

Cette vision du patriarcat comme toute puissance qui s'appuie sur « le schéma binaire des « méchants-hommes-chasseurs » et des « gentilles-femmes-mangeuses-de-feuilles » »⁶⁸ est, selon Myriam Bahaffou, à remettre en question⁶⁹. Elle explique dans son livre *Des paillettes sur le compost* que les femmes⁷⁰ sont complices de ce système patriarcal et que si elles « s'étaient réellement désolidarisées du patriarcat, cela ferait longtemps que celui-ci serait renversé »⁷¹. Elle préfère une analyse relationnelle aux analyses catégorielles qui parle du pouvoir et des privilèges et exclu les hommes de la cause unique de toutes les dominations. Cette approche permet d'éviter une certaine innocence ou pureté parfois portée par les militant·e·s. On peut même parler de contamination, comment toutes ces formes d'oppressions se contaminent et comment tous les efforts contaminent les différentes causes.

64 — Eaubonne Françoise d', *Les femmes avant le patriarcat*, p.28 lu dans Pruvost Geneviève, 2021, p.118

65 — Pruvost Geneviève, 2021, p.119

66 — Vuillerod, Jean-Baptiste. « L'anthropocène est un androcène : trois perspectives écoféministes ». *Nouvelles questions féministes*, n° 40 (2021): pages 18 à 34.

67 — *Ibid*

68 — Bahaffou, Myriam. *Des paillettes sur le compost : Ecoféminisme au quotidien*. Le passager clandestin. Lorient, 2022, p.156. Pour plus de précision, lire le chapitre en entier ou écouter le podcast *La poudre*, épisode 126.

69 — Myriam Bahaffou est chercheuse en philosophie contemporaine et militante. Elle a notamment foncé le collectif écoféministe parisien Voix Déterres.

70 — Elle considère qu'il est d'ailleurs compliqué d'unir dans une catégorie sociale homogène, grâce au texte de Chandra Talpade Mohanty, « Sous les yeux de l'Occident : recherches féministes et discours coloniaux »

71 — *Ibid*, p.158

L'ANTHROPOCÈNE EST AUSSI UN RÉCIT. C'EST UN ANDROCÈNE, UN CAPITALOCÈNE, UN PLANTATIONOCÈNE

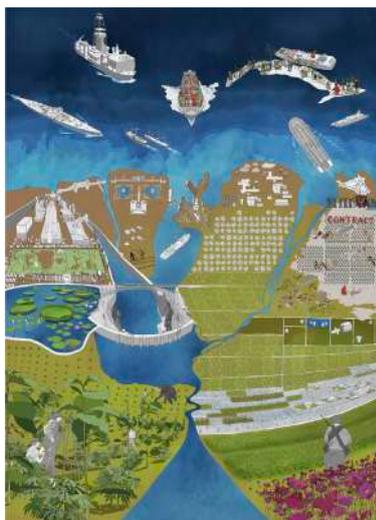


fig. 12 : Image Empire du Feral Atlas, dessiné par Feifei Zhou.

L'Anthropocène est un concept probablement inventé dans les années 1980 par Eugène Stroermer et Paul Crutzen et rendu célèbre en 2000, pour nommer notre ère géologique qui est marquée par le changement et l'impact humain surpassant toutes forces géophysiques. Mais les féministes et écoféministes se sont assez vite méfiées de cette nouveauté et neutralité que Emilie Hache dénonce dans son texte Tremblez, tremblez, les sorcières sont de retour, où elle propose de se détacher de ce récit issu de la culture dominante. Aujourd'hui le terme est largement accepté et même prolongé par d'autres termes ; par exemple Capitalocène a été donné par Andreas Malm en 2016, pour expliquer que c'est le capitalisme et le système capitaliste avec l'exploitation à haut niveau des énergies fossiles qui est coupable de ce changement massif sur la planète, et non tous les humains. « Ce n'est pas non plus l'Homme et l'Outil qui font l'histoire. Ou alors il s'agit de l'Histoire, cette histoire que racontent les tenants de l'exception humaine » nous raconte Donna Haraway. Les mots sont importants pour désigner des choses, si ceux-ci n'existaient pas, les débats existeraient-ils dans les médias, dans les conversations courantes ? Les néologismes proposés sont importants mais pour Jean-Baptiste Vuillerod, qui écrit un article sur une lecture écoféministe de l'anthropocène, il faut « considérer que l'objet de l'Anthropocène n'est pas limité aux causes technologiques analysées par les anthropocénologues, mais s'étend à des formes de dominations qui sont sociales, politiques et économiques, et dans lesquelles le patriarcat a une fonction structurelle »⁷². Il parle donc d'androcène, avec le système patriarcal comme principale cause de ces changements terrestres. Il écrit ensuite que « l'hypothèse de l'écoféminisme est que les racines du patriarcat et de la crise écologique sont tellement nouées et entrelacées qu'on ne saurait séparer les deux enjeux », ce qui est intéressant pour cette notion d'imbrication, et intersection que les écoféministes défendent mais il oublie une partie primordiale pour des écoféministes: la domination du Nord global sur le Sud global et des blancs sur les noirs. Ce qui à mon sens, remet en jeu ce mot d'androcène, en se reliant aux idées de Myriam Bahaffou expliquées précédemment. Pour parler de ce système de domination, le terme Plantationocène est inventé par Anna Tsing et Donna Haraway au cours d'une discussion publique en 2015. Cette notion articule les rapports sociaux et environnementaux mais reconnaît aussi la place de l'esclavage dans le processus mondial de domination des pays occidentaux. Mais si tous ces termes proposent une lecture de notre époque qui articule plus ou moins de problématiques, et d'aspects, ils sont pour Donna Haraway pas suffisants car ils n'offrent pas assez de matière pour penser, pas assez d'histoires possibles et se finissent toujours mal. « Non une telle époque de changement ne peut se voir nommée Anthropocène ! »⁷³. Elle propose et invente alors le terme Chthulucène, issu de Pimoi Cthulhu, le nom d'une petite araignée californienne et de « chthonos » qui fait référence au dedans, et aux profondeurs de la terre et des mers en grec. Ce néologisme propose une invitation à vivre au présent, avec ce qui est déjà là – elle laisse les constats à l'Anthropocène – en laissant de côté l'exceptionnalisme humain. C'est pour elle un moyen de créer de nouveaux récits, de s'imaginer vivre dans et avec les ruines qui nous restent de cet Anthropocène.

72 — Vuillerod Jean-Baptiste, 2021.

73 — Haraway Donna, 2020, p.55

La spatialisation de ces différentes histoires et compréhension de notre monde est possible. Et c'est ce qu'ont proposé Anna Tsing, Jennifer Deger, Alder Keleman Saxena and Feifei Zhou avec le Feral atlas. C'est un atlas en ligne qui propose différentes entrées pour illustrer la féralité qui advient. « Feral Atlas vous invite à explorer les mondes écologiques créés lorsque des entités non humaines s'enchevêtrent dans des projets d'infrastructure humaine »⁷⁴. Il s'agit via ce concept, de nommer le phénomène de fuite d'espèces qui s'échappent du monde domestiqué pour rejoindre l'espace sauvage. Et à travers quatre catégories, les autrices proposent de comprendre ces comportements. Elles ont illustré ce concept par des dessins qui regroupent toutes les dominations et forces qui amènent cette féralité. Feifei Zhou qui a créé ces dessins explique comment elle a lié différentes périodes et activités qui nous amènent à ce changement d'ère géologique⁷⁵. La formalisation spatiale de ces actions, peut nous amener collectivement à mieux identifier les causes et a pouvoir provoquer un basculement.



fig. 13 : Image Acceleration du Feral Atlas, dessiné par Feifei Zhou.

LA SCIENCE-FICTION POUR DE NOUVELLES IMAGINATIONS

« La science fiction annonce ou invente les temps à venir et c'est aujourd'hui encore sa principale fonction » écrit Ian Larue dans *Le pouvoir transformateur de la science fiction*⁷⁶. La science fiction peut donc nous aider à construire et imaginer le monde de demain et plus particulièrement à penser notre rapport à l'espace, aux villes ou aux campagnes, et aux bâtiments. Aujourd'hui, on a majoritairement accès à des dystopies qui proposent des mondes surpeuplés, très angoissants dans des villes où aucun être vivant existe sauf des humains. Pourtant, c'est d'une autre manière que les écoféministes s'emparent de cette part narrative et frictionnelle de l'écrit. D'ailleurs Donna Haraway — on revient souvent à elle, mais elle est très attachée à cette notion de nouvelles histoires — écrit souvent l'acronyme SF, aussi bien pour Science Fiction, que *Fabulations Spéculatives*, *Féminisme Spéculatif*, *Faits Scientifiques*, *String Figures* (jeu de ficelles) ou *So Far* (jusqu'ici). Cela évoque les multiples facettes et le trouble que ce genre d'écrits propose, c'est d'ailleurs via la science fiction qu'elle a imaginé le concept de cyborg, qui est un mélange humain machine et s'affran-

74 — Feral Atlas, [en ligne]. 2020.

75 — Voir la vidéo d'une conférence de Zhou Feifei, *Architecture in the ecological crisis*, 2021.

76 — Larue, Ian. *Libère toi Cyborg, le pouvoir transformateur de la science fiction*. Cambourakis. Sorcières. Paris, 2018. Entendu dans le podcast *L'Effet Urbain*. « Les Sorts de la Cité », épisode 4

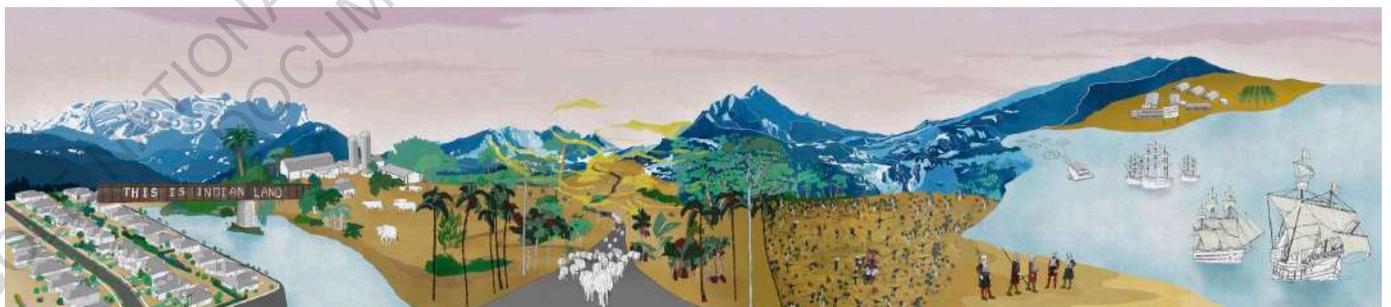
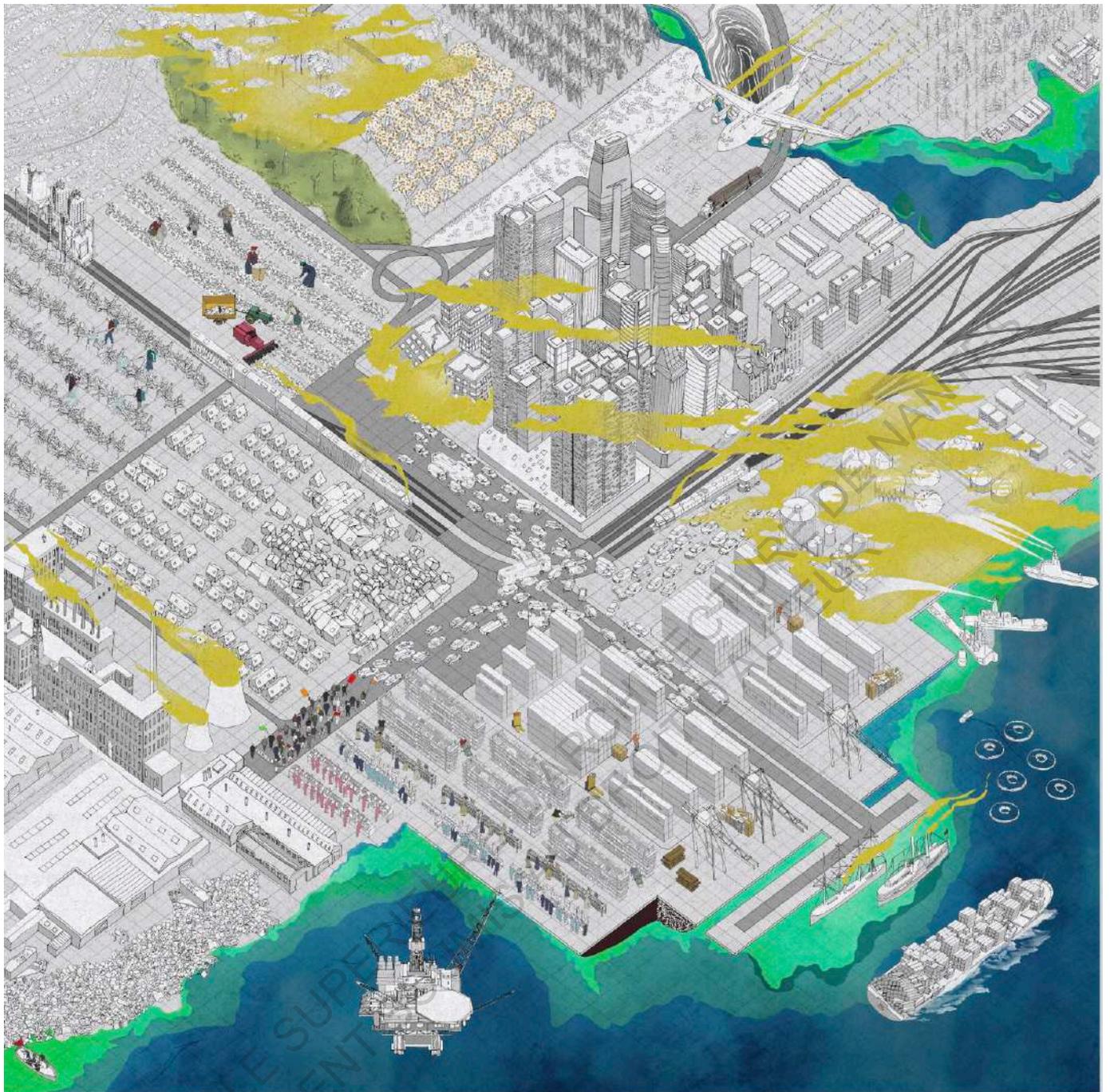
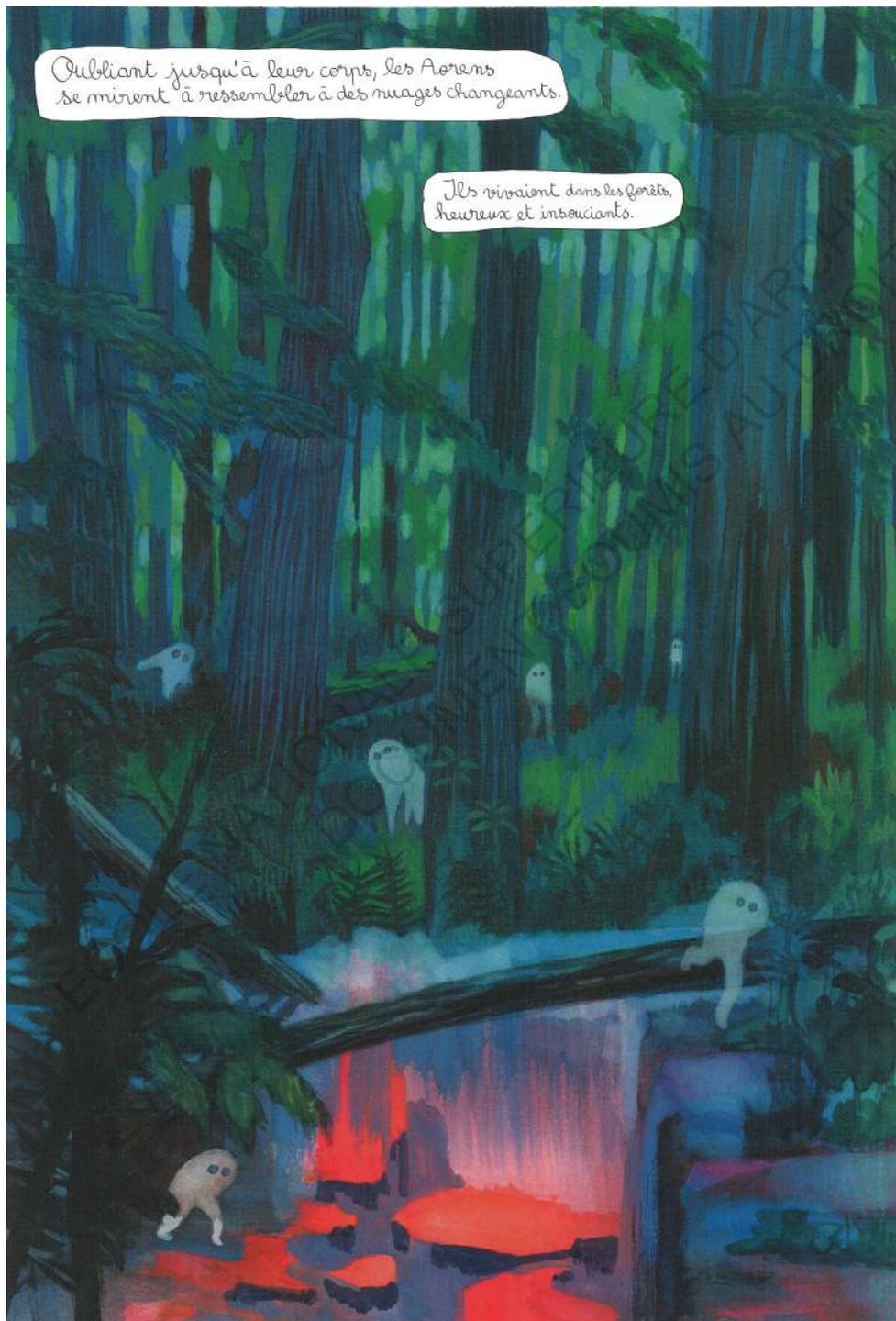


fig. 14 et 15 : Images Capital et Invasion
du Feral Atlas, dessiné par Feifei Zhou.

chit du genre, une figure natureculturelle. « Tout ce qui s'éloigne du centre, de la norme et qui multiplie des identités partielles et proliférantes » comme expliqué dans le podcast *Les sorts de la cité*. Et c'est d'ailleurs grâce à cette figure que Ian Larue repense le rôle futur de la Science Fiction : « L'étonnante mission de la science fiction serait d'aider à la lutte cyborg en proposant des modèles totalement nouveaux de rapports au monde, à la famille, à la reproduction des espèces, à la technologie, à la différence des genres, à la racialisation et à tout type d'exclusion »⁷⁷. La science fiction écoféministe, propose des nouveaux imaginaires – contrairement à la fabrique actuelle, sous le monopole de grosses industries reproduisant certains schémas dominants – qui se détachent d'une seule solution technique et technologique, pour proposer une approche plus sociale, à propos des relations. C'est d'ailleurs ce que fait Donna Haraway à la fin de son livre *Vivre avec le trouble*, elle propose un chapitre qui incorpore toutes les idées qu'elle a développée auparavant dans son travail. Les histoires



Oubliant jusqu'à leur corps, les Aorens se mirent à ressembler à des nuages changeants.

Ils vivaient dans les forêts, heureux et insoucients.

fig. 16 : Planche de la BD de Usdin, Elene. *Renée aux bois dormants*. Sarbacane. Paris, 2021.

77 – *Ibid.*

de cinq Camille, des « Enfants du Compost » de 2025 à 2425 à travers cinq générations d'êtres qui deviendront sim-humains.⁷⁸ Elle réinvente la fonction de tous les êtres dans la société, les interactions entre humains et non-humains et leurs évolutions au fur-et-à-mesure des prochaines extinctions et de l'évolution de l'humanité sur cette planète.

Cette réflexion sur la narration, nous invite en tant qu'architecte à réfléchir à ce que nous proposons, qui est souvent pour les praticien-ne-s lié à une nécessité très actuelle et immédiate donc peu tournée vers un futur et un imaginaire différent de notre réalité. Et lorsque l'architecture se fait spéculative, à la manière de Superstudio ou Archizoom des années 1960, il y a souvent une négation du lieu, des relations. Il s'agit d'une solution technique, d'un objet ou d'une architecture dans un paysage. Tout devient machine. Après eux, il y a très peu de nouvelles architectures qui soient spéculatives tout en prenant en compte le vivant. Celles qui existent le sont principalement d'un point de vue biomimétique, qui est loin des interactions entre humains et espèces vivantes. Ou alors, elles reproduisent un schéma patriarcal et hétéronormé comme dans le film très connu : Avatar.

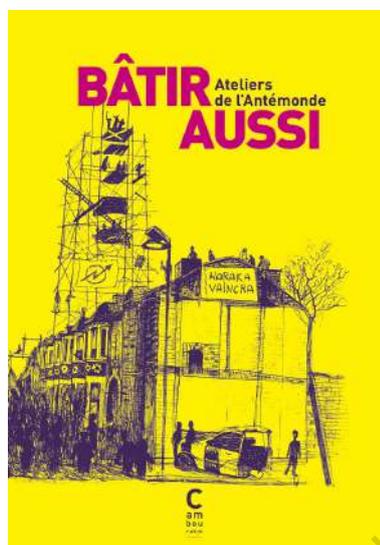


fig. 17 : Couverture du livre de Ateliers de l'Antémonde. *Bâtir aussi*. Cambourakis. Sorcières. Paris, 2019.

Mais j'aimerais revenir sur un petit livre de nouvelles féministes *Bâtir aussi*, écrit en 2018 par l'Atelier de l'Antémonde qui propose d'imaginer le monde en 2019 s'il s'était passé un soulèvement mondial en 2011, suite au printemps arabes, qui aurait renversé les états et donc tout le système, en France et dans de nombreux pays européens. Parmi leurs différentes nouvelles, il y a une figure, un objet qui revient souvent et qui cristallise de nombreuses réflexions sur un futur féministe et écoféministe : il s'agit de la machine à laver. Pour les auteur-ice-s la laverie a été le lieu des premiers rassemblements de luttes. La machine à laver, dans un monde où il n'y a plus d'électricité, pose d'ailleurs quelques questions : de fonctionnement, de maintenance, et encore et toujours, de répartition des tâches. Mais cet objet m'intéresse pour les débats qu'il fait advenir, le choix entre technique ou non et ce qu'on garde du passé. Comment on avance sans pour autant devoir retourner au lavoir, mais surtout pour remettre au centre des actions nécessaires à notre quotidien, qui n'ont plus leur place depuis longtemps. Mais dans ce récit, il est l'occasion à une nouvelle organisation spatiale et sociale. Les gens se retrouvent dans des laveries par groupe d'affinité et non par groupement d'immeuble, il y a parfois dans les laveries des « réunions discrètes », ou bien des laveries qui accueillent des bibliothèques et des cours de langues.

Mon point de vue de future architecte, questionne ce que l'on met au centre de nos narrations, ce que l'on raconte, des lieux et des personnes que l'on place dans nos récits et nos projets. La science fiction permet des possibilités infinies dont l'architecture ne devrait pas se priver, notamment dans son apprentissage. L'influence de l'écoféminisme sur l'architecture peut se faire par ce biais, les frottements et contaminations provoqués, notamment avec d'autre discipline, pourrait être fructueux.

Les histoires sont donc toujours des récits et prendre cette perspective remet en question les histoires dominantes mais surtout, sous-entend la possibilité d'en créer d'autres. L'architecture peut aussi s'emparer de ces questions

78 — Les particularités du récit et de ce nouveau monde est expliqué dans la partie : La communauté des vivants, hybridations spatiales, p.96

et remettre en cause les propres récits qui la construisent et utiliser la science fiction comme un outil à son service.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

B— Faire symbole, entre croyances et imaginaires

« Les systèmes symboliques ne peuvent simplement pas simplement être rejetés ; ils doivent être remplacés. Là où aucun remplacement n'a lieu, l'esprit va revenir à des structures familières en temps de crise, de perplexité ou de défaite. »⁷⁹

L'architecture est évidemment symbolique, on visite des villes et des lieux pour leurs symboles architecturaux qui sont devenus de icônes. Les lieux de croyances comme les églises et mosquées ou les lieux de pouvoirs sont évidemment des attraits majeurs. Mais avec le prisme écoféministe, on pourra voir que les croyances symboliques que l'on partage, s'intègrent via tous les schémas de pensées dominantes qui ont construit nos idées occidentales, européennes et françaises. À travers les symboles, on interroge l'histoire de nos idées, le pouvoir et nos imaginaires.

LA CRÉATION DES CROYANCES

Les écoféministes relisent l'histoire pour permettre d'en raconter d'autres, et elles le font aussi à travers l'histoire de la pensée. Elles remontent aux concepts philosophiques et religieux qui sont toujours actuels dans notre pensée occidentale.

Dans l'article de Jean-Baptiste Vuillerod, il évoque différentes théories qu'elles démontent, en voici quelques-unes. Pour Rosemary Radford Ruether — écoféministe et théologienne étatsunienne — la philosophie et le christianisme sont des éléments de notre histoire qui ont façonné une pensée dominatrice d'une espèce sur les autres et d'un genre sur un autre. Elle reproche à la pensée de Platon un dualisme corps/esprit qui sera ensuite repris dans le christianisme par le corps et l'âme. Cette idée va engendrer un pouvoir de l'esprit masculin sur un corps féminin. Val Plumwood — écoféministe et philosophe australienne —, quant à elle, se concentre sur l'histoire de la philosophie et rejoint la théorie de Ruether. Elle défend l'idée que la théorie d'Aristote fondée sur des « couples conceptuels » (forme/matière, esprit/corps, raison/passion, culture/nature, homme/femme,...) vont hiérarchiser la nature, les femmes et les hommes selon une certaine manière et vont être la justification idéologique à toutes les formes de dominations. « Les dualismes ne sont pas des systèmes d'idées flottants dans le vide : ils sont intrinsèquement liés à la domination et à l'accumulation, ce sont leurs expressions culturelles majeures et leur justifications »⁸⁰. Cette explication est importante car elle montre que les dualismes oppressants seront la justification de nombreux crimes, et dominations depuis des siècles. On comprend donc toute la puissance de cette construction de pensée.

79 — Carol P. Christ «Pourquoi les femmes ont besoin de la Déesse : réflexions phénoménologique, psychologiques et politiques». Dans Hache Emilie, 2016. p.85

80 — Plumwood Val, Feminism and the mastery of nature. ([1993] 2003) Londres/New York: Routledge. Lu dans l'article de Vuillerod Jean-Baptiste

«La philosophe et historienne des sciences écoféministes étatsunienne Carolyn Merchant montre que ce changement s'opère au 16^e et 17^e siècle avec la révolution scientifique et philosophique rationnelle: la nature, organique, vivante, pleine de signes, associée à une terre nourricière, devient une matière inerte, muette, passive, appréhendée suivant un modèle mécaniste, qui conduit à une dualisation du corps et de l'esprit – un grand partage –, avec des effets de longue durée sur le développement occidental : puisque la nature est morte, s'ouvre la voie de l'exploitation rationnelle des ressources naturelles qui n'est pas dissociable d'une domination croisée de race, de classe et de sexe par les hommes blancs européens.»⁸¹

À travers ces explications historiques sur la philosophie et les idées qui infusent ou régissent notre manière de penser actuelle, on peut se douter que l'architecture en est imprégnée. Ces couples conceptuels sont très présents et le travail architectural est lié à des oppositions et dualismes : lumière/ ombre, rural/urbain, dedans/dehors, public/privé, linéaire/circulaire, entre autres. Il y a moins de hiérarchies qui les composent, mais on voit ici le même schéma de pensée. Travailler hors de ces dualismes, en complémentarité et en pensant des frontières plus floues, l'architecture pourrait éviter des dominations spatiales, notamment sur le couple banlieue/centre par exemple. Mais cela n'est finalement pas du ressort total de l'architecture, qui est la conséquence de choix politiques.

Mais d'autres croyances sont possibles, c'est que les écoféministes proposent. Starhawk, écoféministe néopaienne et sorcière parle du symbole de la Déesse comme profondément libérateur, pour elle, dans la société où les femmes et la nature ont été dévalorisées conjointement, cette Déesse représente l'immanence et transforme le symbolique qui est d'habitude transcendant. Elle propose de croire en autre chose et explique qu'il y a un risque dans l'usage de tout symbole, c'est-à-dire que « la déesse pourrait être perçue comme un objet d'adoration externe, dans un contexte aussi hiérarchique et oppressif que celui de n'importe quelle religion patriarcale »⁸². Elle ne tient pas à proposer une nouvelle croyance mais insiste sur le fait que rendre sacré une chose, tend à la respecter, valoriser, et c'est en cela qu'elle voit l'immanence : « le pouvoir immanent, le pouvoir-du-dedans, n'est pas quelque chose que nous avons, mais quelque chose que nous pouvons faire »⁸³.

LE POUVOIR DU DEDANS

Pour renverser ce pouvoir symbolique décrit juste avant, des écoféministes prônent le changement basé sur le pouvoir. C'est ce que fait Starhawk en proposant le pouvoir-du-dedans. « Le pouvoir que nous devinons dans une graine, dans la croissance d'un enfant, que nous éprouvons en créant, en tissant, en travaillant, en créant, en choisissant, n'a rien à voir avec les menaces d'anéantissements. Il est à entendre au sens premier du mot pouvoir, qui vient du latin populaire *podere*, être capable. C'est le pouvoir qui vient du dedans, le pouvoir-du-dedans »⁸⁴. Elle l'oppose au pouvoir-sur, qui est celui de la domination et pense tout son travail à partir de ce principe. Ce qui l'amène à le mettre en pratique par la magie.

Dans le livre *Rêver l'obscur*, Starhawk parle des rituels qu'elle fait et comment ils s'organisent, elle explique qu'il existe des rituels en petits groupe,

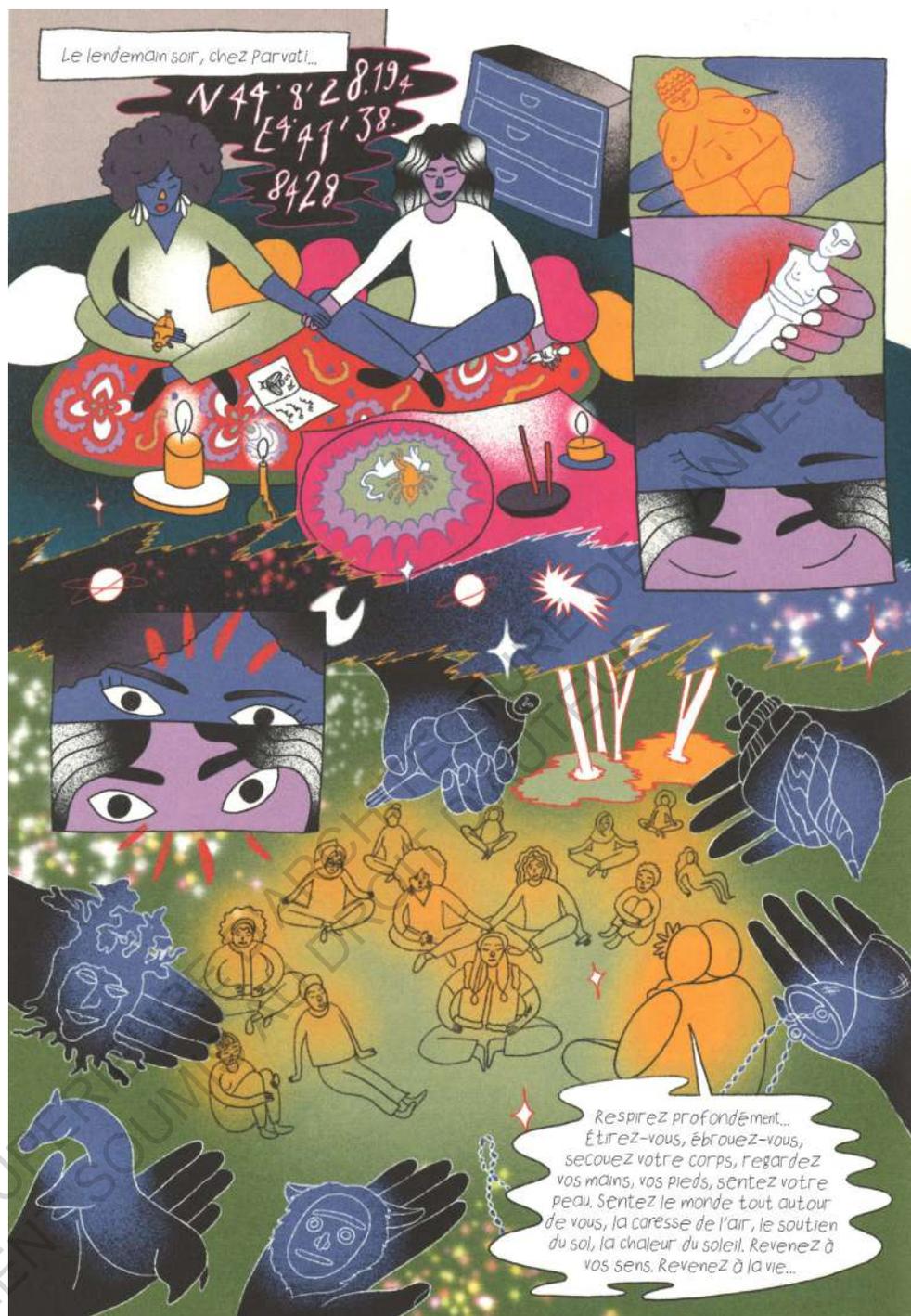
81 — Pruvost Geneviève, 2019.

82 — Starhawk. *Rêver l'obscur*. Cambourakis. Sorcières. Paris, 2015. p.49

83 — *Ibid*

84 — *Ibid*, p.38

fig. 18 : Dessin de la BD : Burgart Goutal, Jeanne, et Aurore Chapon. *Resisters*. Tana. Paris, 2021.



entre des personnes qui sont proches, mais aussi des grands groupes, qui change évidemment la pratique. Elle évoque à chaque fois le fait de se mettre en cercle, et l'invocation des quatre éléments, comme une manière de séparer l'espace et le temps du rituel à l'espace et le temps de l'ordinaire. Puis respirations, méditations, chants et danses composent ces rituels. Je me demande alors ce que la pratique de rituels comme ceux-ci peut faire à la pensée spatiale. Il semblerait que cela donne un ancrage au lieu, mais si ces rituels sont toujours dans des endroits différents, l'ancrage n'est que très ponctuel. À part si l'on pense les rituels comme des célébrations, ou des activités plus quotidiennes. Est-ce que penser des espaces pour les rituels en pleine ville serait possible ? Il ne s'agit pas de proposer des nouveaux lieux de cultes mais bien de voir si le territoire peut proposer des lieux d'empowerment. Starhawk parle de la magie comme très inefficace pour le pouvoir-sur et c'est pourquoi elle est associée à l'illusion et à la charlatanerie, ce qui l'écarte évidemment des lieux urbanisés, construit sur les hiérarchies et les oppressions. On peut alors voir cette place du rituel et de la magie comme un moyen de pratiquer la ville différemment ou de change-

ment possible envers sa structuration sociale. Mais au-delà de la magie, les lieux d'*empowerment* sont possible en ville. Pauline Cohadon, autrice du podcast Les sorts de la cité, que j'ai pu interroger, m'a expliqué que ces lieux étaient auparavant les cafés, les bibliothèques, les foires... Elle pense que de nouveaux lieux peuvent palier à la ville du pouvoir-sur, c'est le cas des tiers lieux. Mais aussi de la Maison d'écologie populaire de Bagnolet : Verdragon.

Starhawk fait également un rapprochement entre les actions politiques qu'elle qualifie de rituels, d'actes de magies. « Si la magie c'est « l'art de provoquer un changement en accord avec une volonté », alors les actes politiques, de protestation et de résistance, les actes qui disent la vérité du pouvoir, les actes qui poussent au changement sont des actes de magies »⁸⁵. Elle défend cette idée de manifestations comme des rituels car il y a des éléments qui se répètent dans les deux, tels que les processions, le itinéraires, les slogans – qui fédèrent le groupe et produisent un certain type de pouvoir –, ou encore des rassemblements où l'on écoute des orateur-ice-s. Elle parle notamment de la Women's Pentagon Action, ou de la commémoration de l'anniversaire de l'accident nucléaire de Three Mile Island, qui sont des manifestations politiques écoféministes qui créent des espaces non-hiérarchiques, bienveillants et font « monter le pouvoir ». C'est comme cela que les écoféministes néopaïennes transforment leurs problèmes individuels en problèmes communs. En France, il y a par exemple, le collectif écoféministe « les bombes atomiques » qui a proposé des manifestations similaires à Bures, en rituels et non mixité, avec des chants, des processions sur les sites de futurs enfouissements de déchets nucléaires.



fig. 19 : Photo personnelle lors de la manifestation à Sainte-Soline. 29 octobre 2022.

Cette évocation m'invite à questionner les formes de luttes et de manifestations politiques comme une forme de pouvoir-du-dedans via le regroupement. Émilie Hache déclare d'ailleurs qu'« il ne faut jamais avoir participé à un cercle ni à une danse en spirale, ne s'être jamais retrouvé-e la peur au ventre dans un mouvement de protestation, dans une action de désobéissance civile, pour prendre ces femmes de haut. Toutes disent la force de ce qui est produit ici, *i.e.* le fait de devenir capable (*empowering*) collectivement de ce dont personne

n'est capable individuellement »⁸⁶. Et c'est bien par ce pouvoir du groupe que les manifestations sont puissantes. J'ai pu aller, il y a deux mois, à la manifestation de Sainte-Soline contre les méga-bassines dans les Deux-Sèvres⁸⁷. C'est la première manifestation de cette ampleur à laquelle j'ai participé, et que je qualifierai de singulière par sa localité, en plein champ, et de l'interdiction de manifester qui avait été décrétée par la préfecture. Mais je peux rattacher cette expérience à cette thématique du pouvoir-du-dedans par les émotions et la force collective que j'ai pu ressentir sur place. La répression de l'état était puissante et le cortège dans lequel j'étais ressemblait plus à une course qu'une procession. Courir dans un champ cabossé, se demander sur quelles cultures on marchait, se rendre compte qu'on n'a plus de souffle, pleurer à causes des gaz lacrymogènes, continuer à courir parce que le groupe nous y entraîne, passer les mailles de la gendarmerie, célébrer ce passage, souffler un peu et recommencer, pour réussir à entrer sur le chantier de cette méga-bassine. Voilà à quoi ressemblait cette manifestation. Il y avait aussi des discours, une cantine de lutte, et une célébration sur le champ du regroupement. Un moment de magie ? Mais grâce à la force symbolique du pouvoir du groupe, l'action collective pourra peut-être mener un changement notable sur le territoire, en évitant un monticule bâché et protégé, en modifiant l'agriculture et en évitant l'accaparement de l'eau. Le pouvoir du dedans pourrait changer le territoire.

TRANSMISSION ET PARTAGE DE L'IMAGINAIRE



fig. 20 : Gravure du 19^e siècle qui illustre la chasse aux sorcières qui finissaient brûlées.

86 — Hache Emilie, 2016, p.40

87 — Les méga bassines sont des réservoirs d'eau artificiels, plastifiés, qui s'étendent sur plusieurs hectares. L'eau est pompé dans les nappes phréatiques à destination de l'agriculture intensive.

88 — Sorente, Isabelle. *Le complexe de la sorcière*. Gallimard. Folio. Paris, 2021. p.51

89 — La chasse aux sorcière se déroule en Europe au 16^e et 17^e siècle, soit à l'époque Moderne. Elle poursuit les personnes accusées de sorcelleries, qui peuvent être des hommes et des femmes mais le nombre de femmes tuées pour cette cause est bien plus grand. Les estimations donnent entre 50 000 à 100 000 personnes exécutés selon les traces de procès retrouvées. Il pourrait s'agir de bien plus.

« Croyez-vous qu'une sorcière puisse hanter mon arbre généalogique? »⁸⁸. C'est cette question que Isabelle Sorente aurait voulu poser à Anne Ancelin-Schûtznberger, initiatrice de la psychogénéalogie. Dans son auto-fiction *Le complexe de la sorcière*, l'autrice est visitée par une sorcière, qui la hante durant tout le déroulé de son livre. Elle va alors se passionner pour la trace que ces sorcières ont pu laisser. Elle évoque premièrement un argument des inquisiteurs qui tuent les femmes si elles sont trop légères, c'était le signe qu'elles pouvaient s'envoler pour se rendre au sabbat. Pour mesurer leur légèreté, on les jetait à l'eau, si elles flottaient elles étaient sorcières et finissaient au bûcher, et si non elles se noyaient innocentes. Mais cette technique à évolué et se transforma en une pesée. Isabelle Sorente estime que c'est le début de la pesée des femmes. S'il s'agissait à l'époque de ne pas avoir la peau sur les os contrairement à aujourd'hui, l'autrice met en évidence que le rituel demeure et s'interroge sur quelles traces pouvons-nous avoir gardé de cette chasse aux sorcières⁸⁹.

Elle parvient au fil de son cheminement à se demander si la sorcière qui la hante n'aurait pas été une de ses ancêtres. Et c'est par cette question qu'elle convoque la psychogénéalogie. Inventée dans les années 1970, par la psychologue et psychothérapeute Anne Ancelin, cette discipline se base sur la transmission d'une « chose » par nos parents et leurs parents,... mais en l'ignorant eux-même. Cette chose peut être un don, ou une bonne chose, mais peut aussi être mauvaise, un traumatisme qui se passerait de générations en générations. Il peut s'agir parfois d'images de massacres ou d'événements importants dans sa famille qui vont impacter les générations suivantes, par des cauchemars, des maladies,... Isabelle Sorente se demande alors si le massacre de ces sorcières qui est énorme comparé à la population de l'époque, n'a pas laissé de traces sur les générations qui ont survécus. L'image aurait ainsi continué de naviguer jusqu'à

elle.

Cette trace transgénérationnelle a connu un essor en France et s'est aussi intéressée à l'histoire des lieux, par la psychogénéalogie des lieux, mais je reste critique envers les quelques articles que j'ai pu lire. Cependant cette discipline est intéressante pour les notions de transmission qu'elle induit. On peut se demander quelles pensées vont imprégner l'inconscient collectif et quel pouvoir symbolique des lieux imprègnent nos imaginaires. Cela convoque également les connaissances que nous avons de notre environnement, les transmissions qui se font sur celui-ci, orales ou écrites.



fig. 21: La ponette dans l'espace du 1^{er} étage de l'ensa Nantes. Photo de Léa Mosconi.

Ce qui reste dans nos mémoires est aussi lié à l'imaginaire qui est un puissant moyen de propositions. Comme on a pu le voir avec les sciences-fictions, l'imagination peut permettre de se libérer de certaines formes de dominations. C'est d'ailleurs sous ce prisme que Léa Mosconi écrit un article sur le changement de la norme grâce à l'animal dans l'architecture. Elle cite le philosophe Dominique Lestel qui écrit que « l'animal n'habite pas seulement les maisons, les basses-cours ou les champs de l'homme. Il hante aussi son esprit et son imagination, ses peurs et ses croyances »⁹⁰. Le mot hanter parle évidemment de la dimension immatérielle que prend l'animal mais aussi de la dimension sensorielle et des traces que cela laisse. Lors d'une journée de colloque à l'école d'architecture de Nantes, où une ponette a été promenée dans l'école en béton, cet animal a créé de l'hors-norme dans cet espace anthropocentré et a suscité de nombreuses réactions. À travers celles-ci, Léa Mosconi démontre que « cet état émotionnel peut être un moteur permettant de s'émanciper des normes spatiales que le corps de la bête met en lumière »⁹¹. L'imaginaire lié aux croyances que l'on a se frotte au réel et changera peut-être la manière de faire de l'architecture aux étudiant-e-s qui ont assisté à cette déambulation.

Le système de pensée régit nos esprits et nos imaginaires, et les écoféminismes proposent d'appivoiser ces croyances et d'en faire une force intérieure. La puissance vient des symboles et elles proposent d'en changer. L'architecture compagne se muera peut-être vers leurs propositions pour laisser place à plus d'égalité.

90 — Dominique Lestel, *L'Animalité*. Essai sur le statut de l'humain, Hatier, 1996, p. 64. Lu dans l'article : Mosconi, Léa. « Le corps animal comme puissance subversive des normes architecturales. Retour réflexif sur cinq cas d'étude. » Cahiers de la recherche architecturale, urbaine et paysagère, *L'architecture à l'épreuve de l'animal* (2022).

91 — Mosconi Léa, 2022.

C — Esthétique et créations poétiques

Les écoféminismes mettent beaucoup d'efforts et de temps à développer des formes créatives. L'art du quotidien, l'esthétique de leur vie sont importants mais aussi un moyen d'émancipation. L'esthétique est un moyen de faire rêver, d'imaginer une autre version d'elles-mêmes. Elle interroge les formes de représentations et d'homogénéisation de l'esthétique. Cela crée aussi un attachement aux lieux, une communauté. Puis cette créativité est au service de leur cause. Les femmes ayant vécu en communauté dans les Women's Lands aux Etats-unis se servaient de l'écrit, de magazines, de photographies pour diffuser leurs idées, montrer leurs réussites et convaincre de nouvelles femmes de rejoindre le mouvement. L'esthétique est une affaire de goût mais montre surtout chez les écoféministes la possibilité d'une liberté choisie.

«Fruit de leur liberté retrouvée, cette créativité trouvait notamment sa source dans la volonté de casser les codes de la représentation, d'inventer d'autres figurations d'elles mêmes, de leur présence au monde et de leur jouissance.»⁹²

FORMATS ET PRODUCTIONS CRÉATIVES



fig. 22 : Action lors de la Women's Pentagon Action. Photographie de Dorothy Marder. 1980.

«Le 17 novembre 1980, deux mille femmes se dirigent vers le Pentagone. Elles portent quatre mascottes qui ressemblent à d'énormes poupées de carnaval et la plupart d'entre elles sont déguisées et maquillées. Leur attirail exprime la colère, la tristesse, mais également la joie. En arrivant, elles érigent des pierres tombales pour toutes celles qui sont mortes à cause de cette machine de guerre et de productivisme. On peut y lire les noms d'Anne Frank, de Marilyn Monroe, ou encore de femmes tuées au Vietnam. Les poupées rythment la procession. Celle du deuil d'abord, en blanc, accompagnée de silence et de pleurs, puis celle de la colère, rouge, à laquelle se joignent des cris, des tambours et un vacarme considérable. Vient alors la poupée dorée de l'empowerment : les femmes encerclent le Pentagone. Certaines munies d'un balai en nettoient les entrées et tissent d'énormes toiles devant ses portes avec du fil de laine, d'autres maudissent ce lieu de terreur et de mort et lui jettent un sort. Enfin, lorsqu'arrive la poupée du défi, habillée de noir, les femmes se regroupent pour lire leur déclaration d'unité écrite collectivement en amont de cette action.»⁹³

Émilie Hache nous raconte dans ce passage, la théâtralité de la manifestation et du rituel créé lors de la Women's Pentagon Action. Protester n'est pas seulement un acte de rébellion mais un acte sororal qui leur permet de créer un collectif, des liens. Bien que l'image renvoie ici à une joyeuse fête, qui peut sembler naïve, il ne faut pas oublier que leurs actions étaient aussi violentes, interdites et nombre d'entre elles étaient arrêtées. Mais ce choix de venir proposer de nouvelles formes de protestation est lié à une envie forte d'expérimenter,

92 — Flamant, Françoise. *Women's Lands, construction d'une utopie : Oregon, USA 1970-2010*. Fonctions dérivées. Donnemarie-Dontilly: iXe, 2015. p.187

93 — Hache Emilie, 2016, p.13

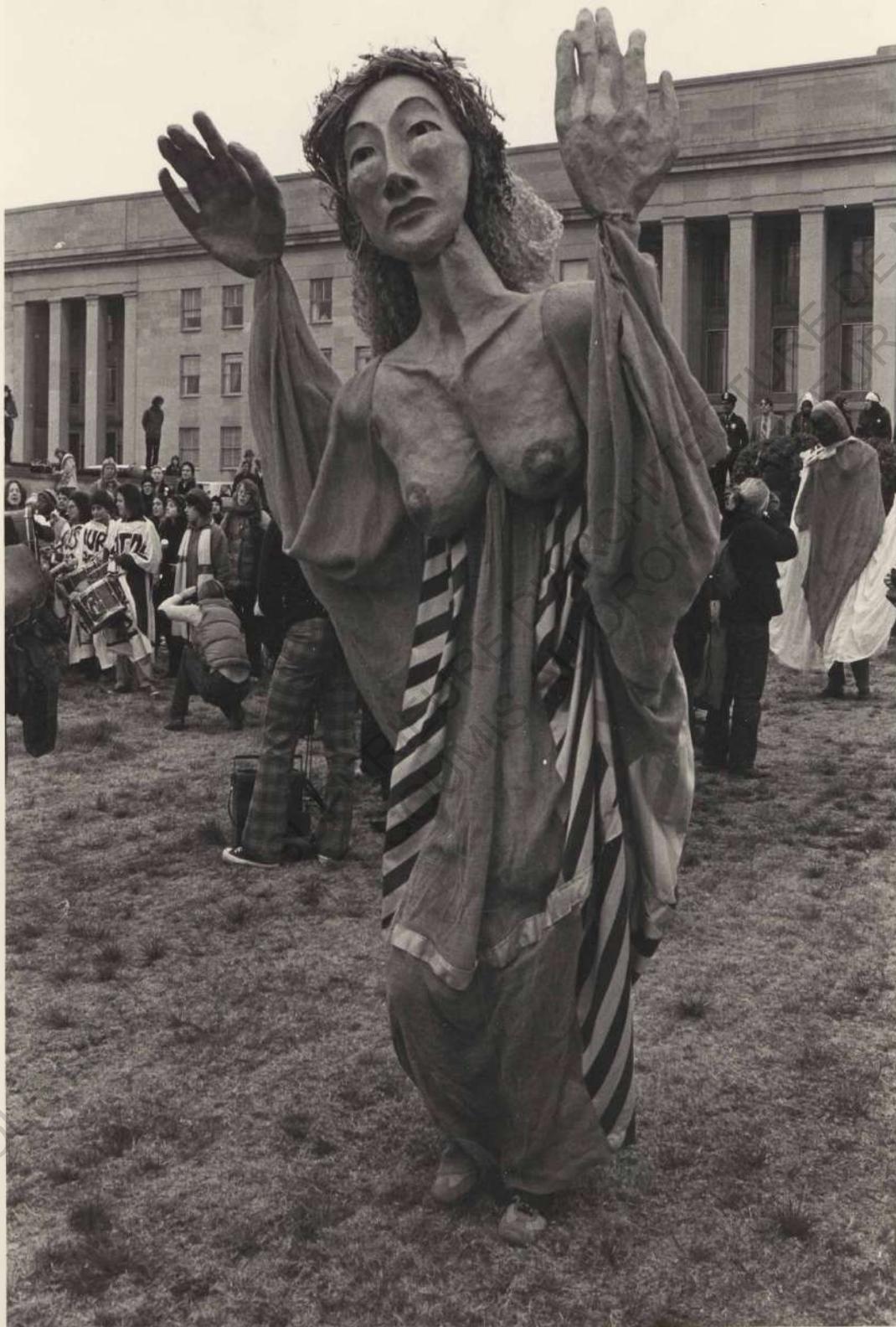


fig. 23 : Action lors de la Women's Pentagon Action. Photographie de Dorothy Marder. 1980.

qu'elles appliquent à toutes formes de créations.

Elles appliquent évidemment ce principe aux textes qu'elles écrivent qui sont de natures variées et de styles divers. Parfois mêlant plusieurs disciplines et c'est pour cela qu'elles seront critiquées par leurs textes étranges et non académiques. Mélangeant théorie, poésie, thérapie, histoire, fictions, politique,... elles « ont également attaché une attention particulière à la forme donnée à leur propos afin de les exprimer dans les termes différents de ceux que favorise la culture de la mise à distance qu'elles critiquent »⁹⁴.



fig. 24 : Poster pour l'anniversaire de la Women's Pentagon Action. 1981.

Cette diversité et richesse créative interrogent les codes dominants de la création, les codes par genre littéraire, etc. Et par extension, on peut faire le parallèle avec les codes de la représentation architecturale. Ils sont normés et suivent des conventions qui permettent un dialogue entre les différent-e-s acteur-ice-s qui prennent part au bâtiment, notamment sur les phases de chantier. Mais on peut aussi voir que la lecture de plans, de coupes et quelque chose qui s'apprend et que les clients de maisons individuelles par exemples, ont souvent des difficultés à comprendre l'espace en deux dimensions. Proposer une représentation de l'architecture par le théâtre, le chant, la sculpture pourrait-il être plus développé ? Cela peut se produire des formes plus artistiques qui existent déjà mais dans le domaine de l'art et non de l'architecture. L'écriture pourrait peut-être proposer un pont entre les deux. La littérature peut proposer de belles descriptions spatiales et l'oralité et les contes peuvent enchanter de nombreux espaces et souvenirs. Aujourd'hui c'est le dessin qui prime, et il pourrait aussi être revu par un spectre écoféministe. S'il cherche à se défaire des oppressions, comment le dessin d'un bâtiment peut laisser plus de places aux interactions qu'il génère. Montrer d'où vient la matière, dans quelles conditions elle a été modifiée, quelles mains l'ont mise en œuvre, comment elle réagit aux intempéries, quelle interactions elle offre aux non-humains et quel entretien elle nécessite. Tous les différents mouvements et courants théoriques ont influencé des manières de représenter l'architecture, notamment les courants artistiques. Les écoféminismes peuvent faire de même.

RICHESSSE ESTHÉTIQUE

Clara Breteau propose dans son livre *Les vies autonomes*, une enquête poétique, un essai sur les sens et les signes de la vie en autonomie. « Si les vies autonomes semblaient peu se prêter à la poésie comme genre littéraire ou activité contemplative, je me suis demandée si les actes et les travaux quotidiens d'autonomie n'étaient pas susceptibles de contenir en eux-mêmes une dimension poétique »⁹⁵. C'est comme cela que Clara Breteau présente son travail, en expliquant bien qu'elle s'est rapidement, lors de son enquête, écarté des pensées romantiques et fleurs bleues des lieux autonomes qu'elle a rencontré. Elle explique le terme autonome, issu du grec *nomos*, qui avant de signifier la norme, désignait « le champ propre, le territoire dont on s'occupe et qui rend capable de subvenir à ses besoins » mais autonomie ne veut pas dire autarcie, son travail s'attelle à montrer que les lieux autonomes sont certes coupés des réseaux et infrastructures étatiques et mondiales mais s'insèrent dans une toile d'interdépendance et d'échanges locaux. Leurs lieux de vie sont d'ailleurs peu souvent un regroupement commun avec des règles de vie strictes, mais plutôt des regroupements de maisons, des éco-villages et éco-hameaux.

94 — *Ibid*, p.16

95 — Breteau, Clara. *Les vies autonomes, une enquête poétique*. Actes Sud. Voix de la Terre. Arles, 2022. p.33

L'autrice développe ensuite l'imaginaire visuel de ces maisons autonomes. Parfois comparé au monde de la navigation par la similarité d'autonomie et de suffisance, parfois comparé aux toiles d'araignées par la manière de se tisser aux autres et au vivant. Clara Breteau montre les enchevêtrements spatiaux qui peuvent se passer dans ces lieux autonomes et les nouvelles images qu'elle en ressort. Je trouve intéressant les descriptions de choses imprévues qu'elle a découvertes. Le fait de lire et non d'y voir une photo ou un dessin, permet de s'imaginer assez librement comment ces choses existent. Mais la description que fait l'autrice de ces esthétiques est intéressante pour l'intérieur des habitats qu'elle dévoile. Notamment pour les personnes n'ayant jamais tentées l'expérience, le mode de vie peut sortir des stigmates. Les lieux de vies sont entremêlés aux matériaux, éléments du site et aux milieux avec une pensée complète des éléments et un entremêlement des usages. C'est ce dernier point qui me semble le plus porteur d'un nouvel imaginaire selon l'écriture de l'autrice. « De loin, ses entremêlements de feuillages et de linge font naître des visions d'arbres à pulls, d'espaliers de pantalons – comme si l'on avait trouvé un engrais miracle pour cultiver sur pied des vêtements organiques faits de tissus vivants »⁹⁶. L'autrice continue l'analogie du fil, de la toile, de la maille mais à partir de la matière, car le tissu est très présent physiquement dans les lieux autonomes qu'elle a visités et sous différentes formes : tricot autour des arbres, tissu des murs (yourte, tipi), tressage de branches, fibres végétales dans les murs en terres... Elle montre d'ailleurs que c'est un phénomène visible partout, lié aux milieux biologiques foisonnants des habitant-e-s qui créent une richesse et une diversité esthétique de leurs habitats, contrairement à l'esthétique minimaliste visible dans le milieu écologiste urbain. « Sa forêt brodée traduit sous une forme exacerbée le phénomène de contamination esthétique qui se retrouve chez toutes celles et ceux qui recherchent l'autonomie, des plus timides aux plus radicaux, et que l'on peut résumer ainsi : « le tissu appelle le tissu » »⁹⁷. Cette esthétique n'est pas sans conséquences pour le lien entre les habitant-e-s et leur lieu de vie car selon l'anthropologue Alfred Gell les esthétiques riches ont un effet d'attachement car « d'après lui, les motifs complexes et multifacettes nouent en effet « des relations durables entre les personnes et les objets, car pour l'esprit humain, ces motifs renvoient toujours à une opération cognitive inachevée » »⁹⁸. Et a pour résultat un attachement des humains au monde.

C'est également ce que j'ai pu observer à Plomeur dans le Finistère en allant visiter des Kerterres. Imaginées il y a vingt ans par Evelyne Adam, ces constructions en dôme se cachent dans un petit bois du littoral. Construites sans moules, à partir de chanvre, de sable et de chaux hydrauliques, elles se durcissent grâce à la carbonatation qui transforme en pierre la construction. Libre de différentes formes, elles proposent surtout une autre manière de vivre. En général sans plancher, c'est un tapis végétal de chanvre qui fait office de sol, il n'y a pas d'électricité ni d'eau courante. Seulement quatre habitant-e-s habitent sur les lieux toute l'année, c'était le cas début décembre, où il faisait très froid. Les kerterres sont utilisées pour loger des stagiaires l'été, car c'est avant tout un lieu de formation. Les trente-huit kerterres bâties sont d'ailleurs pas toutes finies. Avec des formes circulaires, les fenêtres et skydômes le sont aussi. Les petites portes, pour « que l'air ne circule pas trop » selon les mots de la créatrice, sont variées mais généralement toutes issues du réemploi. Sur la paroi extérieure, des « décorations » comme je les avais pensées au premier

96 – *Ibid*, p.91

97 – *Ibid*, p.100

98 – *Ibid*, p.103

abord. Des formes en relief qui permettent d'exprimer la créativité sur son logis, mais elles sont surtout des gouttières qui récupèrent l'eau utile au quotidien. Une richesse esthétique qui est au service de leur manière de vivre.

fig. 25 et 26 : Sol d'une kerterre, tapis de chanvre sur billes d'argiles. Et détails de la porte en bois et des gouttières. Photographies personnelles, 2 décembre 2022.



Je n'ai pas pu obtenir une visite et rencontre privée avec Evelyne Adam pour en connaître davantage, je m'y suis rendue le premier samedi du mois, à 14h avec de nombreux-euses curieux-euses. Mais il est facile de comprendre que les kerterres sont un exemple qui sortent de la domination et des styles réglementés et codifiés. Autant des modes architecturales que des styles locaux, en l'occurrence néobreton pour le Finistère. C'est un lieu autonome qui s'affranchit de toutes règles que la construction demande : pas de permis, pas d'architectes (ou de « sachants » selon l'expression souvent employée). C'est d'ailleurs pour cela que ce type d'habitat peut-être décrit dans le milieu.

La création et la multiplication des formes spatiales est à percevoir en réponse à ce que pourrait être l'architecture compagne. Les écoféministes défendent cette liberté et créativité qui sont souvent bridés par les normes. Cela pourrait changer et diversifier les formes de notre quotidien mais surtout renforcer l'attachement des lieux.

Les écoféminismes remettent en cause le système de récits et de croyances qui créent et justifient les oppressions. Mais ils proposent également de s'emparer de la question du pouvoir afin de mieux redistribuer la force qui doit selon certaines être immanente. Et leurs propositions incluent esthétique, créations riches et variées qui libèrent. On retiendra que les écoféminismes peuvent enrichir les réflexions architecturales et proposent des perspectives fondamentalement transformatrices. Utiliser la science fiction, l'imaginaire

et l'écriture me semble propice aux créations que les architectes font. Mais il apparaît que cette pratique soit parfois hors de portée, étant donné l'inscription de leur pratique dans un marché, où l'architecte est rémunéré pour dessiner et construire, pas pour écrire. Les écoféminismes proposent en effet un autre format, une autre pratique du métier d'architecte, avec le pouvoir-du-dedans comme principale idée.

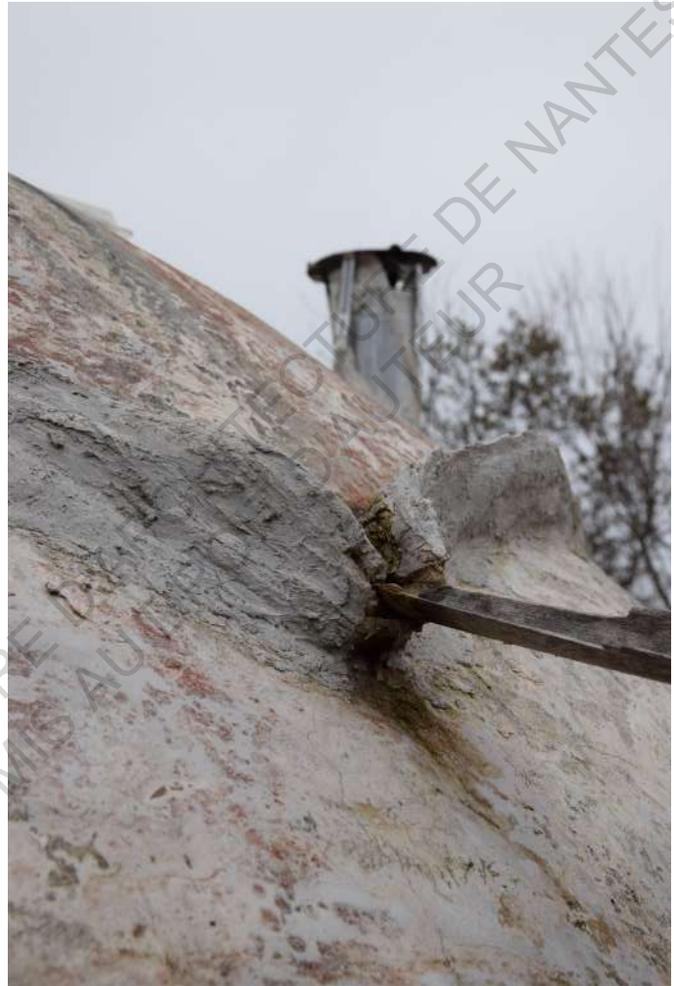


fig. 27, 28, 29 : Détail des évacuations et récupération d'eau sur les kerterres. Enduit de finition qui créé des gouttières décoratives. Photographies personnelles, 2 décembre 2022.



fig. 30, 31, 32 : Mélanges entre objets et végétation, porosité des espaces habités. Photographies personnelles, 2 décembre 2022.





fig. 33 : Construction primaire de la kerterre, avant l'enduit. Filaments de chanvre mélangé dans chaux hydraulique, eau et sable visible. Photographie personnelle, 2 décembre 2022.



fig. 34 : Gouttière et récupérateur d'eau. Photographie personnelle, 2 décembre 2022.

fig. 35 : Chantier d'une kerterre inachevée. Photographie personnelle, 2 décembre 2022





fig. 36 : Bassins de récupération et kerterres éparpillées sur le terrain. Photographie personnelle, 2 décembre 2022.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'AR
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

COMMENT FAIRE

~

Corps, subsistance et communauté

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Dans quelles mesures, les écoféminismes peuvent prendre part aux réflexions spatiales par l'action concrète, la matérialité de ses idées ? On sait maintenant que les premières formes d'écoféminismes apparaissent par les luttes et les mises en mouvement de ces femmes contre certains projets et oppressions et c'est par leurs corps, — comme pour les autres féminismes — que l'action se met en place. C'est donc par le corps que l'on verra la transposition et propositions spatiales que les écoféministes proposent. Le corps mais surtout les corps dans leurs pluralités, qui se mettent au travail et façonnent notre quotidien. Et les corps qui se mélangent et vivent ensemble pour former différentes communautés. Elles s'emparent de ce à quoi elles sont assignées pour magnifier les actes qu'elles produisent au quotidien comme le montre Emilie Hache :

«L'écoféminisme transforme encore une autre dimension tout aussi importante de cette association négative des femmes et de la nature concernant les tâches quotidiennes de subsistance et de maintien de la vie que l'on rassemble communément sous le nom de reproduction, en affirmant que ces questions sont écologiques, et sont même les questions écologiques par excellence. Faire de l'écologie un enjeu de reproduction au sens large, de reproduction sociale, renvoie l'ensemble des conditions sociales, économiques, biologiques, culturelles, politiques ou encore affectives, nécessaire à la création et à l'entretien des communautés humaines et non humaines. Il ne s'agit plus ici de justifier le rôle prédominant des femmes dans l'effectuation de ces tâches domestiques que de chercher à leur faire une place au sein de l'économie capitaliste (qui les a totalement invisibilisées tout en s'appuyant très largement sur elles pour accumuler des richesses), mais de dénaturer pour le coup ce travail, de changer de perception, de culture, à l'égard de tous ces gestes qui font littéralement tenir le monde, de les écologiser, les politiser, de changer de paradigme.»⁹⁹

Pour aller à la rencontre de tentatives spatiales des écoféminismes, on s'appuiera principalement sur un courant que Geneviève Pruvost a choisi de nommer : « féminisme de la subsistance, en ce que la subsistance (l'autoproduction de besoins élémentaires) et la durabilité (en termes de viabilité économique et écologique) doivent être intégrées comme critères d'une action féministe. »¹⁰⁰ Elle s'appuie sur des théoriciennes qui se revendiquent de l'écoféminisme avec une influence marxiste, comme Françoise d'Eaubonne, Maria Mies, Vendant Shiva et Starhawk, ou qui ne s'en revendiquent pas comme Silvia Federici. Mais on empruntera aussi des exemples détachés du mouvement qui me semblaient illustrer ou enrichir les réflexions proposées.

99 — Hache Emilie, 2016, p.25

100 — Pruvost Geneviève, 2019.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

A— Faire corps, entre attentions et affections

«Pour moi, les écoféminismes représentent un ensemble de mouvements qui prônent la vie sous toutes ces formes, une sorte de valorisation de l'énergie vitale contre toute l'entreprise mortifère civilisationnelle coloniale. Je me définis comme écoféministe car j'y sens une agentivité corporelle, une prise de conscience de la matérialité de chair et de son élasticité. C'est probablement pour cela que le care, les relations auprès des personnes malades, vieilles, mortes, ou qui enfantent, sont au cœur des luttes écoféministes. D'ailleurs, c'est bien de cela qu'il s'agit quand on parle d'écologie : de corps et de leurs différentes interactions écosystémiques, de leurs moyens de coopération et de compétition, de communautés qui bougent, communiquent et s'organisent au sein de milieux précis. Et comme, les écoféminismes construisent une politique qui œuvre à partir du corps comme élément interconnecté au vivant, ouvert en action constante aux autres espèces.»¹⁰¹

fig. 37 : Aquarelle de Jane Loudon.
Primula vulgaris (primevère commune),
1846. Dans Zhong Mengual, Estelle.
Apprendre à voir. Le point de vue du
vivant. Actes Sud. Mondes sauvages.
Arles, 2021.



L'architecture prend-elle suffisamment en compte nos corps, nos corps pluriels, difformes, gros, colorés, handicapés, malades, abîmés, queers, singuliers et uniques ? Le Modulor mesure 1,83 m, mais est-ce cela la norme ? D'ailleurs si l'on suit les pensées écoféministes, devrions nous avoir des mesures moyennes qui peuvent convenir à tout le monde car la norme favorise, finalement, des corps plus que d'autres. Dans le premier épisode du podcast Les sorts de la cité, il s'agit de penser la non neutralité de l'architecture et de l'urbanisme car c'est en écoutant d'autres histoires, d'autres vécus que l'on prend la mesure des différences de ressenti dans l'espace. Et c'est par la compréhension de ces expériences que l'on peut penser les corps et les émotions dans l'architecture mais sans avoir une volonté de contrôler les comportements, juste en partant de l'empirique.

LA CORPORÉITÉ COMME APPROCHE DE SPATIALE

Approcher l'espace par le corps c'est d'abord apprendre à voir un corps. Et c'est ce que Estelle Zhong Mengual propose dans son livre, où elle pose le problème de la botanique qui s'élabore au moment la construction de la nature, donc du dualisme nature/humain et qui est une connaissance qui sépare. Elle revient sur différentes approches dans les sciences naturelles qui proposent de se détacher de ce savoir purement scientifique mais avec quelques critiques. Entre l'approche poétique du végétal, où il s'agit principalement d'une esthétisation des plantes, ou en les abordant par leur beauté et les émotions qu'elles font à l'humain. Ce qui pour l'autrice, admet la plante comme une matière où tout

est régit par des sensations et s'inscrit finalement dans ce dualisme corps/esprit, nature/culture. Finalement, Estelle Zhong Mengual conclue par les propositions des naturalistes du 19^{ème} siècle, comme quoi c'est le corps du vivant qui lui donne sa singularité, sa possibilité d'existence et donc approuve la description d'une primevère avec une précision anatomique de Arabella Buckley, car « son corps est ce qui fait sa vie »¹⁰². À travers cette approche des plantes, on voit que la corporéité est importante car c'est la réalité même de chaque individu, nous sommes nos corps. Cette approche par le corps qui relie, comme le démontre l'autrice permettrait d'apporter une dimension incarnée à l'architecture si elle était plus intégrée.

Le corps étant ainsi vu, appréhendé, perçu, les écoféministes proposent surtout d'accepter la variété des corps. Dans le deuxième épisode du podcast *Les sorts de la cité*, les autrices mettent en avant les corps gros et les corps handicapés à travers différents témoignages. Une corporéité qui ne rentre pas dans le cadre, car perçu comme non productif pour la société capitaliste. À travers leurs récits, on peut surtout percevoir l'architecture comme validiste, c'est-à-dire qui donne des conditions favorables aux personnes valides faces aux personnes handicapées. Ce que Lisa Gansner appelle « architecture violente » en prenant en compte les bancs avec accoudoirs, les pics aux abords de bâtiments, ... qui produisent une violence contre les personnes et les corps précaires, gros, non valides et âgés. Les écoféminismes veulent donc lutter contre le contrôle des corps mais c'est pourtant ce que fait l'architecture, elle dicte notre comportement. Leopold Lambert convoque le travail de Madeline Gins et Shusaku Arakawa qui permettent des comportements corporels qui ne soient pas normé, c'est-à-dire d'une architecture qui rende tout comportement anormal banal, par leurs espaces bancals.

Le corps humain et les corps animaux, végétaux peuvent aussi être en lien, c'est ce que Estelle Zhong Mengual poursuit en questionnant le positionnement du corps du chercheur ou de la chercheuse. Car si on doit avoir à faire à deux 'corps-perspective', comme elle les nomme, selon une formule de Baptiste Morizot, il s'agit également de penser le corps de ces femmes naturalistes qui ont une approche particulière des plantes. Elle montre que cette recherche a un effet émancipateur et prouve l'aspect bilatérale de la relation. Il y a tout d'abord un changement du schéma corporel avec des vêtements qui s'adaptent à leur pratique. Puis dans un contexte de masculinités qui veulent défendre la place de l'homme comme chercheur en sciences naturelles, – et donc promeut la force, l'endurance, des tas des clichés sur le corps de l'homme – Frances Theodora Parsons défend le changement d'habitude corporel. Ce n'est pas une non capacité des corps de femmes à aller marcher des journées en forêt, avec un léger sandwich, c'est un dépassement de leur condition aliénée de femme. Ce dépassement permet aux femmes une sorte de métamorphose vers les plantes, elles voient les lieux comme la fougère par exemple. Cette transformation du point de vue entame en elles une émancipation de leur corps atrophié. Et cette métamorphose vers les plantes m'amène à faire un lien avec Le complexe de la sorcière d'Isabelle Sorente et la capacité à des femmes à s'identifier à d'autres corps. « Les femmes sont plus entraînées à s'identifier à quelqu'un d'autre, se transformer » car entraînées à une certaine plasticité depuis toujours, notamment par cette règle de grammaire où le masculin l'emporte sur le féminin. Le pronom masculin ou les noms de métiers masculins n'empêchent



fig. 38 et 39 : Bioscleave House, Life Extending Villa, Long Island, New York, 2010.

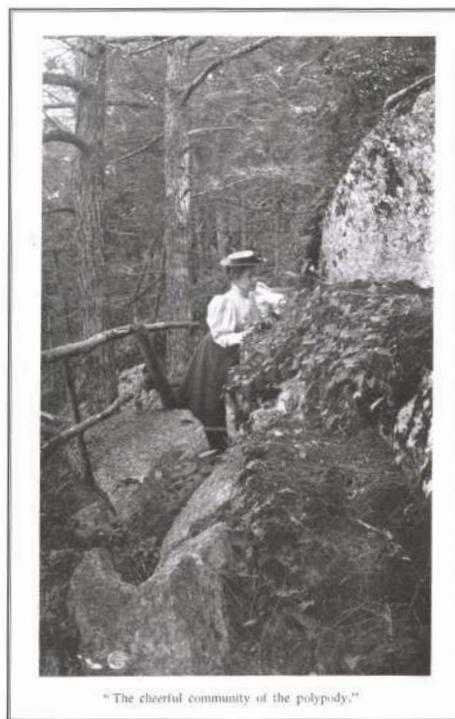
102 — Zhong Mengual, Estelle. *Apprendre à voir : Le point de vue du vivant*. Actes Sud. Mondes sauvages. Arles, 2021, p.115

fig. 40 : Portrait de Frances Theodora Parsons, extrait de *How to Know the Ferns*. 1899.

fig. 41 : Costume Bloomer de 1850.

Dans Zhong Mengual, Estelle.

Apprendre à voir. Le point de vue du vivant. Actes Sud. Mondes sauvages. Arles, 2021.



pas les femmes de pouvoir s'identifier et ont donc selon elle, apprises à se transposer¹⁰³. Mais cette réflexion m'entraîne alors sur la possible identification à des non-humains. Pourrait-il être intéressant de s'identifier à d'autres êtres vivants pour percevoir d'autres perspectives et concevoir différemment, sans risquer d'anthropomorpher leurs comportements ? Prendre en compte la corporéité d'un autre être ou individu amène à changer aussi son propre rapport au corps et surtout à penser les lieux selon leurs propres existences. C'est donc surtout une observation et des connaissances en sciences naturelles que l'architecture doit développer. S'extraire de la technique et des sciences « dures » pour se rapprocher du vivant.

Se rapprocher du vivant pourrait aussi passer par se rapprocher de notre condition d'être vivant. C'est ce que l'écoféministe australienne Val Plumwood rapporte dans son livre *Dans l'oeil du crocodile*, où lors d'une excursion en canoë, elle a failli se faire manger par un crocodile.

« Je m'étais soudain métamorphosée en petit animal comestible dont la mort n'a pas plus d'importance que celle d'une souris. Et au moment où je me suis mis à me considérer comme du gibier, je me suis rendue compte avec stupéfaction que j'habitais un monde sinistre, implacable et déplorable qui ne ferait pas d'exception en ma faveur, aussi intelligente puissé-je être, car comme tous les vivants j'étais faite de viande – j'étais pour un autre être une denrée nutritive. »¹⁰⁴

Elle relate à travers cette expérience, l'anthropocentrisme de notre vision du monde et l'exceptionnalisme humain qu'elle avoue avoir intégré. Cette histoire nous replace comme des êtres vulnérables et mangeables, qu'elle trouve intéressant pour nous remettre en liens avec les autres animaux. Elle invite à penser notre place avec plus d'égalité. Mais penser pour d'autres êtres vivants à travers la pratique architecturale c'est aller plus loin que de trouver de petites solutions techniques qui offrent par exemple un petit « hôtel à insecte » dans un mur. Cela revient peut-être à construire et vivre ensemble, comme une communauté de vivants, que l'on développera dans une prochaine partie¹⁰⁵. Mais cette vulnérabilité que l'on peut étendre à la périssabilité ou à la

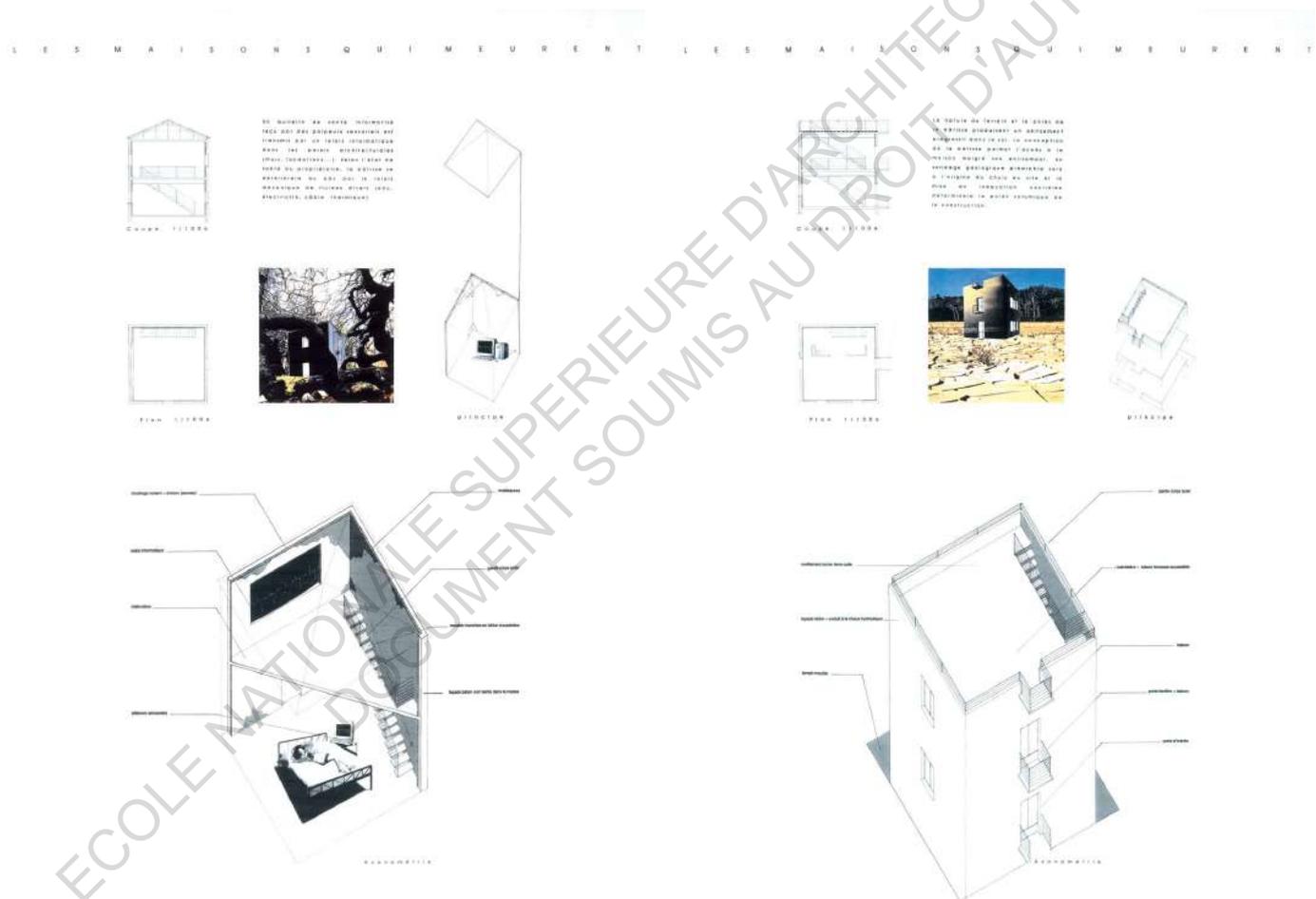
103 — On peut inclure à cette réflexion la dimension queer et non genrée de personnes qui ont aussi cette capacité, mais aussi d'autres groupes minoritaires qui ont cette capacité de se transposer dans un plus grand groupe.

104 — Plumwood, Val. *Dans l'oeil du crocodile : L'humanité comme proie*. Wildproject. Domaine sauvage. Marseilles, 2021, p.35

105 — Voir la partie La communauté des vivants, hybridation spatiale, p. 96

mortalité, interroge aussi notre environnement bâti, penser à partir des corps vivants c'est accepter la mort de ceux-ci. Les bâtiments appartiennent à la catégorie des biens immeubles, souvent immuables, mais pourrait-on aussi les percevoir comme vivants, et accepter la périssabilité et détérioration naturelle de certaines matières. C'est ce qu'ont proposé les artistes Berdaguer & Péjus en association avec l'architecte Rudy Ricciotti : « les maisons qui meurent ». Il s'agit de 8 projets fictifs qui pourrissent ou s'enlisent en fonction de la détérioration physique de leurs propriétaires, un accompagnement à la mort. Bien que ce projet artistique ne soit réellement adapté à nos conditions d'habiter, il peut-être une préfiguration à un laisser mourir que l'on pourrait déjà accepter, par exemple sur les façades enduites, qui se remplissent de champignons ou de lichen, dont on a l'habitude de vouloir effacer.

On peut donc voir les nombreuses approches par le corps que les écoféministes peuvent apporter mais on retiendra la dimension très incarnée qui est nécessaire à l'approche spatiale. C'est évidemment déjà quelque chose de pris en compte dans l'architecture mais qui laisse les corps autres dans des coins isolés, marginaux, alors qu'ils ont toutes leurs places dans les pensées écoféministes.



DES CONSTRUCTIONS CORPORELLES ÉCOFÉMINISTES

Pour prolonger la critique anthropocentriste, on peut aussi parler de l'androcentrisme sur la pensée de nos corps, et ce appliqué à l'espace. Les écoféministes ont certaines réticences envers des formes ou matières de constructions et proposent de construire d'une certaine manière ou plutôt contre une certaine manière. La récurrence que j'ai pu observer est la forme circulaire qu'elles semblent privilégier. « L'activité de subsistance privilégiée à Valondes est la

fig. 42 : Les maisons qui meurent de Christophe Berdaguer et Marie Péjus, avec Rudy Ricciotti. 1996-1997

construction de cabanes, suivant un script genré : sortir du gigantisme et des grandes bâtisses carrées en pierres masculines pour oser la courbe, les formes organiques »¹⁰⁶ nous explique Geneviève Pruvost, à partir d'un lieu qu'elle a visité. C'est également ce que de nombreuses communautés des Women's Lands ont appliqué, en choisissant des plans hexagonaux pour leurs constructions, dans l'idée d'avoir des lieux circulaires, qui « déroutait et amenait à s'interroger sur l'agencement domestique traditionnel dans l'ordre familial patriarcal. Sa disposition circulaire, centrée, sans aspérités, sans emplacement privilégié modifiait du tout au tout son rapport à l'espace et son occupation »¹⁰⁷ nous raconte Françoise Flamant.

fig. 43 : La forme circulaire vient aussi des mises en cercle pour les activités communes, les cercles de paroles. Photographie de Ruth Mountaingrove. Dans Flamant, Françoise. *Women's Lands, construction d'une utopie. Oregon, USA 1970-2010*. Fonctions dérivées. Donnamarie-Dontilly: iXe, 2015.

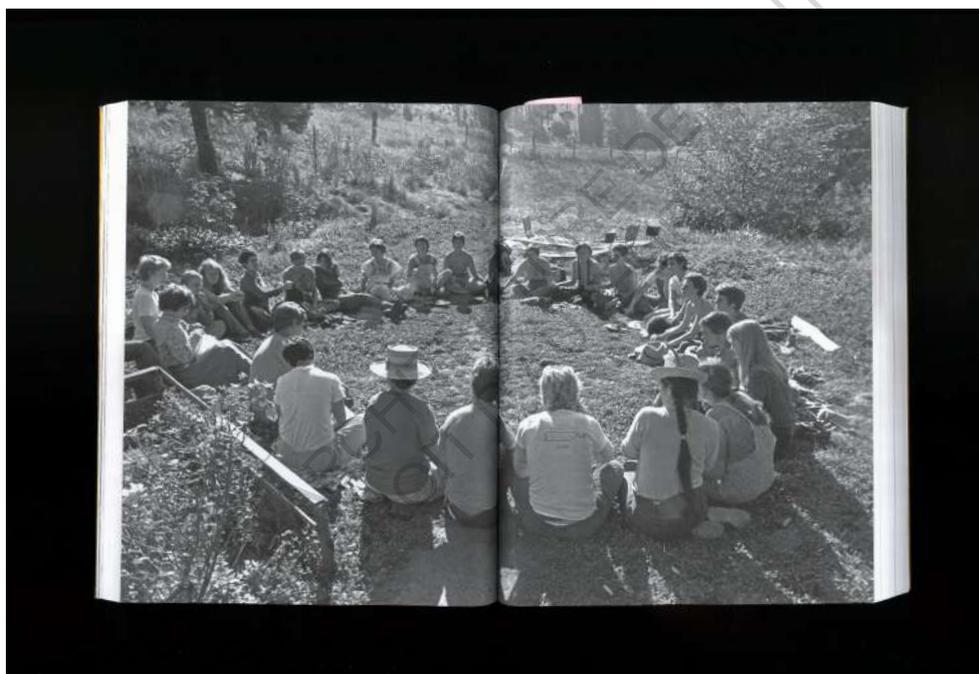


fig. 44 : Grenier fortifié d'Adkhs avec ses formes courbes.

C'est un retour à la forme circulaire qui peut s'expliquer par une histoire d'effacement et d'écrasement de certaines populations et architecture vernaculaire, comme nous l'explique Salima Naji dans son livre *Architecture du bien commun* à propos des greniers marocains — dont on verra la fonction et l'usage dans la partie sur la subsistance¹⁰⁸. Car dans les greniers encore en activité du Haut Atlas marocain, « les murs montés en pierre sèche ou en lits de mortiers de terre n'usent aucun angle droit »¹⁰⁹. Mais cette particularité locale s'est interprétée de manière péjorative et supérieure par certains observateurs coloniaux. Ils défendent que la forme en angle droit est plus évoluée car elle nécessite une plus grande rigueur et exigence, ainsi que des outils adaptés à la taille. Il est vrai que la taille de pierre nécessite beaucoup d'énergie et qu'il était préférable d'assembler des matériaux disponibles. Cependant, Salima Naji explique que les tours de défenses des châteaux forts européens du 12^{ème} et 13^{ème} siècles étaient résistants grâce à leur forme courbe et à l'usage de cette forme spécifiquement, tout comme certaines forteresses et greniers marocains. La forme courbe est donc dévalorisée comme signe de non civilisation, de sous culture et il faudra attendre les ingénieurs bâtisseurs du 20^e siècle avec les techniques de voiles bétons pour « redonner une légitimité technique à cette catégorie d'architectures vernaculaires »¹¹⁰

Cette remise en question de l'androcentrisme formel peut aller encore plus loin, il est aujourd'hui facile d'accéder à des exemples d'objets ou de pro-

106 — Pruvost Geneviève, 2021, p.279

107 — Flamant Françoise, 2015, p.74

108 — Voir : Entretien le lien, matière des constructions, p.88

109 — Naji, Salima. *Architecture du bien commun*. Metispresses. Vues D'en-

sembles. Genève, 2019. p.32

110 — *Ibid*, p.36

grammes qui sont calculés, pensés, mesurés en fonction du corps masculin¹¹¹. Et dans le livre de Jeanne Burgart Goutal, Isadora, une doula rencontrée par l'auteur explique que l'on calque « les rythmes professionnels et sociaux sur une linéarité peut être adaptées aux corps masculins, mais qui violent les rythmes du corps féminin »¹¹² On pourrait se poser la question du cycle qui est très présent dans le rythme de vie des femmes et qui pourrait proposer des formes ou des usages spatiaux différents. Or faire ce choix c'est également essentialiser l'architecture, cela reviendrait à dire qu'il existe des comportements liés au sexe. Ici on peut voir une limite des pensées écoféministes, et il serait plus intéressant de lire la théorie queer pour avancer sur la thématique du genre et les formes spatiales qu'elles produisent.

Mais les écoféministes révèlent tout de même certains enjeux à travers les pratiques de constructions qu'elles ont pu avoir, notamment celle des outils. « Les maisons étaient construites avec des outils à main car il n'y avait pas d'électricité dans la plupart des Lands »¹¹³ explique Françoise Flamant à propos des Women's Lands. Les femmes qui y habitaient étaient principalement des ex-citadines et n'avaient aucune connaissance de la construction. Elles ont alors appris sur le tas, avec d'autres qui s'y étaient mise avant, tous les chantiers étaient des écoles qui leurs permettaient d'expérimenter. Françoise Flamant explique qu'elles ont fini par maîtriser des techniques qui leurs échappaient auparavant. « Les maisons, les villes dans lesquelles elles avaient vécues, les moyens de transports qu'elles utilisaient étaient conçus et contrôlés par des hommes. Renverser cet ordre «naturel» fut un objectif exaltant pour les pionnières »¹¹⁴. Elles ont alors un apprentissage des techniques et refus des outils « décadent de la culture mâle » mais elles finissent par en acheter, et s'extraire de la vision romantique de vivre dans les bois sans outils mécanisés. Certaines d'entre elles acceptaient aussi de se former auprès d'hommes pour quelques techniques nécessaires si elles voulaient maîtriser leur cadre de vie, et se libérer du temps pour d'autres tâches. L'outil comme moyen d'émancipation et de réappropriation de la construction par des femmes c'est aussi ce dont m'a parlé Louise Lemoine, chargée de projet aux Grands Ateliers et organisatrice de l'événement Terre Femme Savoir Faire. Car si les écoféministes rejettent parfois la pierre comme moyen de construction, au profit de la terre ou de construction légères, type yourte ou cabanes, ces autres techniques nécessitent tout de même de la force, des outils spéciaux notamment pour la terre, accessible certes, mais très lourde.

« Parler des outils, c'est comment l'ensemble des outils sont fait pour des hommes « grands et forts » car même un homme plutôt petit avec peu de force, ne trouve pas forcément leurs outils. Après il y a des femmes, grandes et fortes, qui n'ont aucun problème pour prendre ces outils-là. Mais voilà, c'est la question de l'outillage. Un sac de plâtre de 20 kilos, il faut le porter, donc comment on s'organise ? Est-ce qu'il y a de nouveaux sacs qui sont créés pour que tous les gabarits puissent les porter ? Il y a l'entraide, ça peut être 2 personnes qui portent plutôt qu'une. Ce sont des questions, un peu comme cela, où les femmes réagissent et c'est intéressant. »

Cette thématique apporte des réflexions sur l'autoconstruction, qui semble être le point commun aux différents essais de ces femmes, car c'est par ce moyen qu'elles s'émancipent et on comprend donc le besoin de techniques plus facile ou rapide à mettre en œuvre, bien qu'elles nécessitent tout de même

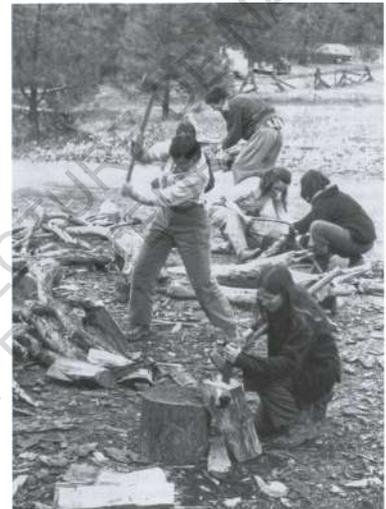


fig. 45 : Les femmes des Women's Lands se mettent à couper leur propre bois, ici à la hache, sans outils mécanisés. Dans Flamant, Françoise. *Women's Lands, construction d'une utopie. Oregon, USA 1970-2010*. Fonctions dérivées. Donnamarie-Dontilly: iXe, 2015.

111 — Voir par exemple le livre de Criado Perez, Caroline. *Femmes Invisibles*. First. Paris, 2020.

112 — Burgart Goutal Jeanne, 2020, p.114

113 — Flamant Françoise, 2015, p.69

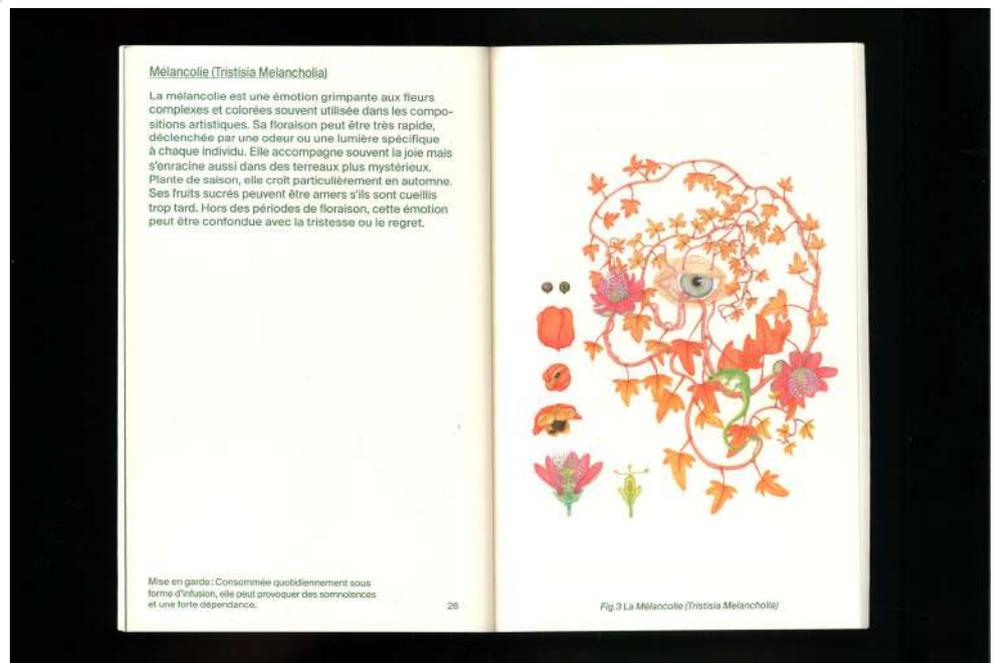
114 — *Ibid*, p.71

de vraies compétences. J'ai par exemple aidé à la coupe de bambous à la ZAD pour la préparation d'un chantier d'apprentissage à l'autoconstruction de yourtes en non mixité, et j'ai été surprise du calibrage et de la justesse que cela a nécessité. Mais les outils étaient à notre portée, car la dimension d'une yourte l'est aussi. Le pouvoir de faire qui apporte un « pouvoir du dedans » contrairement à des chantiers où il s'agit souvent du « pourvois sur ». Ici la forme circulaire ou les différentes mises en œuvres apportent une certaine puissance et confiance.

L'ÉMOTION ET LE CARE : UN SOIN ARCHITECTURAL

Faire attention à nos corps c'est aussi prendre en compte nos émotions. La ville et l'architecture nous poussent souvent à les cacher, à cacher nos douleurs, nos larmes,... C'est d'abord par les sensations corporelles que l'on peut se rendre compte de ces émotions qui existent. Le bruit, les odeurs, et tous les stimuli de la ville peuvent être source d'angoisses et de stress, c'est ce que rapportent des personnes dans le podcast *Les sorts de la cité*. D'ailleurs, Dominique Poggi, sociologue interrogé dans l'épisode 3 parle de « vol de temps de cerveau » en parlant du temps que l'angoisse et les inégalités provoquent. Car la marche, qu'elle soit en ville ou non, est une activité créatrice, mais si cette marche est marquée par une oppression constante, alors c'est une charge mentale, une charge émotionnelle, une charge captatrice de l'attention. Revient alors souvent le besoin de plus d'espaces verts, soit de végétation, de faune et de flore pour s'apaiser. Mais cette accessibilité à des espaces calmes, hors des villes est parfois compliqué, il peut s'agir d'un luxe pour y avoir accès. Même si aujourd'hui le fait de « végétaliser » est connu et appliqué dans de nombreuses villes, il l'est seulement par touches et de manière très mesurée, comme pour les émotions. Crier, être en joie, pleurer et exiger à outrance est très peu possible à moins d'être vraiment seul-e quelque part. On a pu voir dans les luttes écoféministes que les émotions avaient toutes leurs places et étaient mêmes magnifiées, et mises en avant. C'est aussi le cas des Gays Prides et d'autres manifestations, où le groupe fait corps et étale ses émotions, car selon Émilie Hache, c'est la

fig. 46 : Illustration par Sépalin Lou. La mélancolie dans un herbier des émotions. Il pense les émotions comme hybrides et universelles aux êtres. Dans Sépalin, Lou. « Herbier des émotions ». Dans *Contes des Estuaires*, Rhizome. Vol. 1, 2022.



proposition des écoféministes : « les émotions ne sont pas un domaine réservé aux femmes, au contraire, il est crucial politiquement d'apprendre collectivement à les prendre en compte, hommes et femmes »¹¹⁵.

Pour imaginer cette proposition, je peux parler d'une balade spectaculaire que j'ai pu faire le 8 octobre dans le quartier des Hauts-pavés à Nantes avec l'association 'danser sur vos murs'. C'était une balade contée, ponctuée de différents moments de théâtre et de performance dans la rue, ou les commerces rencontrés. Ce moment était la restitution et la clôture d'une action de 2 ans menée par cette association dans avec l'ephad, la crèche, et diverses associations du quartier. Ce parcours racontait l'histoire d'une certaine Marie, habitante du quartier. À travers notre déambulation, on pouvait comprendre son quotidien et ses préoccupations. J'ai trouvé intéressant qu'ils et elles développent un autre imaginaire dans la ville, évidemment à destination des nombreux enfants présents mais apporte un regard différent aux adultes. Le long de cette balade, un bâton d'invisibilité nous permettait de disparaître de l'espace public et donc d'air invisible mais aussi de voir l'histoire de Marie et notamment ses réflexions personnelles et ses émotions. Un arrêt s'est effectué dans une maison et l'on pouvait voir le cerveau de Marie, avec une projection d'encre dans de l'eau sur un rétroprojecteur, c'était plein de poésie. On s'est aussi essayé à marcher uniquement sur les bandes blanches d'un passage piétons, jeu d'enfant, mais le faire avec des adultes permet de regarder notre environnement fonctionnel avec un potentiel d'enchantement. Puis le moment le plus riche était pour moi un moment dansé dans une cour de plusieurs logements. Il s'agissait de montrer les émotions de Marie et d'accepter les émotions négatives comme aussi importantes. Avec des corps dansants, se tordant au sol, cela fait écho à la possibilité de laisser paraître, et apparaître ses émotions s'exprimer en ville. Comment exposer celles-ci dans l'environnement urbain ou tout est listé, policé.



fig. 47 : Scène jouée à la fenêtre d'un immeuble. Balade des Hauts pavés de Nantes par «Danser sur vos murs». Photographie personnelle.



fig. 48 : Capture de la vidéo The Beirut port explosion par Forensic Architecture. Pour Joan Tronto, le car c'est aussi penser l'impact de l'espace sur les corps et les vies.

Ce travail des émotions se lie souvent avec la notion d'affection et de prendre soin, qui sont expliquées par deux exemples dans le podcast. Il s'agit de la maison des Babayagas à Montreuil et de l'initiative Paris en compagnie, qui toutes deux, s'attellent à accompagner les personnes âgées dans leur quotidien, à travers un lieu de vie communautaire ou une mise en relation entre bénévoles et personnes âgées pour des sorties utiles ou de loisir. Car cette ville affective nécessite surtout des actions plus que des lieux ou aménagements. Le bénévolat en est donc un, qui est un travail de reproduction, qui prend soin, mais qui est une expertise peu reconnue par la société. Et que l'on pourrait qualifier de

travail du *care*, c'est-à-dire un travail dédié au soin d'autrui, de son maintien en vie et de sa dignité. Ou selon la définition de Joan Tronto – politologue étatsunienne qui travaille sur le *care* – « comme une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre 'monde', de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. »¹¹⁶

Dans son texte sur le *care* en architecture, traduit par ménagement en français, Joan Tronto explique que les architectes et urbanistes ont parfois cette pensée du *care* mais souvent pas pour les bonnes choses. Elle vient des féministes anglo-saxonnes des années 1980 et n'est pas issue des théories écoféministes, mais se rejoignent sur le principe, d'autant plus que Geneviève Pruvost en parle comme un élément central dans la création de la « famille d'affection » qui vient donner aux femmes ce rôle de travail émotionnel qui a « vocation à faire accepter les conditions de travail des maris. » Pour elle, « la montée en puissance du travail émotionnel de ce qui sera qualifié de *care*, est interprétée comme une conséquence directe de la disparition du travail de subsistance »¹¹⁷. Joan Tronto invite à « ne plus considérer les bâtiments comme des «choses» mais comme un tissu de relations continues – dans le temps et dans l'espace – avec un environnement, des individus, une faune et une flore, transforme fondamentalement l'intention architecturale. » Elle propose cinq aspects essentiels tels que : « faire attention à » qui insiste sur le fait de reconnaître la nécessité de ce ménagement. Ensuite il y a « prend soin de » qu'elle transpose pour les architectes en le fait d'assumer la responsabilité du processus du projet dans son sens, et donc des matériaux et de leur provenance, acheminement, et de l'impact environnemental,... Arrive ensuite « donner des soins », où il s'agit de penser aux acteurs et actrices de ce ménagement c'est à dire des ouvrier-ère-s, des employé-e-s de ménage et à leurs conditions de travail et de vie. Puis vient le « recevoir des soins » qu'elle applique à la phase d'entretien des bâtiments, dans le sens de suivre leurs évolutions, les réparations nécessaires. Enfin le dernier point est « rendre », où il s'agit de la réciprocité de l'acte de ménagement. Pouvoir rendre les soins à d'autres, même si souvent les besoins sont asymétriques dans la société. Joan Tronto vient ensuite conclure que le *care*



fig. 49 : Performance de Mierle Laderlan Ukeles, I make maintenance art 1 hour every day, 1976. L'artiste pense la maintenance comme primordiale et se met en scène à nettoyer la ville de New York avec les employés municipaux.

fig. 50 : De jeunes femmes pleurant lors de la Women's Pentagon Action. Photographie de Dorothy Marder. 1980.



116 — Tronto, Joan. «Caring Architecture». Dans : Critical Care, architecture for a broken planet. MIT PRESS, 2020. Disponible en français sur topophile.net: «Vers une architecture du ménagement.»
117 — Pruvost Geneviève, 2021, p.158

inclus des relations de pouvoir tout comme l'architecture et qu'il faut consacrer ces relations au *care* de notre monde. « Comment pouvons-nous consacrer notre pouvoir, à ménager notre planète brisée ? Les architectes et les urbanistes fourniront sûrement une partie essentielle de la réponse s'ils s'en soucient suffisamment pour essayer. »

Les écoféminismes proposent ici une prise en compte de nos corps dans leurs entières, autant physique qu'émotionnelle et pourrait impacter et changer l'architecture s'il s'agit de faire plus attention aux relations qui existent dans notre environnement. C'est peut-être donc cela une architecture compagne, une architecture qui accompagne nos corps au quotidien, d'une manière hospitalière et qui ne lisse pas nos comportements, l'inverse de la neutralité.

fig. 51-54 : Illustration par Sépalin Lou. L'angoisse, le désir, la liberté et le désespoir dans un herbier des émotions. Il pense les émotions comme hybrides et universelles aux êtres. Dans Sépalin, Lou. « Herbier des émotions ». Dans *Contes des Estuaires*, Rhizome. Vol. 1, 2022.



B— Reproduction architecturale, subsistance et matière

« En affirmant que le « personnel est politique », les frontières de l'agir politique ont été abolies : il n'y a pas de petites mains, pas de petits sujets. Les féministes, avec leur approche en termes de rapports de production, de reproduction et d'inégalités à corriger, pointent la contradiction démocratique qui consiste à déterminer des sales boulots et des tâches nobles. C'est précisément là que se loge le caractère révolutionnaire du point de vue féministe. En considérant que rien ne doit être négligé, les féministes font du ménage le point zéro de toute révolution. Non pas pour ajouter cet ingrédient à nos aspirations démocratiques, mais comme condition sine qua non de tout engagement qui promet l'amélioration des existences : il faut se soucier de l'ensemble de la chaîne de causes à conséquences qu'enclenche la perpétuation de la vie. Si le travail de ménage, le travail des semences, le travail de l'accouchement, le travail des plantes et des animaux, le travail de la terre se trouvent dans un angle mort, c'est que la révolution s'est arrêtée au seuil de l'égalité réelle. »¹¹⁸

Geneviève Pruvost nous prévient que le ménage est primordial pour un changement de société. C'est par les tâches du quotidien, par la fabrique de notre quotidienneté que l'on peut faire advenir plus d'égalité. Il pourrait être intéressant de voir ce que serait une architecture qui met en avant les questions reproductives, qui ne seront plus perçues comme dégradantes, mais à partir du *motto* féministe qui dit que le personnel est politique que la révolution doit se faire par le foyer, soit via les tâches reproductives de la maison. C'est d'ailleurs ce qui a pu être esquissé dans une partie précédente, à travers l'exemple de la machine à laver comme élément central dans les nouvelles de science-fiction.¹¹⁹ Il s'agit de politiser les gestes du quotidien en mettant en avant le travail de paysannerie. Mais aussi de répartir le travail pour éviter les dominations et l'utilisation que notre fonctionnement actuel fait sur d'autres personnes, d'autres êtres. Mais aussi d'interroger cette subsistance sur la matière architecturale.

POLITISATION DU MOINDRE GESTE

Se nourrir est une action liée à la reproduction, préparer à manger tous les jours entre 2 à trois fois par jour pour les membres de son foyer est une tâche

118 — Pruvost Geneviève, 2021, p.332
119 — Voir partie Histoires et narrations.
p.41



fig. 55 : Dessin de la BD : Burgart Goutal, Jeanne, et Aurore Chapon. *Resisters*. Tana. Paris, 2021.

importante. C'est d'ailleurs dans les moments de crises où la nourriture devient centrale, soit par nécessité, lors des conflits, de guerres, d'épisodes climatiques, où il n'y a plus à manger. Ou bien à l'inverse, la cuisine et la préparation de plats devient un loisir, comme on a pu le voir lors du confinement lié au coronavirus au printemps 2020, où les personnes les plus aisées se sont mises à la pâtisserie à plein régime. Mais si notre manière de manger et de nous nourrir est de plus en plus visible et est très présente dans la culture française, elle ne relève que très peu d'une tâche de subsistance. Et si elle l'est, elle est tout de même considérée comme dure, dégradante socialement et peu en vogue de manière générale, même s'il existe toujours des exceptions. Car c'est cette agriculture de subsistance, que l'on nomme paysannerie¹²⁰, que je souhaite aborder ici. Dans la partie précédente de ce mémoire, on a pu voir que les écoféministes font une lecture de l'histoire pour connaître l'origine du patriarcat et celui-ci est souvent lié à l'agriculture.¹²¹ Cette nouvelle histoire montre que l'agriculture et la paysannerie sont au départ de certaines dominations, mais pourraient-elles aussi être un moyen de s'en défaire ?

L'agriculture a connu un grand tournant après la seconde guerre mondiale en Europe, Maria Mies et Veronika Bennholdt en parlent dans leur livre *Subsistance*, une perspective écoféministe. La logique capitaliste de marché, les primes à l'hectare qui favorisent les grands propriétaires terriens, les quotas sur le lait et la logique général d'un attrait ou du rêve pour la ville — qui permet le salariat, avec du temps libre le week-end — ont grandement modifié l'agriculture en Europe. Elles mettent en avant le fait d'avoir pensé le sol comme un matière inerte, qui a conduit à la disparition d'un tiers des terres arables sur la planète depuis les années 1960.

120 — Geneviève Pruvost parle de paysannerie pour les personnes travaillant la terre pour se nourrir. « Les paysans ne se confondent pas avec les agriculteurs, qui ne pratiquent pas d'activité de subsistance et travaillent la terre selon un haut niveau de division du travail entre la mise en culture, la vente et la transformation. » *Quotidien Politique*, p.13

121 — Voir partie : Histoire du patriarcat. p.41

La proposition que fait Geneviève Pruvost à partir de ses lectures des féministes de la subsistance est une entre-subsistance dans des communautés vaccinales, car « la notion de subsistance empêche également de tomber dans le chausse-trappe de l'« autoproduction », de l'« autosuffisance » et de l'« auto-consommation », qui laisse penser qu'il est possible de produire seul et pour soi. On est toujours pris dans un collectif de travail, incluant d'autres personnes, des matériaux, des animaux, des objets, tout un milieu de vie. L'autosubsistance n'existe pas, c'est toujours de l'entre-subsistance »¹²². Il s'agit par la subsistance, d'avoir accès et de maintenir une quotidienneté autonome, maniable et locale. Elles défendent la subsistance et le fait de produire seulement ce dont on a besoin sur un territoire local, comme moyen d'émancipation du capitalisme, du patriarcat mais aussi du colonialisme toujours présent.

C'est ce qu'ont instaurés Bouba Touré et ses camarades dans un village malien, après avoir immigré en France dans les années 1960, ils décident de rentrer au pays et de s'installer en coopérative maraîchère suite à un épisode de sécheresse qui touche le Sahel au début des années 1970. Ils s'installent sur un périmètre donné par l'État à Somankidi et commencent une culture vivrière. « Assurer notre autosuffisance alimentaire, c'était le principal. L'excédent c'était autre chose »¹²³. Ils ont construit un village à proximité de ces terres, ont grandi, ont employé des femmes qui avaient ensuite leurs propres cultures. Ici on parle que de subsistance alimentaire mais la culture maraîchère leur permet une certaine émancipation, notamment dans un contexte post-colonisation, toujours emprunt des marchés occidentaux, où la population a perdu sa paysannerie en s'inscrivant dans le marché global. La subsistance est donc un moyen de se défaire des logiques d'oppressions.



fig. 56 : Construction du premier canal dans un sol de termité, Somankidi Coura, 1978,

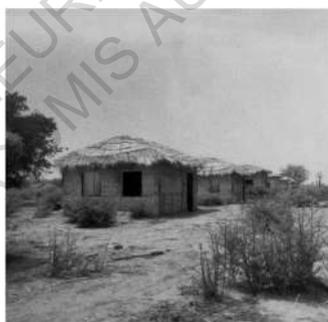


fig. 57 : Premières maisons à Somankidi Coura, 1977.



fig. 58 : Plantation de choux, 1978 Photographies de Bouba Touré.

D'après ces récits, on imagine souvent une vision romantique du travail manuel, comme quelque chose de facile, mais dans les textes lus, il n'y a pas de tels récits. Certes les féministes de la subsistance n'écrivent pas l'entièreté de leurs travaux sur la dureté et le labeur d'être paysanne ou de vivre d'une manière alternative, car elles prônent ce travail de subsistance. Mais elles refusent complètement le mode de vie « à la cendrillon » qui vend aux femmes le rêve de ne pas travailler et d'être servie à longueur de journée. Mais elles n'excluent pas non plus le loisir, Mies et Bennholdt expliquent que cette notion est un point sur lequel on devrait envier les paysan-ne-s car leur faible niveau de consommation donne bien moins de stress qu'une vie lié au profit. Et c'est bien autour du thème de loisir que les activités de subsistance se placent, et je participe personnellement à cette position en tricotant de temps en temps quelques mailles, car « les arts de faire du quotidien ont été réduits au rang de loisirs créatifs »¹²⁴ nous raconte Geneviève Pruvost. Or l'entre-subsistance est un moyen de lutte, pas toujours déclaré, mais qui l'est par simple opposition au système dominant et par les effets que cela produit. En parlant de la ZAD de Notre Dame des

122 — Pruvost Geneviève, 2021, p.164

123 — Bouba Touré, « A présent, on n'attend plus la pluie. Dans *Orlow, Uriel. Affinités des sols*. Shelter Press. Paris, 2019. Lire l'ouvrage pour l'impact du colonialisme sur les cultures et l'influence toujours présente entre la France et ses colonies africaines.

124 — *Ibid*, p.11

Landes, Geneviève Pruvost montre que « la démonstration en direct d'une zone d'entre-subsistance, à ciel ouvert (de surcroît visitable), est également dans le viseur du BTP : l'habitat léger, peu coûteux et écologique, s'il était légalisé, pourrait concurrencer les modes de construction, fondés sur le terrassement et la bétonisation »¹²⁵. Chaque geste est donc politique et le tricot a d'ailleurs une grande place dans de nombreuses luttes écoféministes, mais surtout car il faut bien s'occuper.

SWEAT EQUITY, LE PARTAGE DU TRAVAIL

On sait aujourd'hui que les femmes architectes ont développé et défendu de nombreuses avancées architecturales qui ont permis une meilleure égalité au sein des maisons et appartements, notamment face au principe de « femme au foyer » qui les assignait à s'occuper de la maison. De ce mouvement, on retient notamment la cuisine de Frankfort par Margarete Schütte-Lihotzky qu'elle conçut en 1926 ou bien la cuisine ouverte de Charlotte Perriand pour la cité radieuse, etc. Alors que les féministes de la subsistance prônent un meilleur partage des tâches, et pas seulement sur cette question de genre, il semble intéressant de comprendre ce que cela pourrait produire spatialement, mais aussi des manières de produire l'architecture.

Maria Mies développe le concept de « housewifization » qui désigne la domestication du travail des femmes. C'est-à-dire que le patriarcat moderne des sociétés industrielles redéfinit la division sexuelle du travail, où l'homme fait le travail productif, qui rapporte de l'argent et la femme s'occupe du travail reproductif, non rémunéré. « Les féministes de la subsistance constatent que la scission entre sphère reproductive et sphère productive, s'est accompagnée d'une spécialisation des femmes dans le travail ménager et d'une requalification de ces tâches en corvée »¹²⁶. Elles démontrent que le but du capitalisme est de flouter les contours de ces deux sphères, ainsi, pour Claudia von Werlhof, cela fait des femmes des « travailleuses totales » avec un niveau de dévouement qui se généraliserait à l'ensemble de la population si possible. Les autrices lient d'ailleurs très fortement ce concept à la colonisation, car cette housewifization est possible seulement s'il y a eu pillage, production de richesse ou de biens par d'autres populations. Elles expliquent que la création de ces « femmes au foyer » est un processus au service du capitalisme. En étant très radicales et excessives, elles veulent surtout alerter sur les ravages écologiques de cette nouvelle force afin de ne pas tomber dans l'illusion d'une possible sortie de celui-ci. Mais on peut tout de même en sortir des concepts spatiaux, qui reviennent à plusieurs reprises. Premièrement, un dispositif qui semble très simple et qui est aujourd'hui compris et appliqué : la pièce multifonctionnelle. Geneviève Pruvost parle de cette pièce qui mélange différentes générations et où les tâches peuvent s'effectuer en même temps avec la supervision possible des plus âgé-e-s. Ce qui floue d'ailleurs les différents temps de vies comme l'explique Constance Rimlinger, doctorat sur les lieux de vie écoféministes dans le milieu rural français :

« De manière similaire, la critique de l'organisation traditionnelle du travail et le souhait de réinventer ce dernier qui s'observent à Moulin Coz ou à la ferme des Paresseuses, bien que rattachable à une lecture féministe de la société, sont des éléments partagés avec un mouvement plus vaste de contesta-

125 — Pruvost Geneviève, 2021, p.263

126 — Pruvost Geneviève, 2019

97%
DES AIDES À
DOMICILE ET
DES SECRÉTAIRES
...

90%
DES
AIDES-
SOIGNANTS
...

16%
DES CHEFS
D'ENTREPRISE
...

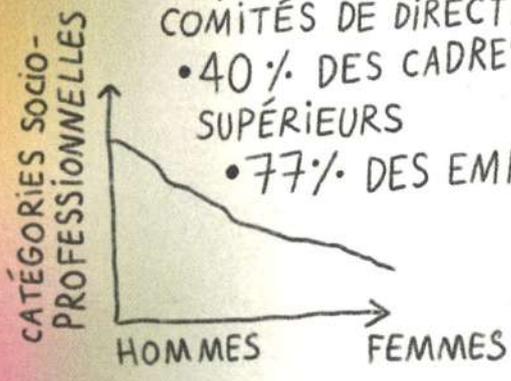
... SONT DES FEMMES.

EN FRANCE, FEMMES =

- 20% DES MEMBRES DES COMITÉS DE DIRECTION
- 40% DES CADRES SUPÉRIEURS
- 77% DES EMPLOYÉS

Aux USA, où les statistiques ethniques sont autorisées, on observe que les femmes noires gagnent 38% de moins que les hommes blancs et 21% de moins que les femmes blanches⁶.

+ 10 POINTS DE RACISME
COMBO! :



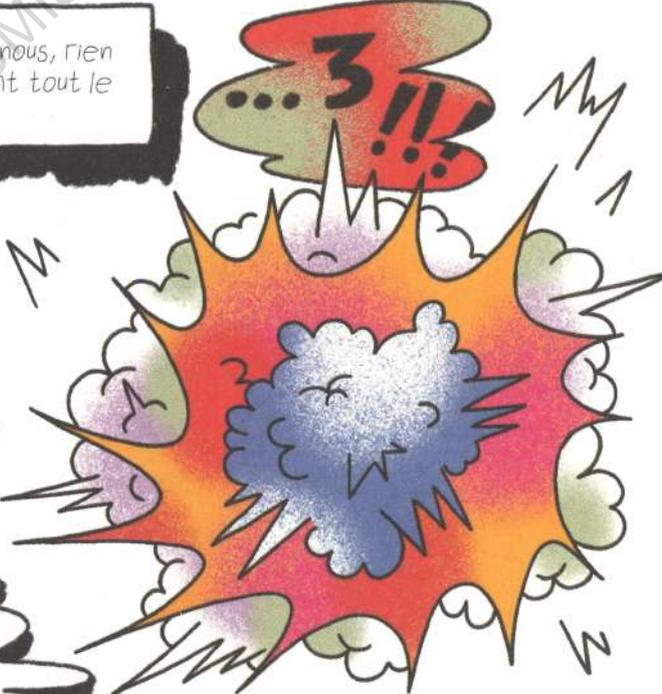
En théorie, c'est vrai, on est puissantes. Sans nous, rien ne pourrait fonctionner. L'« effondrement » dont tout le monde parle, ça pourrait être ça, finalement...

OK, TOUT LE MONDE ! JE VAIS COMPTER ET, À 3, ON LÂCHE TOUT. D'ACCORD ?

1, 2...



3!!!



Mais ça, c'est en théorie...

fig. 60 : Dessin de la BD : Burgart Goutal, Jeanne, et Aurore Chapon. Resisters. Tana. Paris, 2021.

tion du travail tel qu'on le conçoit dans un contexte sociopolitique néolibéral. Ainsi, la moindre distinction entre le travail productif et reproductif (dans les différents lieux, cuisiner le déjeuner commun ou désherber sont par exemple mis sur le même plan), la rotation des tâches, le choix de celles-ci selon l'envie du moment – qui n'est pas sans rappeler le « papillonnage » fouriériste – ou encore la compréhension à l'égard de l'oisiveté – le nom même de la ferme des Paresseuses faisant un clin d'œil à ce sujet – inscrivent les initiatives écoféministes étudiées dans une tradition de l'écologie politique et socialiste. »¹²⁷

Mais cette non distinction des deux travaux productifs et reproductifs invite aussi à ne plus distinguer les espaces privés et publics. Et c'est peut-être cette notion qui peut interroger notre manière actuelle et occidentale d'habiter. Est-ce que d'avoir des pièces d'habitude privées, tels que les espaces servants (buanderies, cuisines, celliers, salles de bains) mais aussi les chambres, ouvertes ou visibles par les personnes nous rendant visites serait possible. Est-ce que cela changera la répartition des tâches ménagères dans le foyer ? Si tous les espaces de la maison sont des espaces de représentation, tout le monde se met-il au travail ou bien cela efface les attentes envers ces lieux. Cette proposition peut être à explorer tout en gardant en tête la « chambre à soi » de Virginia Woolf qui est nécessaire à l'émancipation des femmes.

Les féministes de la subsistance admettent la nécessité de la répartition des tâches, qui permet de faire attention à l'action mais ouvre aussi aux conséquences et aux anticipations qu'elles impliquent. Car selon elles la répartition n'est pas simplement celle des tâches physiques mais aussi de la charge mentale. « La leçon du processus de housewifization (impliquant la domestication de populations subalternisées, pour accomplir de basses tâches de subsistance à notre place), c'est qu'il faut répartir la sweat equity qui permet de redistribuer la charge mentale et physique du souci du monde. Ce n'est pas seulement répartir les tâches à faire, mais la charge mentale consistant à savoir quoi faire, quand le faire, qui le fait et comment l'anticiper »¹²⁸. Geneviève Pruvost explique dans son texte que cela revient à faire attention à sa quotidienneté mais qui n'est pas réducteur à son petit cercle individuel, car cela permet de se poser des questions plus globales. C'est par ailleurs, une manière de reprendre du pouvoir, une forme d'*empowerment*. La répartition des tâches domestiques, ou des tâches de ménages par exemple, permettrait-elle aux architectes hommes – ou personnes qui ne font pas le ménage, cela peut s'appliquer aux dominations de classes – de faire plus attention à la *ménagabilité* de leurs espaces. Un soin aux personnes qui vont prendre soin ?

Pour prolonger la thématique sur le métier d'architecte, il faut aussi aborder la question de la répartition des postes au sein du métier ou en lien avec la construction. Aujourd'hui il y a environ 60% des étudiant-e-s en école d'architectures qui sont des femmes or peu d'entre elles finissent par avoir les postes à responsabilité, la direction des agences et donc les prix et publications qui vont avec¹²⁹. Même si le terme de féminisation du métier est évoqué, il se trouve que cela concerne certaines positions et que dire des personnes racisées, non valides, de classes sociales pauvres. Les écoféminismes ne cherchent pas à prendre le pouvoir et le conserver aux mains d'une nouvelle classe dominante, il s'agit d'une manière de faire différente, c'est peut-être pour cela que certaines ne sont pas publiées, car effacé de ce modèle compétitif ou il faut se hisser au sommet. Mais ce problème reflète aussi des répartitions des rôles qui existent entre corps

127 — Rimlinger, Constance. « Travailler la terre et déconstruire l'hétérosexisme : expérimentations écoféministes ».

Travail, genre et sociétés, n° 42 : pages 89 à 107.

128 — Pruvost Geneviève, 2021, p.303

129 — En 2020, les Ajap mettent en avant 15 jeunes agences d'architectures représentées par 25 personnes dont seulement 8% de femmes. Voir l'article du Collectif Architoo. « Où sont les femmes architectes ? » *Metropolis*, 17 novembre 2021.

de métiers, entre l'architecte et les artisan-e-s. Dans le podcast *Le coeur sur la table*¹³⁰, on peut écouter dans un épisode un homme se remettre en question sur sa position au sein d'un chantier participatif. Il explique avoir eu l'habitude de faire certaines tâches, notamment autour de la charpente, car c'est ce qui est souvent valorisé car visible. Il explique qu'il essaye dorénavant de se mettre en retrait et d'accompagner des personnes qui se sentent moins à l'aise avec ce type de tâches, pour qu'elles puissent elles aussi produire quelque chose et se sentir gratifié pour leurs missions. Car il ne s'agit pas toujours de pouvoir se faire entendre, il faut aussi que les personnes dominantes veulent nous écouter. Dans l'entretien réalisé avec Louise Lemoine, chargée de projets aux Grands Ateliers à Lyon et organisatrice de l'événement Terre Femmes Savoirs Faire, elle m'expliquait que la volonté de stages et d'événements mixtes était nécessaire pour elles et eux et que malgré le fait que les hommes qui participent sont toujours un peu au fait de questions d'égalité, il leur est arrivé d'avoir des remarques particulières à propos de ce sujet.

*« Il y a eu des remarques, pas méchante, mais encore inscrites dans le patriarcat. Un homme nous a dit « mais faut vous faire entendre quoi, allez-y faites, faites-vous entendre, faites du bruit ». Mais bon c'est bien beau de dire cela, mais que je pense que ça fait longtemps qu'il y a des femmes, il y a des mouvements qui font du bruit et pourtant rien ne change. Donc voilà encore des éléments où c'est difficile pour les hommes de poser des questions et de d'être dans le juste. »*¹³¹

Mais Louise Lemoine était tout de même convaincue de la nécessité d'avoir des hommes qui se mettent à défendre la cause. On peut se demander comment nous tous et nous toutes — l'effort doit être collectif car il n'y a pas que les privilèges de genre, mais bien ceux de classe, couleur de peaux,.. qui s'appliquent sur des projets et chantiers — pourrions laisser de la place aux autres, accepter de ne pas être visibles à certains moments.

ENTREtenir LE LIEN, MATIÈRES DES CONSTRUCTIONS

Prendre soin et mettre en avant les formes de travail reproductifs, peuvent aussi s'appliquer très pratiquement à la matière et aux constructions. Le livre *Architecture du bien commun* de Salima Naji relate très précisément d'un type d'architecture qui est un exemple intéressant pour remettre au centre des questions de subsistance : l'architecture de collecte. Il s'agit de greniers marocains qui sont « né d'une volonté collective de faire face à l'adversité »¹³². Il y avait le besoin de s'associer en groupe pour protéger les collectes, les victuailles et les semences pour l'hiver ou l'année suivante. « Les greniers collectifs sont donc les symboles de l'économie du peu, de l'entraide comme seule garantie de la survie d'un groupe face aux incertitudes »¹³³. Dans le Haut-Atlas Marocain, l'architecture vernaculaire et traditionnelle présente de grandes constructions qui permettaient de mettre en sécurité et de stocker les collectes et récoltes de l'année. Elles n'étaient pas gardées individuellement dans chaque maisonnée mais dans des unités individuelles à l'intérieur de ces grandes constructions. Avec une apparence d'architecture défensive, comme expliqué dans une partie précédente à propos de la forme circulaire de ces bâtiments¹³⁴, elles ont des tours de défenses et sont situées dans des lieux imprenables. L'objectif de collecte parle donc de ce qu'on l'on y met, mais peut aussi être utilisé

130 — Binge audio. « L'ingénieur et l'infirmière » épisode 9. Consulté le 18 septembre 2022. Ecouter l'épisode pour plus de détail sur cette thématique de la répartition des rôles selon le genre, et notamment de la place du travail émotionnel des femmes.

131 — Issu d'un entretien réalisé le 18 novembre 2022

132 — Naji Salima, 2019, p.80

133 — *Ibid*, p.81

134 — Voir la partie : Des constructions corporelles écoféministes, p.74

pour parler de la manière dont ils sont construits. Les matériaux utilisés sont locaux et prélevés par les artisans sur les lieux de constructions, il s'agit principalement de la terre crue. Matière locale qui s'associait à un savoir-faire local, la centaine de greniers qui sont toujours actifs au début du 21ème siècle, dont plusieurs dizaines sont occupés et entretenus marquent la dimension communautaire derrière la vie du bâtiment et de ses matériaux, conservés grâce à des cycles de réparations.

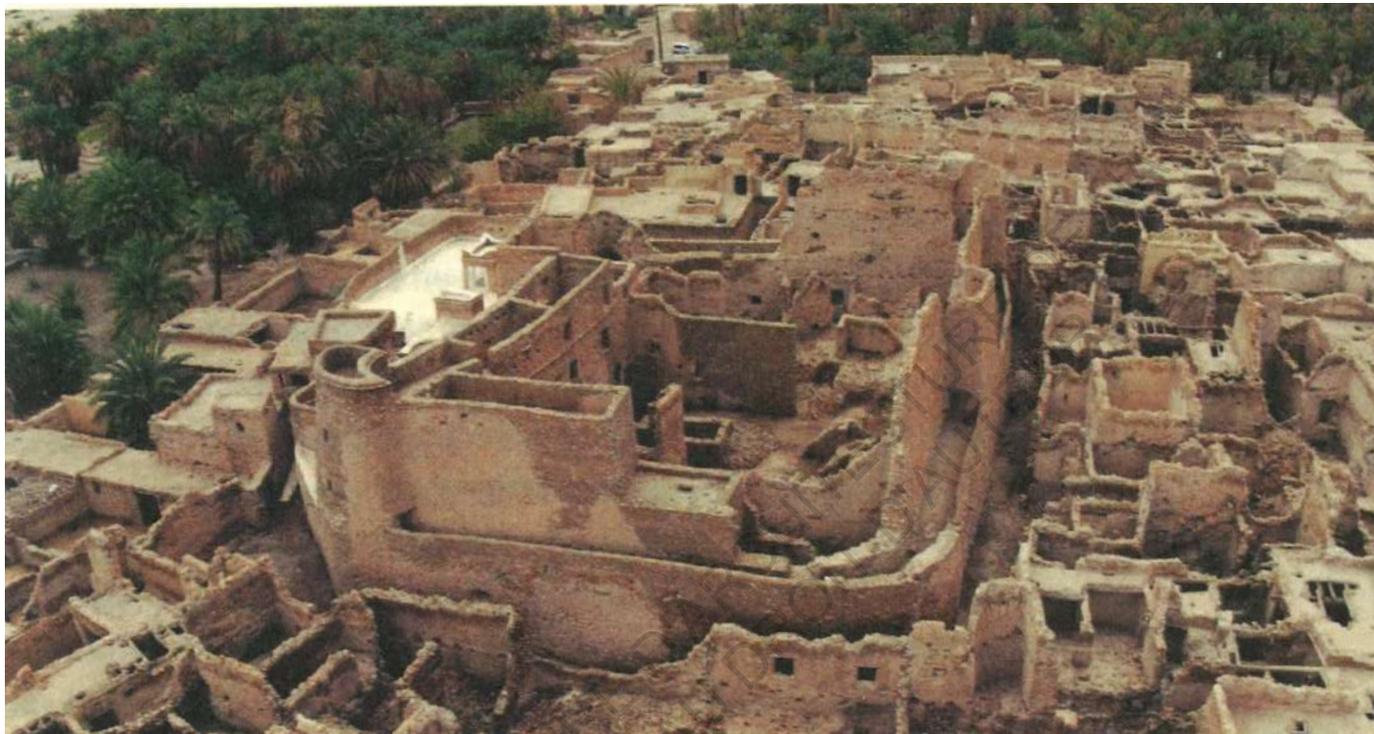


fig. 61: Grenier collectif de Tiskmoudine.
Dans Naji, Salima. *Architecture du bien commun*. Metispresse. Vues D'ensembles. Genève, 2019.

L'autrice évoque également l'histoire coloniale qui a mené à une dépréciation voire le rejet de ces architectures traditionnelles qui ne représentent pas l'idée d'une vie moderne occidentale. Elle explique que cela a des répercussions sur la sauvegarde de ces constructions qui sont de plus en plus délaissées, et elle l'explique via la langue qui marque les deux manières de penser la conservation du patrimoine au Maroc. Car en arabe, il existe deux termes pour le traitement des bâtiments anciens: *tarmin* qui désigne l'acte de réparer, de remettre en état. Il pourrait être équivalent de restaurer bien qu'il n'y ait pas de nécessité à garder les techniques et matériaux originaux. « C'est un mot courant, parfois un peu dévalorisé car justement renvoyant à un acte modeste d'entretien d'un bâtiment souvent considéré comme ancien. Il s'inscrit dans le principe de l'économie du geste et de la reproduction. » Par ailleurs du point de vue réglementaire, cet acte apparaît comme une simple réparation et ne nécessite qu'un acte déclaratif, car perçu comme un changement modeste du bâtiment. À l'inverse, le mot *islah* désigne la réhabilitation, le rajeunissement ou le renouvellement. Il s'agit même parfois de reconstruire un bâtiment neuf à la place de celui jugé trop ancien. « Cette stratégie radicale est d'autant plus appréciée qu'elle s'inscrit dans un contexte de non confiance culturelle vis-à-vis des procédés locaux. Le mépris colonial, devenu un mépris national, pour l'architecture de collecte, nourrit alors une logique d'effacement des lieux jugés indignes pour une vie moderne. »¹³⁵

Les greniers marocains se conservaient grâce à la restauration (*tarmin*) qui est intéressante pour les gestes d'entretiens qu'ils nécessitent. On pourrait continuer de donner cette place aux matériaux durant leur durée de vie, laisser

une place importante à la maintenance, activité essentielle et de reproduction. Ce qui revient à penser aux personnes qui fabriquent et entretiennent. Geneviève Pruvost parle dans son livre, de l'histoire qui transpire les matériaux et comment ces histoires peuvent avoir accentué ou permis un passage rapide aux objets standardisés et industrialisés. Elle explique que les sociétés nomades et paysannes ne se sont pas encombrés d'objets, non seulement pour les questions pratiques du transport mais aussi pour ne pas s'encombrer d'une « généalogie d'usage ». Vivre quotidiennement au milieu de matières lestées d'histoires, cela peut tout aussi bien être merveilleux, doux, intéressant qu'effroyable : la conscience du labeur peut faire respecter le pain (« ne pas gâcher », remercier), mais aussi conduire à la détestation, quand l'injustice de ce qui se passe en cuisine transpire à chaque bouchée.¹³⁶

Il faut donc « connecter la matière à l'histoire de sa fabrique, à une toile d'usages qui ne peuvent pas être ignorés »¹³⁷ c'est-à-dire penser aussi aux personnes qui fabriquent, elle met notamment en garde sur la relocalisation de la subsistance, qui ne signifie pas forcément que cela apporte des conditions sociales suffisantes aux personnes qui produisent pour nous.

Mais Geneviève Pruvost parle aussi de la matière comme un moyen de mutation, à l'origine de nouvelles réinventions : « Le travail de la matière. C'est ce qui va nous relier. Il y a une puissance de la transformation collective d'une matière qui ne nous aliène pas, parce qu'on va faire en sorte qu'elle nous libère. On va se mettre en capacité d'être à l'écoute de ses capacités de régénérations et d'inventions. Puisqu'elle va se réinventer à notre contact et on va se réinventer en retour. Et bien ça c'est quelque chose de très fort. Et qui peut produire de l'égalité, de la justice. »¹³⁸



fig. 62 et 63 : Restauration du grenier d'Ait Kin. Dans Naji, Salima. *Architecture du bien commun*. Metispresses. Vues D'ensembles. Genève, 2019.

La reproduction est centrale et les écoféministes insistent pour remettre au centre les lieux de sa fabrique. L'architecture qui a attiré à nos conditions d'existence ne se fait plus quotidiennement, comme une tâche collective de subsistance, mais pourrait peut-être le redevenir. Notamment par ces matériaux et l'entretien qu'ils nécessiteraient, tout en étant bien répartis. C'est peut-être tout cela une architecture compagne, une architecture qui met en avant la question de la subsistance, par sa fonction mais aussi formellement grâce à sa matérialité, une construction de subsistance elle-même.

136 — Pruvost Geneviève, 2021, p.324

137 — *Ibid*

138 — Kempf, Hervé. Dans les campagnes, « nous pouvons reproduire de petites sociétés autogérées » Entretien de Geneviève Pruvost. Reporterre, juin 2022.

C — Faire communauté, tisser des liens

fig. 64 : Bilie et Carol à WomanShare, une communauté des Women's Lands. Prenant un bain en extérieur. Dans Flamant, Françoise. *Women's Lands, construction d'une utopie. Oregon, USA 1970-2010*. Fonctions dérivées. Donnamarie-Dontilly: iXe, 2015.



La communauté est un thème qui revient souvent. Que ce soit les communautés de femmes qui organisent et luttent ensemble ou les communautés de subsistance par exemple, elles semblent nécessaires pour les écoféministes afin de se défaire du modèle de vie courante. C'est d'ailleurs par des communautés que les écoféministes ont pu expérimenter d'autres modes de vies, comme les femmes lesbiennes séparatistes qui ont créées les Women's Lands. En Oregon, loin des regards mais à proximité de la Californie qui a rassemblé de nombreuses communautés hippies dans les années 1960, se sont installées dans les années 1970 des maisons, des cabanes avec des potagers autour, pour abriter ces communautés de femmes. Une vingtaine de lieux sont répertoriés dans les années 1980, bien que de nombreux petits lieux satellites devaient graviter autour des lieux phares. Les femmes des Lands choisissent une vie séparée de la société, elles se retirent et ne comptent que sur elles-mêmes pour leur bonheur. Elles sont convaincues qu'il faut changer la culture inscrite en chacune d'entre elles et cela pouvait uniquement se faire hors de la culture patriarcale, elles font donc le choix du séparatisme. Mais la communauté ce n'est pas que s'exclure, c'est aussi tisser des liens avec d'autres, recréer de nouvelles relations, apprendre à vivre avec d'autres qu'humains. Et réfléchir à l'espace et à l'architecture que ces expériences communautaires proposent est enrichissant.

« La terre, la langue, la culture et la communauté ne sont pas des domaines séparés, mais sont imbriquées les unes dans les autres de telle sorte que chacun ait accès à la terre. »¹³⁹

LA MAISONNÉE, RÉORGANISATION DES LIEUX DE VIE

La première communauté ou plutôt premier groupe d'individus qui existe aujourd'hui sont les familles, voir les foyers ou ménages pour trouver des synonymes. C'est la première entité en nombre et à laquelle on peut toutes et tous s'identifier. Et pour reprendre le credo féministe évoquée dans la partie sur la subsistance « le personnel est politique », il peut être intéressant de s'interroger sur la forme de ce vivre ensemble. On a abordé la subsistance et le partage du travail défendus par Geneviève Pruvost et on verra ici le concept de « maisonnée » qu'elle pose comme fondamental et nécessaire. Car les ménages et les foyers n'ont plus le même sens que dans les sociétés paysannes, « le retour au terme de « maisonnée » permet d'insister sur le caractère collectif de ces cohabitations qui vont au-delà de la parenté »¹⁴⁰. Le terme met l'accent sur l'aspect divers, mixte et intergénérationnel de cohabitations qui se font au sein d'une unité de vie. L'autrice met en avant ce concept pour appuyer son argumentaire sur la subsistance, qui nécessite plus que deux ou trois personnes pour toutes les tâches domestiques, mais peut aussi offrir de nouvelles spatialités.

« En trois siècles, l'Europe passe ainsi de maisonnées interagissant avec

139 — Mies, Maria, et Veronika Bennholdt. *La subsistance : Une perspective écoféministe*. La Lenteur. Saint-Michel-de-Vax, 2022. p.276
140 — Pruvost Geneviève, 2021, p.163

un milieu de vie nourricier (forêt, rivière, champs, animaux) à des zones pavillonnaires, entourées de gazon non comestible, avec des usines lointaines, qui fabriquent plats préparés et vêtements synthétiques, suivant un haut niveau de division internationale du travail »¹⁴¹ nous dit Geneviève Pruvost. Ce glissement de société produit donc de nouveaux espaces et il est intéressant de se demander ce qu'une mutation vers la maisonnée produirait. On pourrait imaginer un retour à une cohabitation dans une grande bâtisse par exemple, mais il me semble que ce qui apparaît le plus souvent est un système de constellations d'espaces. Est-ce le tout qui forme une maisonnée ? Françoise Flamant décrit la manière dont l'habitation était conçue dans les Women's Lands et cela éclaire sur une manière de vivre en communauté dans un lieu, qui tend à effacer les dominations qui existent au quotidien.



Une même configuration d'ensemble s'est peu à peu imposée dans les diverses communautés : chacune s'organise autour d'une maison principale, lieu collectif où se tiennent les réunions, où l'on fait la cuisine et où l'on prend les repas, où l'on peut lire et s'entretenir avec les voisines. Cette grande maison comprend parfois une chambre pour les visiteuses de passage. Les habitations individuelles sont quant à elles bâties à distance les unes des autres, de façons à grandir une vie privée à l'écart des regards curieux ou des contrôles intempestifs de la collectivité. Elles forment une sorte de couronne autour de la maison principale. Une clôture en bois cerne le tout et au-delà, quelques mètres plus loin, la forêt dense qui enveloppe la Land constitue une triple enceinte protectrice.¹⁴²

Cette configuration spatiale est similaire avec ce que j'ai pu voir à la ZAD de Notre Dame des Landes, une constellation de cabanes autour des lieux communs et de vies communes. Le besoin de vie privée est évident et nécessaire donc des cabanes individuelles gravitent autour de ces lieux de vies. Là-bas on

fig. 65 : Croquis de l'organisation de WomanShare en 1975. Constellation des cabanes autour de la maison principale. Dans Flamant, Françoise. *Women's Lands, construction d'une utopie*. Oregon, USA 1970-2010. Fonctions dérivées. Donnemarie-Dontilly: iXe, 2015.

141 — Pruvost Geneviève, 2019

142 — Flamant Françoise, 2015, p.74

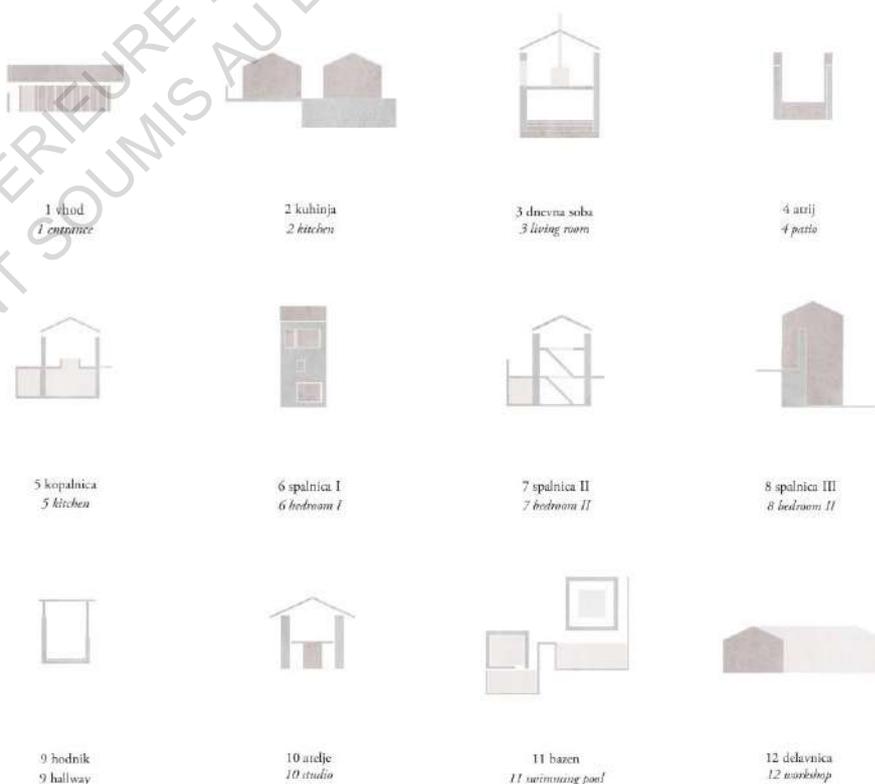
nomme d'ailleurs « collectif » le groupe de personnes qui vivent sur un lieu, ce qui serait l'équivalent d'une maisonnée. Car par exemple, à la Rollandière, lorsque j'ai pu déjeuner chez eux, ils et elles étaient en train de préparer de la compote qui allait servir pour l'année aux habitant-e-s de ce collectif, le lieu définit l'unité de subsistance.



fig. 66 : Photographie du village de Topolo. Site internet du collectif Robida.

Mais ce mode de vie en communauté parle aussi de la déconstruction totale de la forme d'habitat conventionnel qui est liée aux rôles traditionnels des hommes et des femmes. Dans les Women's Lands, les femmes et amantes avaient chacune leur habitat et parfois les enfants en avaient une aussi. La séparation des espaces, un peu comme un éclatement des pièces offrirait une liberté, une indépendance à chacune et chacun. Est-ce cela s'offrir une chambre à soi ? On peut alors réfléchir à comment l'éclatement des pièces peut permettre une transition vers une égalité et une vie en communauté. Le collectif italien Robida s'est installé dans le village de Topolo à la frontière slovène – qui est marqué par un exode rural suite aux différentes guerres du 20ème siècle. Il compte aujourd'hui 23 habitant-e-s et leur installation propose une occupation spatiale particulière, qui leur a d'ailleurs permis de gagner le prix New European Bauhaus dans la catégorie « Donner la priorité aux lieux et aux personnes qui en ont le plus besoin ». Dans ce village composé de petites maisons abandonnées, leur projet était de faire avec le déjà-là et de ne pas intervenir sur les maisons qu'auraient nécessité des agrandissements pour répondre aux besoins contemporains de l'habitat. Ainsi la générosité des espaces, ils et elles la trouvent en habitant plusieurs de ces maisons : le village comme une maison.

fig. 67 : Inventaire des typologies de pièces à l'échelle du village. Robida Collective.



Le concept découle d'une expérience vécue, où les tâches de la vie quotidienne étaient dispersées dans les nombreux espaces vides du village en raison du manque d'infrastructures de base dans les maisons des gens (le petit-déjeuner commun était pris dans une maison, la salle de bain utilisée était

dans une autre, le travail sur l'ordinateur était fait dans la seule maison avec internet).¹⁴³

Certaines maisons sont gardées privées et offrent des espaces d'intimité, mais on peut dire sans grand doute que la notion de confort est élément définit, quand il faut aller aux toilettes dans une autre maison, puis sortir au petit déjeuner dans une troisième, c'est un grand changement par rapport aux modes d'habiter généralisés en Europe. Ce qui retravaille donc le rapport entre extérieur et intérieur, la rue devient un couloir, les limites sont moins franches et les acteur.ices du projet évoquent la place que cela laisse à la communauté, qui prend soin des autres et du lieu grâce aux nombreux déplacements et rencontres que chacun fait dans sa journée.

Cet exemple est peut-être une version contemporaine d'une maisonnée à échelle d'un village, mais il y a tout de même des limites à voir sur ce modèle. Ici le collectif s'est installé car ils et elles avaient une connaissance qui habitait le village et il est préférable de penser l'arrivée de ces nouveaux.elles habitant-e-s via un ou une intermédiaire. Mais ces néo-ruraux qui initient un tel changement spatial, bien qu'ils s'installent pour certain-e-s durablement dans le village, peuvent aussi provoquer une scission avec les habitant-e-s originels du lieu. Le mouvement s'apparente effectivement à une gentrification des espaces ruraux, qui peut mettre en tension des modes de vies très différents. Mais ce projet répond aussi aux manques d'habitants dans les zones rurales et pallie au choix touristique souvent faits pour faire revivre ces espaces délaissés. Mais comme le racontent Maria Mies et Veronika Bennholdt : « il existe de multiples manières de créer une communauté et il existe toutes sortes de communautés »¹⁴⁴ alors l'expérimentation est la bienvenue.

DES COMMUNAUTÉS ET DES COMMUNS

Les communautés comme on a pu le voir dans l'exemple du collectif Robida ou des Women's Lands, sont souvent confrontées à une question importante qui est celle de la propriété et des terres qu'ils et elles peuvent occuper. Cela nécessite souvent des terres privées ou alors une mise en commun de différentes propriétés. C'est cette notion de commun qui est intéressante à regarder de plus proche. Les féministes de la subsistance : Maria Mies, Veronika Bennhold, Vandana Shiva ou encore Silvia Federici ont beaucoup écrit dessus et proposent de les réinventer car c'est via ces communs et leurs communautés qu'elles imaginent enrayer la société capitaliste, patriarcale et colonialiste.

Maria Mies et Veronika Bennholdt expliquent dans leur livre *Subsistance* que le modèle agricole occidental a détruit les formes de communs qui existaient dans les sociétés paysannes en supprimant la subsistance des populations, elles partent de ce modèle pour nous amener à réfléchir aux modes de privatisations qui sont à l'œuvre sur toute la planète. Ces biens communs étaient en général le bois du village, le puits, les prés, que les habitant-e-s utilisaient et entretenaient de manière bénévole. Il n'y avait pas de mise en avant d'intérêts privés sur ces communs car ils étaient un moyen d'existence pour chaque maisonnée. Cependant au 17^{ème} siècle, le système d'enclosure¹⁴⁵ qui consiste à rendre clos des terres communes aux villageois et villageoises, a bouleversé l'utilisation des terres en Europe. En France, Sarah Vanuxem parle dans son livre *La propriété de la terre des différents systèmes de propriétés*. Premiè-

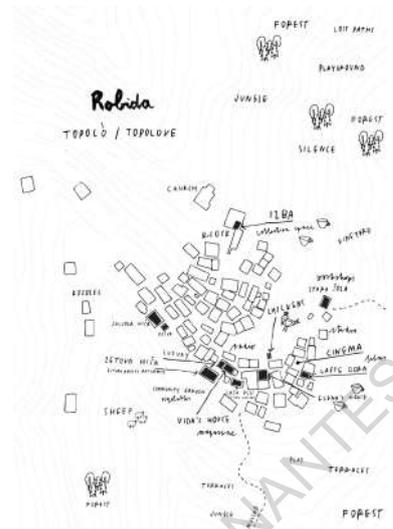
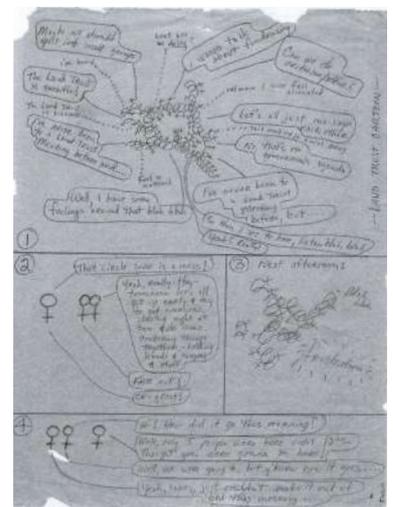


fig. 68 : Plan du village, Robida Collective.

fig. 69 : Dessin d'explication du consensus comme une méthode de vie en commun. Dans Flamant, Françoise. 2015.



143 — Issu du site web : « Robida Collective ». <https://www.robidacollective.com/projects/the-village-as-house>.

144 — Mies Maria et Bennholdt Veronika, 2022, p.308

145 — Signifie « usurpation des biens communaux et de tenures individuelles par l'effet de la puissance seigneuriale ». F Gautier, *Dictionnaire des biens communs*. Lu dans Vanuxem, Sarah. *La propriété de la terre*. Wildproject. Le monde qui vient. Marseilles, 2022, p.22

rement, les propriétés simultanées qui ont existé avant l'essor de la propriété privée exclusive, consistaient en saisines ou utilisations de la terre. C'est-à-dire que le propriétaire du bien foncier était le seigneur mais l'usage et la récolte appartenait au paysan ou à la paysanne et en étaient redevable. C'est avec le code napoléonien en 1804 que le statut de propriété change, « la propriété foncière ne signifie plus la faculté de jouir d'une ou plusieurs utilités de la terre, mais un droit de l'assujettir et de la dominer : immobilisée, réduite à sa matière, la terre se trouve entièrement soumise à son propriétaire » explique l'autrice, c'est la théorie classique de la propriété. Puis dans les années 1980, apparaît la jouissance hors sol, qui permet la propriété immatérielle avec notamment la création de la propriété intellectuelle et des brevets. C'est avec cette dernière que des entreprises pourront s'approprier des substances naturelles et en faire de l'argent. Selon les féministes de la subsistance, ils s'accaparent des biens communs, tels que l'eau, les forêts, des plantes alors qu'elles appartenaient à tous et toutes, notamment aux sociétés paysannes qui utilisaient ces ressources au quotidien¹⁴⁶. Le retour aux biens communs pour ce qui est des éléments de notre environnement et des communaux — qui désignent ces terres communes utilisées par les habitant-e-s de ces communautés — est donc nécessaire pour ces écoféministes, qui défendent le droit de disposer d'un accès à la terre, « un champ à soi » selon Bina Agarwal.¹⁴⁷ Mais Mies et Bennholdt insistent cependant sur un point, il faut recréer des communautés afin de garantir et de préserver ces biens communs. Car là où a existé des communautés, des biens communs ont été entretenus, protégés, utilisés, parce que l'existence de ces personnes reposait sur ceux-ci.

«Réinventer les biens communs au sein de la société industrielle approvisionnée par un système de marché mondial anonyme, signifierait avant tout de recréer des communautés qui prendraient en charge et se sentiraient responsables d'écorégions ou de domaines de la réalité et de la vie, et en feraient la base de leur moyen d'existence.»¹⁴⁸

Pour se réapproprier les communs, les autrices se sont penchées sur un phénomène qui découle de ce changement en société industrielle mais qui pourrait être un moyen de revenir à ces communs : les déchets organiques. Elles expliquent qu'ils apparaissent avec la diminution du nombre de cultivateurs et donc de la diminution du nombre d'animaux qui brouaient et mangeaient de nombreux restes alimentaires. S'en suit alors une gestion de ces déchets qui sont valorisés par le capitalisme pour en produire une valeur. Ainsi on expédie des déchets organiques vers d'autres régions voir d'autres pays — principalement dans le Sud du globe. Elles imaginent alors que la gestion de ces déchets à échelle locale et par la communauté produiraient un changement sur le mode de consommation et donc le mode de production. Mais ce changement ne peut se faire par la privatisation et l'intérêt privé qui domine notre monde actuellement. Cette proposition est intéressante et semble pertinente pour initier une responsabilité de la part des humains mais semble aussi un peu dépassée, le livre datant de 1999, la question des déchets s'est peu à peu développée même s'il y a toujours une externalisation de sa gestion et de légers changements sur la consommation et la production. Mais ce qu'il faut retenir de cette proposition est la place de la gouvernance que les communs amènent, car vivre en communauté a amené de nombreux troubles au sein de celle-ci, et proposer un changement radical de l'organisation de nos sociétés, parle de gouvernance.

146 — Je fais ici référence à l'accaparement de l'eau, la destruction des forêts mais aussi le brevetable des semences ou de molécules produites par les plantes elles-mêmes. Ce dernier point est un des combats pour lequel Vandana Shiva est reconnue.

147 — Agarwal Bina, *A Field of One's Own: Gender and Land Rights in South Asia*, 1994. Cambridge University Press. Lu dans Pruvost Geneviève, 2021.

148 — Mies Maria et Bennholdt Veronika, 2022, p.288



fig. 70 : Mierle Laderman Ukeles, avec deux employés, pour sa performance "Touch Sanitation Performance," 1979.

Comme le dit Maria Mies, « il n'y a pas de communs sans communautés » c'est-à-dire que faire communauté est nécessaire pour parler de commun et les écoféministes ont pensé les manières de vivre ensemble et de fonctionner en groupe. Starhawk parle de « leadership d'habilitation », qui nécessite une grande volonté et implique la persuasion, le partage du pouvoir, l'information et l'attention. Donna Haraway parle dans sa fiction du jeu qui « permettait de fabriquer des manières suffisamment sûres de se lier réciproquement, dans des enchevêtrements faits de conflits et de collaborations. Les pratiques de l'amitié et du jeu, ritualisées et fêtées en grande pompe ou de manière intime, étaient au coeur des dispositifs aux moyens desquels on faisait des parents »¹⁴⁹. En urbanisme, le podcast *Les sorts de la cité* parle de marches exploratoires comme moyen de travailler avec les usager-ère-s qui mettent tout le monde en discussion et en partage. Mais Dominique Poggi, sociologue, explique que malgré cela les femmes proposent des choses mais pas pour elles, pour leurs enfants, les personnes âgées et cela demande donc un vrai travail d'accompagnement. À cela, s'ajoute la maîtrise d'usage, qui est une démarche formelle pour prendre en compte les usager-ère-s, qui leur donne une autorité. Ils et elles sont au coeur des décisions. Ce n'est pas juste une participation mais une pratique.

Et l'on voit bien que cette pratique est nécessaire pour fédérer autour de communs, qui deviennent un élément récurrent dans de nombreux projets architecturaux, mais où, dans un système de logements en locations, est souvent laissé à l'abandon. Car pour que les terrasses, salles et espaces communs soient utilisés, entretenus, vivants, il faut une communauté qui s'en occupe. Il faut peut-être même que cela soit lié à une nécessité, à la subsistance.

LA COMMUNAUTÉ DES VIVANTS, HYBRIDATION SPATIALE

Dans le livre de Clara Breteau *Les vies autonomes*, une enquête poétique — vue précédemment¹⁵⁰ —, elle parle de l'esthétique qui produit un attachement aux lieux. Mais cet attachement permet aussi une transformation du lien entre les habitant.es et leur habitat notamment car « le milieu vivant se voit redonner un pouvoir expressif, une parole ou tout du moins, une capacité à faire signe »¹⁵¹. Cela donne lieu à une attention aux vivants présents sur leurs lieux de vie, pour lutter contre la diminution des espèces vivantes. Mais cela permet un lien plus étroit entre humains et non-humains grâce à un lien de communication entre vivants, par les signes, où les humains sont appelés à en être producteurs.

149 — Haraway Donna, 2020, p.319

150 — Voir la partie : Richesse esthétique, p.52

151 — Breteau Clara, 2022, p.109

Ce qui change aussi durablement la manière de penser l'espace dans lequel nous évoluons, en parsemant les lieux de leurs présences et en décloisonnant les frontières strictes entre monde humain et non-humain. Cette prise de conscience du monde vivant qui nous entoure permet également un élargissement de notre monde. La détermination à se laisser ouvert aux liens avec le monde vivant qui les entoure, amène les habitant-e-s à repenser le lien entre dedans et dehors. Que ce soit par la prolongation de l'habitat par une serre, une véranda, ou bien l'agrandissement d'un lieu de vie, et les différentes matérialités. Ou encore par le mélange des objets entre intérieurs et extérieurs, avec des meubles qui se retrouvent dehors : vaisselles, baignoires, miroirs, armoires ou à l'inverse des éléments extérieurs qui se retrouvent à l'intérieur : branches, rochers, champignons et qui meublent les espaces de vies. Cela peut parfois donner lieu à une anthropomorphisation du monde non-humain mais qui ne semble pas dans une volonté de contrôler mais plutôt de produire une hybridation, une « fertilisation croisée entre humains et non-humains »¹⁵². C'est cette notion qui va nous intéresser, car les écoféministes proposent d'annuler le dualisme humain/nature et il semble donc important que la notion de communauté soit multispécifique. Donna Haraway propose à la fin de son livre *Vivre avec le trouble*, une histoire ou plutôt des histoires fictionnelles qu'elle imagine basé sur une communauté multispécifique qu'elle nomme « compostiste ». Ces « communautés intentionnelles migrantes », étaient composées d'une centaine de personnes qui se déplaçaient et migraient vers des lieux en ruine, entre humains et non humains à la guérison de ceux-ci. Haraway met en avant dans ce récit un point important pour elle : la question de la parentalité, elle propose ici des « parentèles dépareillées » qui désignent des relations autres que biogénétiques et conventionnelles. Chaque enfant qui voit le jour dans cette communauté a trois parents, ce qui propose un rapport à la transmission plus fort. S'ajoute à cela une connexion avec un symbiote (un organisme en état de symbiose). Les enfants à naître se voyaient attribuer un animal symbiote avec lequel ils étaient liés¹⁵³. « Les Enfants du Compost en vinrent à se percevoir comme partageant le genre humus. Le cœur de l'éducation prodiguée aux plus jeunes consistait à apprendre à vivre en symbiose afin de prendre soin de son symbiote animal et de tous les autres êtres dont il avait besoin »¹⁵⁴. Parfois les enfants peuvent se voir attribuer quelques gènes et micro-organismes provenant de son symbiote animal. Ce qui en faisait des humains hybrides, peut-être même cyborg.

fig. 71 : Pages du livre de Haraway, Donna. *Vivre avec le trouble*. 2020.



152 — *Ibid*, p.149

153 — Donna Haraway utilise un pronom personnel neutre, non genré qui est traduit en français par ul.

154 — Haraway Donna, 2020, p.300

C'est ce type de récit qui peuvent permettre une réconciliation des humains et des non-humains, ou du moins une association des deux, dans un contexte où l'on pense « préservation de la nature » par des « parcs naturels » exclus de tout usages humains. C'est ce que s'accordent à dire Starhawk ou Anna Tsing, en s'appuyant sur des observations de populations autochtones :

« Il y a des types d'écosystèmes, affirment des défenseurs, qui ont besoin de l'activité humaine [...] c'est l'idée que les activités humaines doivent faire partie de la forêt au même titre que les non-humains. Dans cette perspective, les humains, les pins, les matsutakes et bien d'autres espèces doivent, tous ensemble, fabriquer le paysage. [...] Cet idiome, m'a permis de m'adresser plus généralement à la manière dont les paysages sont les produits d'une mise en forme involontaire, c'est-à-dire d'un ensemble imbriqué d'activités qui fabriquent un monde par de multiples agents, humains et non humains. »¹⁵⁵

Penser la communauté multispécifique permettrait-elle alors de changer notre manière d'interagir, ou de travailler le paysage, voir l'architecture. C'est ce qu'explique Léa Mosconi, dans un article pour les Cahiers de la recherche architecturale, urbaine et paysagère, « L'architecte à l'épreuve de l'animal ». En interrogeant la norme et le hors norme par le prisme animal, elle évoque notamment un projet de papier réalisé par des étudiant.e.s de l'école d'architecte de Nantes, qui propose de co-construire avec l'animal. Il s'agit d'une étable en pisé qui évolue au fil des saisons. Coffré par du foin, qui sera mangé par les vaches, cela laissera place à un lieu où elles pourront donner naissance à leurs veaux, puis qui finira par se déliter. « Le bâtiment est donc pensé en fonction du rythme biologique de l'animal, sa morphologie est générée par les pratiques de la bête, provoquant une architecture spatialement et conceptuellement hors de la norme. Est-ce la co-construction humaine et animale qui permet cette transgression de la norme ou bien seulement le cadre dans lequel se fait le projet où n'apparaît pas (ou peu) la « domination humaine » ? »¹⁵⁶ C'est vers ce travail hybride, en symbiose avec les autres qu'humains que les écoféministes perçoivent un futur moins oppressant et hiérarchique. Et qui pourrait se faire architecturalement par la compréhension plus globale d'autres êtres, en les laissant agir et avoir leur place dans la conception et évolution de notre environnement construit.

L'architecture compagne se retrouve ici échafaudée par des mélanges, des changements effectués par les frottements entre personnes, humains, non humains. En proposant les communautés comme changement de société, les écoféminismes et d'autres mouvements radicaux proposent des contaminations qui peuvent impacter notre manière d'habiter et de construire.

Faire à partir des projets écoféministes, c'est prendre en compte les différentes corps, dans leur globalité, penser à l'entre subsistance qui amène à évoluer en communauté. Mais on a pu voir qu'il y a peu de réalisations spatiales qui s'ancrent pleinement dans le cadre écoféministe. Les terres de femmes françaises issu des Women's Lands étasuniennes perdurent peut-être mais de manière très secrète et moins revendiquée¹⁵⁷. Pauline Cohadon, l'autrice du

155 — Tsing, Anna Lowenhaupt. *Le champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*. La découverte. Les empêcheurs de penser en rond. Paris, 2017. p.230

156 — Mosconi Léa, 2022

157 — Voir le travail de Constance Rimlinger et Geneviève Pruvost qui étudient en France les lieux emprunts d'écoféminisme.

podcast Les sorts de la cité que j'ai pu interroger, explique que les mouvements écoféministes ont du mal à se matérialiser en France et quand ils le font, c'est pour se mettre en dehors, dans des villages, dans des endroits safe. Car si l'architecture n'a aujourd'hui, dans sa forme conventionnelle, très peu de coloration écoféministes c'est aussi que ce métier et cette discipline est dans une position dominante, de décisions spatiales très importantes. Le choix est donc de tout faire en autopromotion, autoconception, autoconstruction. C'est d'ailleurs par sa radicalité forte que le mouvement intègre peu les couches de la fabrique architecturale actuelle, mais c'est aussi peut-être bien que cela reste ainsi. Car si l'architecture applique les transpositions spatiales que j'ai essayé de tirer des exemples et théories écoféministes, par petites touches – comme la forme circulaire, la maisonnée, la prise en compte des corps,... – cela sera certes un changement mais perdra de sa force et le caractère total que les écoféminismes impliquent.

Il y a des applications spatiales qui sont riches, intéressantes et aussi nécessaire à interroger, essayer, encourager. Mais ce que les différents exemples induisent c'est aussi de changer de posture et laisser place à un accompagnement par les architectes. Car l'institutionnalisation des mouvements, ou initiatives, notamment par les villes, fait perdre beaucoup de sens aux idées qui sont défendues, et il pourrait en être de même par l'architecture. A moins que les architectes soient aussi politisé-e-s et peut-être même militant-e-s.

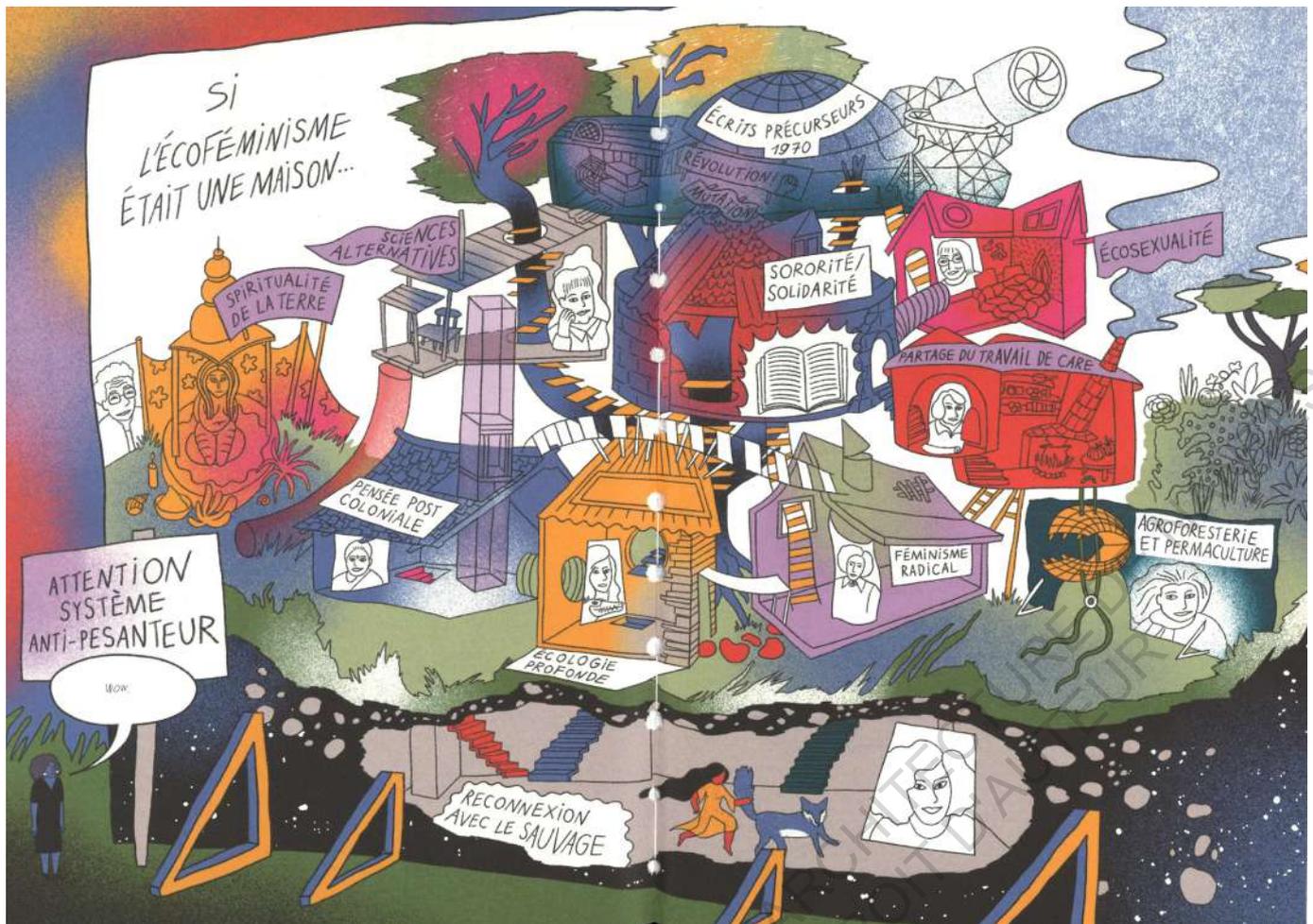


fig. 72 : Dessin de la BD : Burgart Goutal, Jeanne, et Aurore Chapon. *Resisters*. Tana. Paris, 2021.

— Conclusion

Il nous faut revenir à nos premiers étonnements, nous sommes à l'aube d'un renouveau écoféministe. De plus en plus de livres sortent sur cette thématique et de plus en plus de livres sont aussi imprégnés de ces notions sans en avoir l'étiquette. On ne peut savoir si ce mouvement perdurera mais il semble être partie pour rallonger sa courte histoire. C'est ce qui nous amène à chercher dans quelles mesures les pensées et pratiques écoféministes peuvent avoir un impact sur l'architecture et les manières d'habiter.

On pourra retenir quelques grands principes où les écoféminismes semblent pouvoir proposer une implication architecturale qui modifiera considérablement nos paysages s'ils adviennent. Les histoires, les narrations semblent nécessaires à une bascule écoféministes et paraissent ouvrir de nouveaux horizons pour tous les champs. Architecturalement on imagine que de nombreux dessins s'offrent à nous mais encore faut-il décloisonner notre esprit pour penser large, et faire tomber les héros de l'histoire actuelle. La force de l'écrit semble à portée de main de la discipline, et pourrait permettre à tous et toutes de s'essayer à l'architecture par cette approche. Cela se rapproche de la créativité libératrice que les écoféministes défendent. En s'essayant à des formats, des hybridations de médiums et de genres, elles invitent l'architecture à se représenter différemment, en cassant les codes et en rendant les limites floues. D'autre part, mettre au centre les pratiques et actions reproductives changerait fondamentalement nos habitudes spatiales et nos lieux de vie. Comme on a pu le voir avec la répartition des tâches, la place de la paysannerie, la maisonnée ou encore l'entretien des matérialités. L'activisme de la fabrique quotidienne suggère une pratique autonome et interdépendante des activités de subsistance et donc par extension des actes d'habiter et de bâtir. Enfin, l'hybridation, le mélange aux autres humains ou autres qu'humains posent la nécessité de faire ensemble. La communauté, le groupe et les mélanges qu'il initie sont nécessaires à une transformation et un enrichissement de notre monde. Les contaminations que cela peut engendrer sur nos relations, et notre fabrique des lieux.

Néanmoins, on peut aussi mesurer certaines transpositions architecturales issues des théories ou pratiques écoféministes. L'entrée sur le corps est nécessaire, elle décloisonne les catégories, fait de la place aux sensations corporelles et aux vécus singuliers de chaque être, mais surtout permet de sortir de l'exceptionnalisme humain. Mais on voit aussi la limite des écoféministes quand elles tendent à genrer de nouvelles formes ou matières. Le deuxième point ambigu est celui de la symbolique et du pouvoir-du-dedans. La grande force des écoféministes et de réhabiliter la capacité d'agir et du pouvoir de transformation collective pour tendre vers un nouvel horizon. Or l'utilisation de la magie pour y arriver est encore un peu limitante. Les spiritualités écoféministes se transposent encore peu dans l'espace et restent difficilement acceptées et comprises en

France. Nos imaginaires n'ont pas encore remplacé les symboles obsolètes. L'architecture compagne se constitue de toutes ces suggestions qui ne sont que des tentatives. S'esquisse alors par petit bout, et toujours dans cette nébuleuse écoféministe, les possibilités qui s'offrent à nous. Mais attention, il est fondamental que l'architecture compagne soit tout cela à la fois. Évidemment il y a des nombreuses nuances comme il y a de nombreux débats au sein des écoféminismes, ce qui laisse plusieurs directions possibles. En revanche, ce qui est constitutif des écoféminismes c'est sa radicalité et sa pensée révolutionnaire. On peut pourtant percevoir ce mémoire comme un inventaire de solutions possible, à appliquer par couche pour écoféminiser l'architecture à certains endroits. Or la mutation écoféministe de notre monde nécessite une transformation totale du système de notre société, où l'architecte n'aurait d'ailleurs plus sa place, ou du moins une forme totalement nouvelle. C'est d'ailleurs là que le titre prend tout son sens : une architecture qui accompagne.

Étudier l'écoféminisme par ses répercussions possibles sur l'architecture fait penser que l'architecture est toute puissante. Elle est puissante et a des conséquences très forte sur nos vies, or ce n'est pas uniquement par l'architecture que le virage est à prendre. Le changement sociétal que l'on doit prendre est surtout structurel. Les propositions féministes ou décoloniales sont déjà des bouleversements. Lorsqu'on lit et que l'on comprend les systèmes d'oppressions qui existent on veut ne plus en être imprégné. Or les années d'assimilations rendent difficile le fait de s'en détacher. C'est la même chose avec les écoféminismes. On peut y croire, être d'accord ou pas, mais on ne peut pas faire autrement que de percevoir des choses que l'on ne voyait pas avant. Cependant, pour toutes ces raisons, il n'est pas simple d'appliquer et de matérialiser ces idées nouvelles. La remise en cause du système structurel chez les écoféministes fait croire que l'on peut changer facilement les choses, que tout est à notre portée. Mais il semblerait que la mise en forme de ces concepts mette du temps se concrétiser, nous donnant un vaste champ des possibles.

Les écoféminismes par le biais architectural sont très vaste et chaque parties, propositions, idées pourraient se prolonger par des réflexions plus ciblées. C'est d'ailleurs à cela que ça invite, à une poursuite et à des expérimentations. Je peux percevoir les limites de théorie dans l'analyse mais aussi dans la transposition spatiale, l'exercice d'imagination est complexe et me semble difficile sans réalité, sans matière entre les mains. J'espère pouvoir continuer d'explorer ces thématiques par des mises en œuvre, en actions. Ce travail n'apporte pas toutes réponses que l'on pouvait projeter, mais c'est peut-être là l'essence des écoféminismes. Ils permettent de lire le monde différemment et donc posent plus de questions qu'apportent de réponses.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

— Médiagraphique

LIVRES

- + Ateliers de l'Antémonde, *Bâtir Aussi*, Sorcières, Cambourakis (Paris, 2019)
- + Bahaffou, Myriam, *Des Paillettes Sur Le Compost. Ecoféminisme Au Quotidien*, Le passager clandestin (Lorient, 2022)
- + Beauté, Julie, 'Vers Des Esthétiques Situées', in *La Beauté d'une Ville: Controverses Esthétiques et Transition Écologique à Paris* (Paris) : [Marseille: Pavillon de l'Arsenal ; Wildproject, 2021]
- + Breteau, Clara, *Les Vies Autonomes, Une Enquête Poétique*, Voix de La Terre, Actes Sud (Arles, 2022)
- + Burgart Goutal, Jeanne, *Etre Écoféministe. Théorie et Pratique*, Versus, L'Echappée (Paris, 2020)
- + Burgart Goutal, Jeanne, and Aurore Chapon, *Resisters*, Tana (Paris, 2021)
- + Carson, Rachel, *Printemps Silencieux*, Wildproject (Marseille, 2022)
- + Criado Perez, Caroline, *Femmes Invisibles*, First (Paris, 2020)
- + D'Eaubonne, Françoise, *Le Féminisme ou La Mort*, (Paris, 1974).
- + Despret, Vinciane, *Habiter En Oiseau*, Mondes Sauvages, Actes Sud (Arles, 2019)
- + Federici, Silvia, *Réenchâter Le Monde. Le Féminisme et La Politique Des Communs*, Rupture, 29, Entremonde (Genève, 2022)
- + Flamant, Françoise, *Women's Lands, Construction d'une Utopie. Oregon, USA 1970-2010*, Fonctions Dérivées (Donnemarie-Dontilly: iXe, 2015)
- + Hache, Emilie, *Reclaim. Recueil de Textes Écoféministes*, Sorcières, Cambourakis (Paris, 2016)
- + Haraway, Donna, *Manifeste Des Expèces Compagnes*, Climats, Flammarion (Paris, 2018)
- + Haraway, Donna, *Vivre Avec Le Trouble*, Les éditions des mondes à faire (Vaulx-en-Velin, 2020)
- + Larue, Ian, *Libère Toi Cyborg, Le Pouvoir Transformateur de La Science Fiction*, Sorcières, Cambourakis (Paris, 2018)
- + Le Guin, Ursula, 'La Théorie de La Fiction-Panier', 1986 <<https://www.terrestres.org/2018/10/14/la-theorie-de-la-fiction-panier/#:~:text=En%20mobilisant%20toutes%20les%20ressources,histoires%20et%20d'avoine%20sauvage.>> [accessed 16 December 2022]
- + Mies, Maria, and Veronika Bennholdt, *La Subsistance. Une Perspective Écoféministe*, La Lenteur (Saint-Michel-de-Vax, 2022)
- + Naji, Salima, *Architecture Du Bien Commun, Vues D'ensembles*, Metispress (Genève, 2019)
- + Orlow, Uriel, *Affinités Des Sols*, Shelter Press (Paris, 2019)
- + Plumwood, Val, *Dans l'oeil Du Crocodile. L'humanité Comme Proie*, Domaine Sauvage, Wildproject (Marseille, 2021)
- + Pruvost, Geneviève, *Quotidien Politique. Féminisme, Écologie, Subsistance*. (Paris: La Découverte, 2021)
- + Sorente, Isabelle, *Le Complexe de La Sorcière*, Folio, Gallimard (Paris, 2021)
- + Starhawk, *Quel Monde Voulons-Nous ?*, Sorcières, Cambourakis (Paris, 2019)
- + Starhawk, *Rêver l'obscur*, Sorcières, Cambourakis (Paris, 2015)
- + Tronto, Joan, 'Vers Une Architecture Du Ménagement', 2020 <<https://topophile.net/savoir/vers-une-architecture-du-menagement/?highlight=ménagement>> [accessed 5 January 2023]
- + Tsing, Anna Lowenhaupt, *Le Champignon de La Fin Du Monde. Sur La Possibilité de Vivre Dans Les Ruines Du Capitalisme*, *Les Empêcheurs de Penser En Rond*, La découverte (Paris, 2017)
- + Usdin, Elene, *René.e Aux Bois Dormants*, Sarbacane (Paris, 2021)
- + Vanuxem, Sarah, *La Propriété de La Terre, Le Monde Qui Vient*, Wildproject (Marseille, 2022)
- + Zhong Mengual, Estelle, *Apprendre à Voir. Le Point de Vue Du Vivant*, Mondes Sauvages, Actes Sud (Arles, 2021)

ARTICLES

- + Beauté, Julie, 'Habiter En Lichens : Perspectives Symbiotiques Sur La Frugalité En Architecture', *Radial*, 2021
- + Collectif Architoo, 'Où Sont Les Femmes Architectes ?', *Metropolis*, 17 November 2021 <<https://metropolitiques.eu/Ou-sont-les-femmes-architectes.html>> [consulté le 6 Janvier 2023]
- + Mosconi, Léa, 'Le Corps Animal Comme Puissance Subversive Des Normes Architecturales. Retour

Réfléxif Sur Cinq Cas d'étude,' Cahiers de La Recherche Architecturale, Urbaine et Paysagère, L'architecture à l'épreuve de l'animal, 2022

+ Pruvost, Geneviève, 'Chantiers Participatifs, Autogérés, Collectifs : La Politisation Du Moindre Geste,' Sociologie Du Travail, 571 (2015), 81-103 <<https://doi.org/10.4000/sdt.1819>>

+ Pruvost, Geneviève, 'Critique en acte de la vie quotidienne à la ZAD de Notre-Dame-des-Landes (2013-2014),' *Politix*, n° 1171 (2017), 35 <<https://doi.org/10.3917/pox.1170035>>

+ Pruvost, Geneviève, 'Penser l'écoféminisme. Féminisme de La Subsistance et Écoféminisme Vernaculaire,' *Travail, Genre et Sociétés*, n° 42, 2019, pages 29 à 47

+ Pruvost, Geneviève, and Marlène Benquet, Pratiques écoféministes, *Travail, genre et sociétés*, no 42 (novembre 2019) (Paris: Éditions La Découverte, 2019)

+ Rimlinger, Constance, 'Travailler La Terre et Déconstruire l'hétérosexisme : Expérimentations Écoféministes,' *Travail, Genre et Sociétés*, n° 42, pages 89 à 107

+ Vuillerod, Jean-Baptiste, 'L'Anthropocène Est Un Androcène : Trois Perspectives Écoféministes,' *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 40.2 (2021), 18-34 <<https://doi.org/10.3917/nqf.402.0018>>

MÉMOIRE

+ Gey, Cyrielle, « L'écoféminisme, Un Autre Regard Sur La Transition », Mémoire. Econe nationale d'architecture de Toulouse. 2021

PODCAST - CONFERENCES

+ Architecture in the Ecological Crisis, dir. by Feifei Zhou, 2021 <<https://www.youtube.com/watch?v=IGPhwlltzcc&t=464s>> [consulté le 12 Juin 2022]+ Spotify, 'La Poudre : Épisode 126'

+ Binge audio, 'L'ingénieur et l'infirmière,' épisode 9.

+ Kempf, Hervé, Dans les campagnes, « nous pouvons reproduire de petites sociétés autogérées » Entretien de Geneviève Pruvost, 2022 <<https://reporterre.net/Dans-les-campagnes-nous-pouvons-reproduire-de-petites-societes-autogerees>> [consulté le 12 Septembre 2022]

+ Le Vol Du Sang. Relire La Théologie Chrétienne à l'aune de Gaïa, dir. by Emilie Hache, 2020 <<https://www.youtube.com/watch?v=9f-OyHRMMpw&t=178s>> [consulté le 18 Mars 2021]

+ L'Effet Urbain, 'Les Sorts de La Cité'

SITES INTERNET

+ 'Feral Atlas,' 2020 <<https://www.feralatlas.org>>

+ 'Robida Collective' <<https://www.robidacollective.com/projects/the-village-as-house>> [consulté le 30 Decembre 2022]

— Table des illustrations

[fig 1 et 2](#) : Femmes sur le camp de Greenham Common.

<https://www.standard.co.uk/news/uk/new-exhibition-celebrates-greenham-common-women-s-peace-camp-the-1980s-predecessor-to-extinction-rebellion-a4265601>.

[fig 3](#) : Photographies des femmes plantant des arbres pour le Greenbelt Movement.

http://www.greenbeltmovement.org/sites/greenbeltmovement.org/files/UNDPKY_energymovement_womenplants.JPG

[fig. 4 et 5](#) : Photographies de Pamela Singh, 1994. Femmes du mouvement Chipko enlaçant des arbres.

<https://www.pamelasinghphotography.com/reportage/tree-huggers-of-the-himalayas>

[fig. 6](#) : Françoise d'Eaubonne. Source Institut mémoire de l'édition contemporaine. <https://portail-collections.imec-archives.com/ark:/29414/a011453903748ITBuAT/aad5f63a51>

[fig. 7](#) : Illustration du livre *Patriarchy and accumulation on a world scale* de Maria Mies, 1986. Elle démontre que la pensée Marxiste a dénoncé la domination sur les ouvriers, en oubliant toutes les autres formes d'aliénation. <https://pbs.twimg.com/media/E5fpEWSWQAAN6pS?format=jpg&name=4096x4096>

[fig. 8](#) : Couverture d'un journal des Women's Lands, *Womanspirit*. Issu du livre : Flamant, Françoise.

Women's Lands, construction d'une utopie. Oregon, USA 1970-2010. Fonctions dérivées. Donnemarie-Donnelly: iXe, 2015.

[fig. 9 et 10](#) : Dessin de la BD : Burgart Goutal, Jeanne, et Aurore Chapon. *Resisters*. Tana. Paris, 2021.

[fig. 11](#) : Planche de la BD de Usdin, Elene, René.e aux bois dormants. *Sarbacane*. Paris, 2021.

[fig. 12](#) : Image Empire du Feral Atlas, dessiné par Feifei Zhou. <https://feralatlant.supdigital.org/world/empire>

[fig. 13](#) : Image Acceleration du Feral Atlas, dessiné par Feifei Zhou. <https://feralatlant.supdigital.org/world/acceleration>

[fig. 14](#) : Image Capital du Feral Atlas, dessiné par Feifei Zhou. <https://feralatlant.supdigital.org/world/capital>

[fig. 15](#) : Image Invasion du Feral Atlas, dessiné par Feifei Zhou. <https://feralatlant.supdigital.org/world/invasion>

[fig. 16](#) : Planche de la BD de Usdin, Elene. René.e aux bois dormants. *Sarbacane*. Paris, 2021.

[fig. 17](#) : Couverture du livre de Ateliers de l'Antémonde. *Bâtir aussi*. Cambourakis. Sorcières. Paris, 2019.

<https://www.cambourakis.com/tout/sorcières/batir-aussi/>

[fig. 18](#) : Dessin de la BD : Burgart Goutal, Jeanne, et Aurore Chapon. *Resisters*. Tana. Paris, 2021.

[fig. 19](#) : Photo personnelle lors de la manifestation à Sainte-Soline. 29 octobre 2022.

[fig. 20](#) : Gravure du 19^e siècle qui illustre la chasse aux sorcières qui finissaient brûlées. Wikimedia

Commons. Disponible sur : <https://www.cath.ch/newsf/la-chasse-aux-sorcières-sest-developpée-comme-une-fake-news/>

[fig. 21](#) : La ponette dans l'espace du 1^{er} étage de l'ensa Nantes. Photo de Léa Mosconi. Disponible dans l'article : Mosconi, Léa. « Le corps animal comme puissance subversive des normes architecturales. Retour réflexif sur cinq cas d'étude. » *Cahiers de la recherche architecturale, urbaine et paysagère, L'architecture à l'épreuve de l'animal* (2022).

[fig. 22](#) : Action lors de la Women's Pentagon Action. Photographie de Dorothy Marder. 1980. https://www.swarthmore.edu/library/peace/Exhibits/Dorothy%20Marder/MarderExhibit4_files/MarderExhibit4.html

[fig. 24](#) : Poster pour l'anniversaire de la Women's Pentagon Action. 1981. <https://www.chisholm-poster.com/posters/CL71054.html>

[fig. 25 et 26](#) : Sol d'une kerterre, tapis de chanvre sur billes d'argiles. Et détails de la porte en bois et des gouttières. Photographies personnelles, 2 décembre 2022.

[fig. 27, 28, 29](#) : Détail des évacuations et récupération d'eau sur les kerterres. Enduit de finition qui crée des gouttières décoratives. Photographies personnelles, 2 décembre 2022.

[fig. 30, 31, 32](#) : Mélanges entre objets et végétation, porosité des espaces habités. Photographies personnelles, 2 décembre 2022.

[fig. 33](#) : Construction primaire de la kerterre, avant l'enduit. Filaments de chanvre mélangé dans chaux hydraulique, eau et sable visible. Photographie personnelle, 2 décembre 2022.

[fig. 34](#) : Gouttière et récupérateur d'eau. Photographie personnelle, 2 décembre 2022.

[fig. 35](#) : Chantier d'une kerterre inachevée. Photographie personnelle, 2 décembre 2022

[fig. 36](#) : Bassins de récupération et kerterres éparpillées sur le terrain. Photographie personnelle, 2 décembre 2022.

[fig. 37](#) : Aquarelle de Jane Loudon. *Primula vulgaris* (primevère commune), 1846. Dans Zhong Mengual, Estelle. *Apprendre à voir. Le point de vue du vivant*. Actes Sud. Mondes sauvages. Arles, 2021.

[fig. 38 et 39](#) : Bioscleave House, Life Extending Villa, Long Island, New York, 2010. Photos de Eric Striffler pour le New York Time. <https://www.spoon-tamago.com/2008/04/11/arakawa-gins-architecture/>

[fig. 40](#) : Portrait de Frances Theodora Parsons, extrait de *How to Know the Ferns*. 1899. Dans Zhong Mengual, Estelle. *Apprendre à voir. Le point de vue du vivant*. Actes Sud. Mondes sauvages. Arles, 2021.

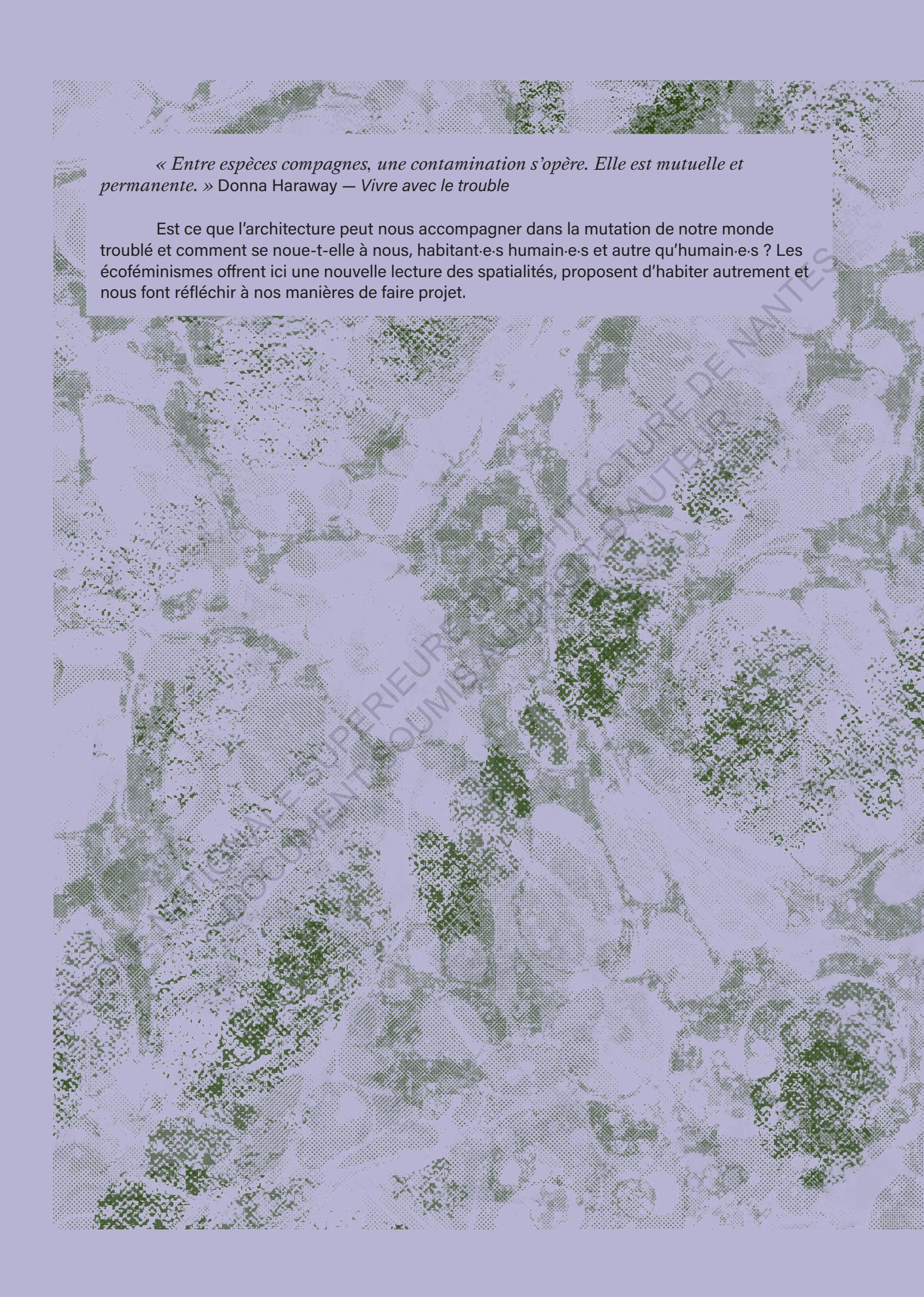
- fig. 41 : Costume Bloomer de 1850. ClassicStock/ Alamy Banque d'images. Dans Zhong Mengual, Estelle. *Apprendre à voir. Le point de vue du vivant*. Actes Sud. Mondes sauvages. Arles, 2021.
- fig. 42 : Les maisons qui meurent de Christophe Berdager et Marie Péjus, avec Rudy Ricciotti. 1996-1997 8 plans au format A0. Collection Rudy Ricciotti & Frac Paca. <http://www.documentsdartistes.org/artistes/berdager-pejus/repro10.html>
- fig. 43 : La forme circulaire vient aussi des mises en cercle pour les activités communes, les cercles de paroles. Photographie de Ruth Mountaingrove. Dans Flamant, Françoise. *Women's Lands, construction d'une utopie. Oregon, USA 1970-2010*. Fonctions dérivées. Donnemarie-Dontilly: iXe, 2015. UOL. Special Collection and University Archives.
- fig. 44 : Grenier fortifié d'Adkhs avec ses formes courbes. <https://explore-agadirsoussmassa.com/fr/grenier-collectif-adkhs/>
- fig. 45 : Les femmes des Women's Lands se mettent à couper leur propre bois, ici à la hache, sans outils mécanisés. Dans Flamant, Françoise. *Women's Lands, construction d'une utopie. Oregon, USA 1970-2010*. Fonctions dérivées. Donnemarie-Dontilly: iXe, 2015.
- fig. 46 : Illustration par Sépalin Lou. La mélancolie dans un herbier des émotions. Il pense les émotions comme hybrides et universelles aux êtres. Dans Sépalin, Lou. « Herbier des émotions ». Dans *Contes des Estuaires*, Rhizome. Vol. 1, 2022.
- fig. 47 : Scène jouée à la fenêtre d'un immeuble. Balade des Hauts pavés de Nantes par « Danser sur vos murs ». Photographie personnelle.
- fig. 48 : Capture de la vidéo The Beirut port explosion par Forensic Architecture. Pour Joan Tronto, le car c'est aussi penser l'impact de l'espace sur les corps et les vies. <https://forensic-architecture.org/investigation/beirut-port-explosion>
- fig. 49 : Performance de Mierle Laderlan Ukeles, I make maintenance art 1 hour every day, 1976. L'artiste pense la maintenance comme primordiale et se met en scène à nettoyer la ville de New York avec les employés municipaux. <https://feldmangallery.com/artist-home/mierle-laderman-ukeles>
- fig. 50 : De jeunes femmes pleurant lors de la Women's Pentagon Action. Photographie de Dorothy Marder. 1980. https://www.swarthmore.edu/library/peace/Exhibits/Dorothy%20Marder/MarderExhibit4_files/MarderExhibit4.html
- fig. 51-54 : Illustration par Sépalin Lou. L'angoisse, le désir, la liberté et le désespoir dans un herbier des émotions. Il pense les émotions comme hybrides et universelles aux êtres. Dans Sépalin, Lou. « Herbier des émotions ». Dans *Contes des Estuaires*, Rhizome. Vol. 1, 2022.
- fig. 55 : Dessin de la BD : Burgart Goutal, Jeanne, et Aurore Chapon. *Resisters*. Tana. Paris, 2021.
- fig. 56 : Construction du premier canal dans un sol de termite, Somankidi Coura, 1978,
- fig. 57 : Premières maisons à Somankidi Coura, 1977.
- fig. 58 : Plantation de choux, 1978
Photographies de Bouba Touré. <https://raphaelgrisey.net/research/sowing-somankidi-coura/>
- fig. 59, 60 : Dessin de la BD : Burgart Goutal, Jeanne, et Aurore Chapon. *Resisters*. Tana. Paris, 2021.
- fig. 61 : Grenier collectif de Tiskmoudine.
Dans Naji, Salima. *Architecture du bien commun*. Metispresse, Vues D'ensembles. Genève, 2019.
- fig. 62 et 63 : Restauration du grenier d'Ait Kin. Dans Naji, Salima. *Architecture du bien commun*. Metispresse. Vues D'ensembles. Genève, 2019.
- fig. 64 : Bilie et Carol à WomanShare, une communauté des Women's Lands. Prenant un bain en extérieur. Dans Flamant, Françoise. *Women's Lands, construction d'une utopie. Oregon, USA 1970-2010*. Fonctions dérivées. Donnemarie-Dontilly: iXe, 2015.
- fig. 65 : Croquis de l'organisation de WomanShare en 1975. Constellation des cabanes autour de la maison principale. Dans Flamant, Françoise. *Women's Lands, construction d'une utopie. Oregon, USA 1970-2010*. Fonctions dérivées. Donnemarie-Dontilly: iXe, 2015.
- fig. 66 : Photographie du village de Topolo. Site internet du collectif Robida. <https://www.robidacollective.com/projects/the-village-as-house>
- fig. 67 : Inventaire des typologies de pièces à l'échelle du village. Robida Collective. Entretien pour le magazine slovène Outsider : <https://outsider.si/janja-susnjar-robida-verjamem-da-lahko-le-v-sozitju-prezivimo/>
- fig. 68 : Plan du village. Robida Collective. Entretien pour le magazine slovène Outsider : <https://outsider.si/janja-susnjar-robida-verjamem-da-lahko-le-v-sozitju-prezivimo/>
- fig. 69 : Dessin d'explication du consensus comme une méthode de vie en commun. Dans Flamant, Françoise. 2015.
- fig. 70 : Mierle Laderman Ukeles, avec deux employés, pour sa performance "Touch Sanitation Performance", 1979. Courtesy the artist / Ronald Feldman Fine Arts. <https://www.newyorker.com/magazine/2016/11/07/mierle-laderman-ukeles-and-the-art-of-work>
- fig. 71 : Pages du livre de Haraway, Donna. *Vivre avec le trouble*. 2020.
- fig. 72 : Dessin de la BD : Burgart Goutal, Jeanne, et Aurore Chapon. *Resisters*. Tana. Paris, 2021.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Architecture compagne
Lena Guillo

Janvier 2023
École nationale supérieure d'architecture de Nantes
Sous la direction de Anne Bossé



« *Entre espèces compagnes, une contamination s'opère. Elle est mutuelle et permanente.* » Donna Haraway — *Vivre avec le trouble*

Est ce que l'architecture peut nous accompagner dans la mutation de notre monde troublé et comment se noue-t-elle à nous, habitant-e-s humain-e-s et autre qu'humain-e-s ? Les écoféminismes offrent ici une nouvelle lecture des spatialités, proposent d'habiter autrement et nous font réfléchir à nos manières de faire projet.